



EST^o 17

T^o 2^o

N^o 4



M

306

UN

ÉCOLIER AMÉRICAIN

ANDRÉ LAURIE

Scènes de la vie de collège dans tous les pays :

- LA VIE DE COLLÈGE EN ANGLETERRE. 1 vol. in-18. . . . 3 fr.
MÉMOIRES D'UN COLLÉGIEN. 1 vol. in-18. 3 fr.
-

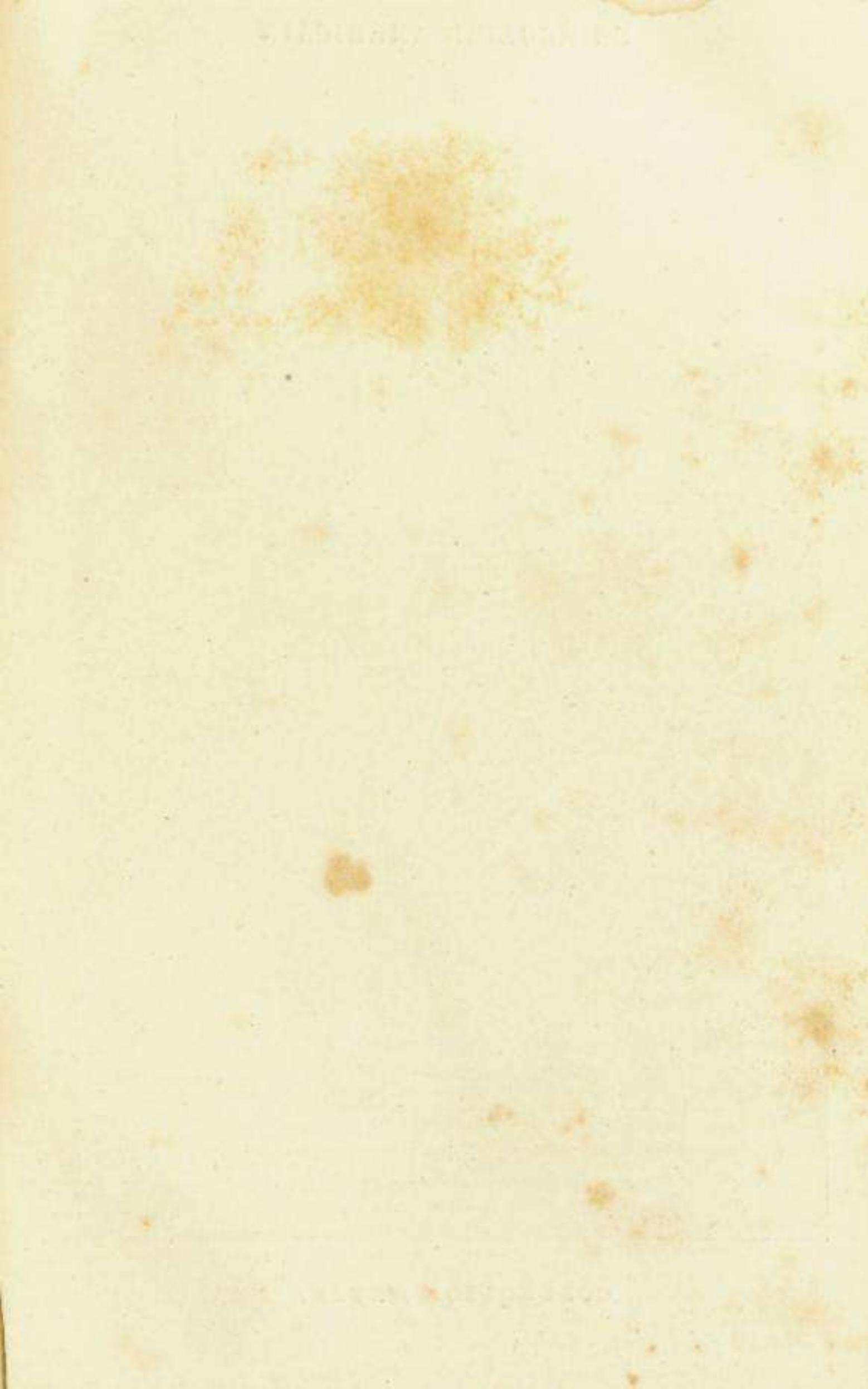
SOUS PRESSE :

UNE ANNÉE DE COLLÈGE A PARIS.

P.-J. STAHL ET DE WAILLY

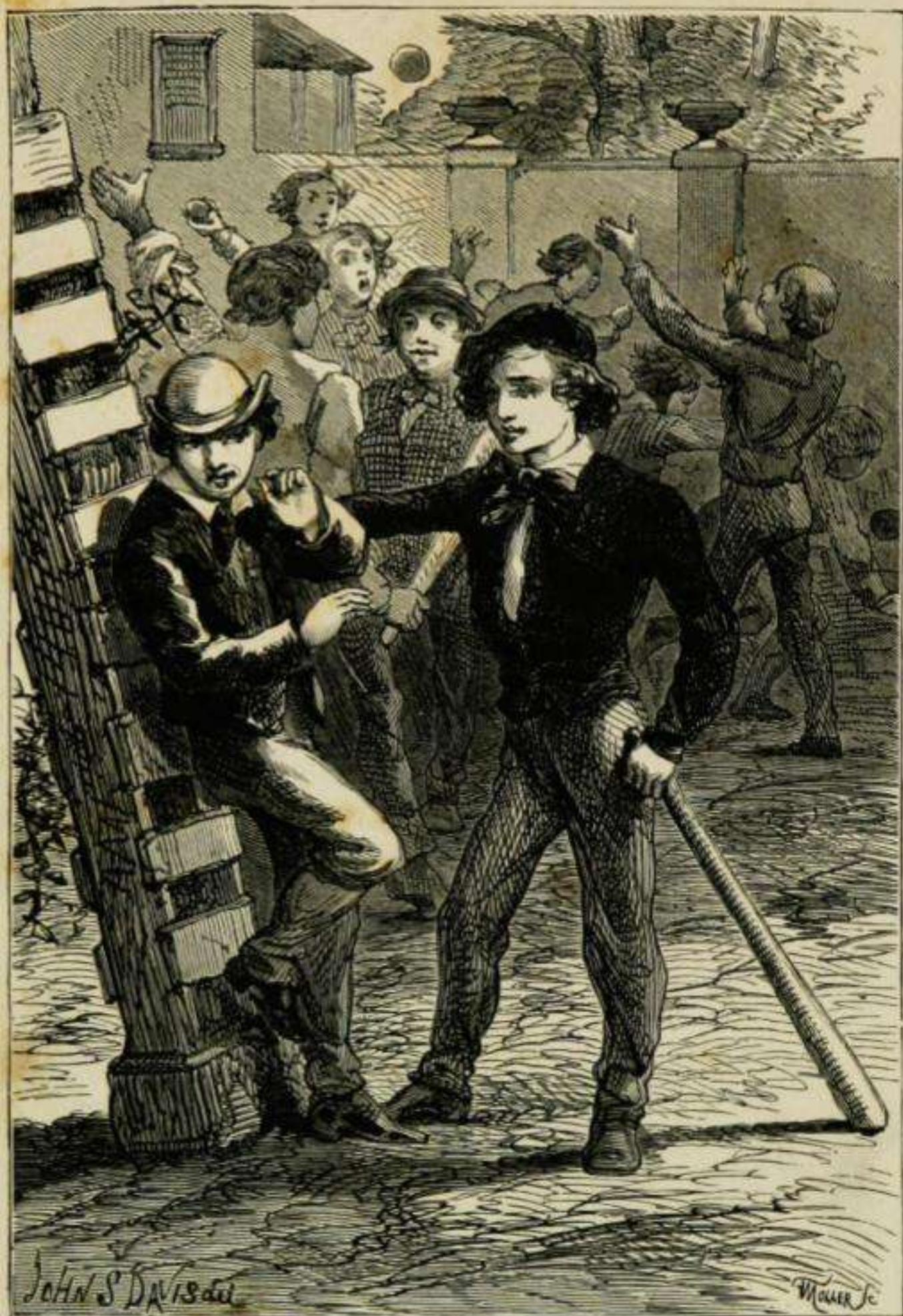
Scènes de la vie des enfants en Amérique :

- LES VACANCES DE RIQUET ET MADELEINE. 1 vol. in-18. 3 fr.
MARY BELL, WILLIAM ET LAFAINE. 1 vol. in-18. . . . 3 fr.



UN ÉCOLIER AMÉRICAIN

I



COLLECTION HETZEL

UN

ÉCOLIER AMÉRICAIN

PAR

TH. BAILEY ALDRICH

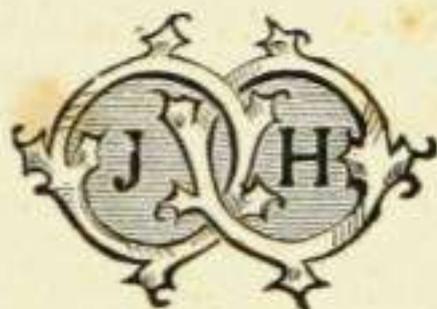
Traduit de l'anglais

PAR

TH. BENTZON

AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR

DEUXIÈME ÉDITION



BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

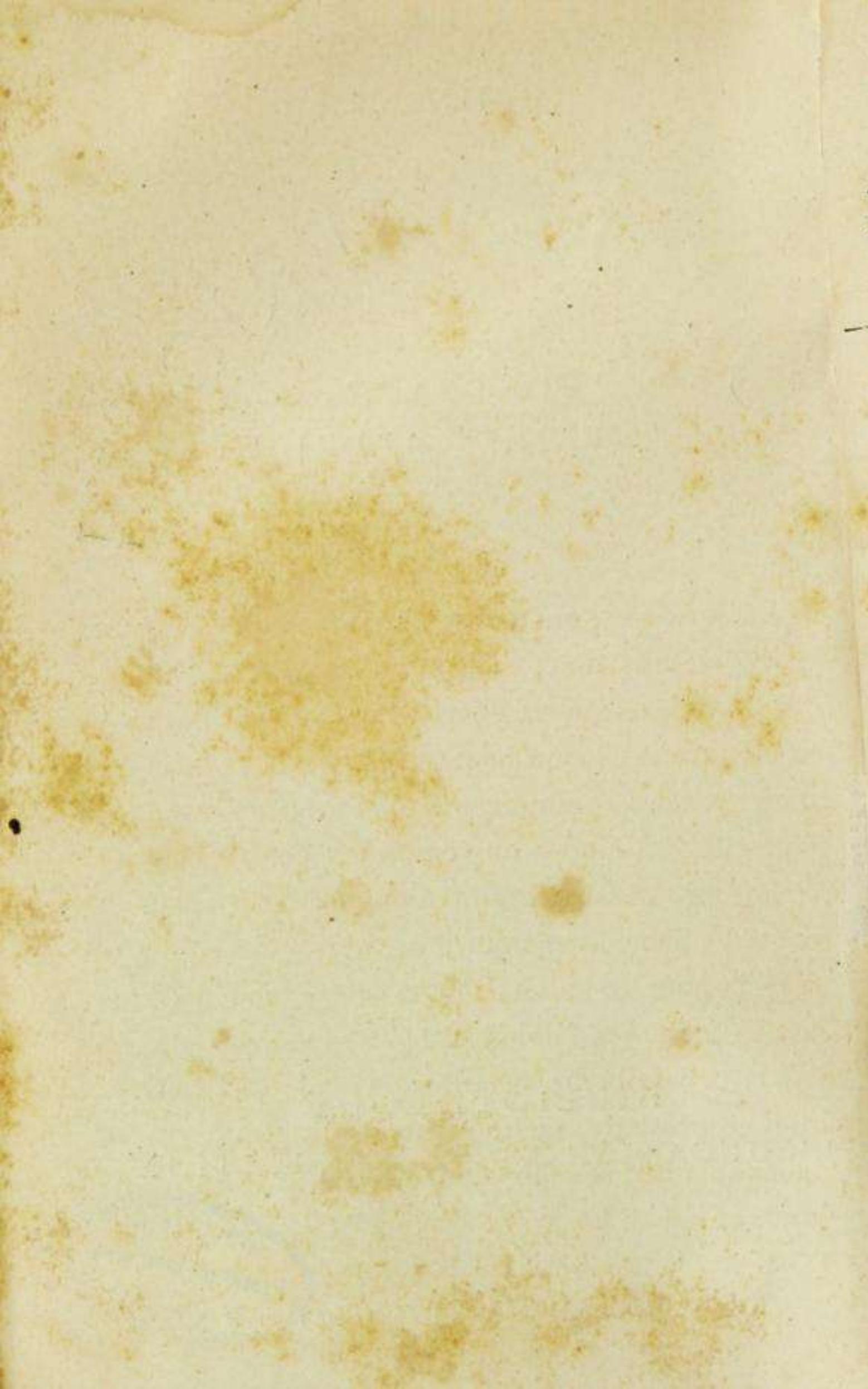
J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

MORILLAS
LIBRERIA
CADIZ





UN

ÉCOLIER AMÉRICAIN

PRÉFACE

Le charmant volume dont nous avons tiré les pages que l'on va lire est des plus populaires en Amérique, où il a paru sous le titre : *The Story of a Bad Boy*, — l'Histoire d'un mauvais garçon. Ce titre est la seule chose que nous trouvions à reprendre dans l'œuvre de M. Aldrich ; son héros n'est pas méchant, encore moins mauvais ; c'est simplement un vrai garçon de chair et d'os, tel que nous en avons tous rencontré plus d'un, turbulents sans doute et pourvus d'une bonne dose de défauts, mais si gais, si vifs, d'humeur si franche et si loyale, qu'il faut leur pardonner en attendant qu'ils se corrigent. Du reste, M. Aldrich avait le droit

d'être sévère pour lui-même, comme nous avons le devoir de lui rendre justice. Ce sont les scènes de son enfance qu'il raconte sans y changer presque rien, sauf quelques noms et certaines désignations géographiques; par exemple, Rivermouth, si vous voulez le chercher sur la carte, n'est autre que Portsmouth, une vieille ville de la Nouvelle-Angleterre, dont l'auteur a merveilleusement rendu l'aspect original et pittoresque. Tout est poésie dans ce paysage qui inspira de bonne heure au jeune Tom le sentiment très vif des beautés de la nature; il les a célébrées avec un égal succès en prose et en vers. Sa patrie l'estime surtout comme poète, mais vous jugerez par les aventures de son prétendu mauvais garçon, que nous avons transcrites en français, qu'il sait parler avec beaucoup de verve et de simplicité une autre langue que celle des dieux.

TH. BENTZON.

CHAPITRE PREMIER

DANS LEQUEL JE ME PRÉSENTE MOI-MÊME

AU LECTEUR

Autrefois, dès qu'un nouvel élève arrivait à notre école, j'avais l'habitude de l'aborder d'emblée comme il suit : « Mon nom est Tom Bailey ; quel est le vôtre ? »

Si ce nom avait l'heur de me plaire, je secouais cordialement la main du nouvel élève, sinon je tournais les talons. J'étais intraitable sur cet article, et, selon que la consonnance du nom choquait ou flattait mon oreille, je m'éloignais de celui qui le portait ou j'en faisais mon ami.

Hélas ! un certain nombre de ces chers gar-

çons sont maintenant majeurs et au delà; ils sont devenus hommes de loi, marchands, marins, militaires, écrivains, que sais-je encore?

Phil Adams (j'avais pour le nom d'Adams une prédilection toute particulière) est consul à Shanghai, où je me le représente la tête rase (il n'a jamais eu trop de cheveux), avec une longue queue pendante par derrière. Il est marié, m'a-t-on dit, et j'espère que lui et elle (une demoiselle Tam-Tam, sans doute) sont très heureux ensemble, assis les jambes croisées en face de tasses de thé microscopiques, dans une tour couleur bleu de ciel et chargée de clochettes. C'est ainsi que je me le représente; pour moi c'est un mandarin qui ne parle que chinois.

Le nez de Poivre Whitcomb, son nez si abondamment saupoudré jadis de taches de rousseur (ce qui explique le sobriquet de Poivre), est maintenant le nez d'un juge, porteur de lunettes.

Fred Langdon est en Californie, continuant le commerce de vins qu'avait commencé son

père ; il fabriquait les meilleures liqueurs que j'aie jamais bues de ma vie.

Binny Wallace repose dans le vieux cimetière du sud, et Jack Harris aussi est mort : Harris qui nous commandait, nous autres gamins, dans les fameuses batailles à coups de boules de neige. On dirait que c'est hier que je l'ai vu à la tête de son régiment, comme il allait rejoindre l'armée décimée du Potomac. Harris est resté à la bataille des Sept Pins, couché au milieu des canons ennemis.

Combien parmi nous se sont perdus de vue, sont partis, mariés ou morts !

Ce n'est pas sans une vraie douceur que je les exhume pour un moment de ce passé qui s'est fermé sur eux et sur moi, et que je les fais revivre dans ma pensée ! Heureux magique *passé*, dans la riante atmosphère duquel Conway lui-même, mon ancien ennemi, m'apparaît transfiguré, avec une sorte d'auréole entourant sa lumineuse chevelure rouge !

Par cette vieille formule de l'école, je commence l'histoire de mon enfance :

Mon nom est Tom Bailey. Quel est le vôtre, gentil lecteur?

Je tiens pour certain qu'il n'a rien de commun avec ceux qui me choquaient tant; par conséquent, nous allons nous entendre et devenir grands amis pour toujours.

CHAPITRE II

DANS LEQUEL JE METS AU JOUR CERTAINES
IDÉES QUI ME SONT PROPRES

Je suis né à Rivermouth; mais, avant que j'eusse pu faire connaissance avec cette jolie ville, mes parents partirent pour la Nouvelle-Orléans, où mon père plaça son argent d'une façon si sûre, dans des affaires de banque, qu'il ne put jamais en retirer un rouge liard.

J'avais dix-huit mois seulement à l'époque de ce départ; il m'importait peu d'être ici ou là; en revanche, quelques années plus tard, quand mon père proposa de me conduire dans le Nord pour y être élevé, je savais fort bien ce que je voulais. La preuve, c'est qu'aussitôt je donnai un coup de pied à un importun petit nègre, qui se trouvait trop souvent pour son repos à

portée de ma bottine, en déclarant que je ne me laisserais pas emmener si loin pour vivre au milieu d'un tas de *Yankees*! Je n'avais aucun souvenir de la Nouvelle-Angleterre. Ma mémoire ne me rappelait rien que le Sud, tante Chloé, ma vieille bonne noire, et le grand jardin mal tenu au milieu duquel était notre maison, — une maison de pierre blanche avec de larges vérandahs, — séparée de la rue par des orangers, des figuiers et des magnolias. Je savais que j'étais né dans le Nord, mais j'espérais bien que, grâce au temps et à la distance, personne ne s'en douterait jamais. Je m'étais gardé de dire à mes camarades que je fusse un *Yankee*, parce qu'ils parlaient de ceux-ci avec un dédain bien fait pour me pénétrer du malheur de n'être pas né en Louisiane, ou tout au moins dans l'un des États limitrophes. Cette impression s'était encore renforcée des préjugés de tante Chloé, toujours prête à déclarer que le Nord était incapable de fournir un homme comme il faut.

Pour parler franc, disons que mes idées sur le Nord étaient à peu près aussi précises que celles des Anglais bien élevés au sujet de l'Amérique.

Je supposais que les habitants étaient divisés en deux catégories, les Indiens et les blancs ; que les Indiens tombaient à l'occasion sur New-York et scalpaient femmes et enfants, les enfants de préférence ; que les hommes de race blanche étaient soit chasseurs, soit maîtres d'école, et que l'hiver durait à peu près toute l'année. Le style d'architecture dominant devait être la cabane de bois.

Ce charmant tableau de la civilisation du Nord expliquera au lecteur l'effroi que j'éprouvai à la seule pensée d'aller en pension à Rivermouth, et l'aidera peut-être à me pardonner le coup de pied administré au petit nègre Sam, ainsi que tous les autres actes peu convenables que m'inspira la détermination de mon père. J'avais l'habitude d'en user toujours ainsi avec Sam, plus ou moins doucement, selon le cas, quand quelque chose n'allait pas à ma guise.

Cette explosion de violence inquiéta mon père ; il me prit par la main, et, tout pensif, me conduisit dans la bibliothèque.

Je le vois encore se renverser sur sa chaise de bambou et commencer son interrogatoire. Il

parut un peu surpris de la nature de mes répugnances.

« Qui donc te farcit la cervelle de pareilles sottises? me demanda-t-il.

— C'est tante Chloé.

— Et tu as pu te figurer ton grand-père vêtu d'une couverture brodée de verroteries, le scalp de ses ennemis aux guêtres? »

Il employa cette soirée et plusieurs autres à me donner un juste aperçu de ce qu'était la Nouvelle-Angleterre, à me faire connaître ses luttes, ses progrès et sa condition présente; toutes choses dont j'avais acquis de singulières notions à l'école, où l'histoire avait toujours été le moindre de mes soucis.

Il ne me répugnait plus d'aller voir le Nord, au contraire; la perspective du voyage projeté dans un monde nouveau, plein de merveilles, me tenait éveillé la nuit entière. Je me promettais toutes sortes de plaisirs, bien que mon esprit ne fût pas absolument en repos au sujet des sauvages et que j'eusse résolu de m'embarquer, — c'était par mer que nous devions faire le voyage, — avec certain pistolet de cui-

vre dans la poche de ma culotte, pour le cas où j'aurais, en descendant à Boston, quelques difficultés à essuyer de la part des tribus indiennes. Non, je ne pouvais bannir tout à fait la pensée des sauvages. Peu de temps auparavant, les Cherokees, — peut-être étaient-ce les Comanches, — avaient été expulsés de leur territoire de chasse dans l'Arkansas, et, dans les terres inhabitées du Sud-Ouest, les Peaux-Rouges restaient encore un sujet de terreurs pour les pionniers. — « Affaires indiennes », tel était le titre des articles à sensation publiés par les journaux de la Nouvelle-Orléans, au sujet de la Floride. Nous apprenions à chaque instant que des voyageurs avaient été attaqués et massacrés dans l'intérieur de cet État. Si de semblables choses se passaient en Floride, pourquoi ne se seraient-elles point passées aussi dans le Massachusetts?

Quoi qu'il en fût, longtemps avant le jour du départ, il me tardait d'être en route. Mon impatience s'accrut de ce que mon père m'avait acheté un joli petit mustang et l'avait expédié à Rivermouth, quinze jours avant celui de notre départ. Je dis notre, parce que mon père et

ma mère devaient m'accompagner. Le poney (j'y rêvais de telle sorte qu'il me jeta une nuit au bas de mon lit) et la promesse que mes parents viendraient me voir chaque été m'avaient réconcilié entièrement avec la situation.

Enfin le moment vint de quitter la maison couverte de plantes grimpantes et cachée au milieu des orangers, de dire adieu au petit nègre Sam (je suis convaincu qu'il était enchanté d'être débarrassé de moi), et de me séparer de la pauvre tante Chloé, qui, tant étaient grands son trouble et sa douleur, m'enfonça un cil dans l'œil en m'embrassant; elle s'ensevelit ensuite la face dans l'immense turban rayé qu'elle avait arboré ce jour-là.

Je les vois d'ici devant la grille ouverte du jardin : tante Chloé pleurant à chaudes larmes, et Sam montrant son râtelier dont les dents brillaient comme des perles.

Je leur fis stoïquement un salut de la main, je lançai d'une voix chevrotante un dernier adieu à tante Chloé; puis je les perdis de vue ainsi que notre vieille maison. Je ne devais plus jamais les revoir!

CHAPITRE III

A BORD DU « TYPHON »

Je n'ai pas conservé grand souvenir du voyage de Boston, car, peu d'heures après le départ, j'éprouvais un terrible malaise.

Le nom de notre navire était *le Typhon*, paquebot de première marche. J'ai su plus tard qu'il ne marchait si vite que dans les annonces des journaux. Mon père en possédait un quart, et c'est pour cela que nous primes passage à son bord. Je m'efforçai de deviner quel quart du navire appartenait à mon père, et finis par conclure que ce devait être le quart de l'arrière puisque là était située la cabine que nous occupions : elle avait une fenêtre ronde dans le roufle, et deux boîtes en planches clouées contre la muraille, pour dormir.

Il y avait pas mal de confusion sur le pont quand nous y montâmes. Le capitaine lançait des ordres (personne ne semblait y faire attention) au moyen d'une trompette de fer-blanc, en devenant si rouge qu'il ressemblait à une coloquinte creuse dans laquelle on aurait allumé une chandelle. Il jurait de droite et de gauche contre les matelots, sans le moindre respect pour leur amour-propre. Ceux-ci, il faut le dire, n'avaient pas l'air de s'en apercevoir et chantaient :

O ! hisse en haut !
Hourra pour l'Espagnol, ô !

Je les considérais comme d'heureux gaillards, et ils l'étaient en effet.

L'un d'eux me frappa tout particulièrement ; c'était un homme râblé, à figure joviale, avec des yeux bleus pétillants et le visage encadré de cheveux gris ; il pouvait avoir la cinquantaine. Lorsqu'il ôta son suroît, je remarquai que le haut de sa tête était uni et plat, comme si l'on se fût assis dessus quand il était tout petit.

Il y avait quelque chose d'ouvert dans la

figure bronzée de cet homme ; tout était ouvert en lui, jusqu'à sa cravate nouée lâche autour de son cou. Mais ce qui acheva de me gagner le cœur, fut un adorable tableau peint sur son bras gauche. Cela représentait une tête de femme avec un corps de poisson : ses cheveux étaient verts, et elle tenait à la main un peigne écarlate. Je n'avais jamais rien vu de si beau. Je me promis de faire connaissance avec le matelot. Je crois que j'aurais donné mon pistolet de cuivre pour avoir une peinture pareille sur le bras.

Pendant que j'admirais cette œuvre d'art, un remorqueur à vapeur, ronflant et sifflant, qui portait le nom d'*Ajax* écrit en lettres noires sur le tambour de ses roues, vint se mettre bord à bord du *Typhon*. Il était ridiculement petit comparé à celui-ci. Je me demandais ce qu'il venait faire, quand je vis attacher à notre flanc ce petit monstre, qui, tout aussitôt, nous entraîna avec la plus grande facilité loin de la levée.

J'avais vu une fois une fourmi emporter très vite un morceau de fromage huit ou dix

fois plus gros qu'elle ; je m'en souvins en voyant le remorqueur joufflu, avec son grand nez fumant, qui entraînait le *Typhon* sur le Mississipi. Arrivés au milieu du fleuve, nous tournâmes à gauche, le courant nous prit et nous filâmes avec la rapidité d'un oiseau ; le rivage, les navires à l'ancre, les longues rangées de maisons semblaient fuir. C'était un grand plaisir de regarder tout cela du haut de la dunette. Bientôt il n'y eut plus rien à voir sur chaque rive que des terrains noyés parsemés de cyprès moussus, — de bons endroits pour les alligators et les serpents noirs. — Par intervalles, nous passions devant un banc de sable, ou bien nous voyions s'élever au-dessus de l'eau la tête d'un requin.

« Voici la dernière occasion que tu auras de regarder la ville, Tom », me dit mon père, comme nous arrivions à un coude formé par la rivière.

Je me retournai. La Nouvelle-Orléans n'était plus au loin qu'une masse vague, sans couleur, et le dôme de l'hôtel Saint-Charles, sur lequel le soleil dardait encore ses rayons, ne

paraissait pas plus grand que le dé à coudre de tante Chloé.

De quoi puis-je encore me souvenir ? Du ciel gris, des eaux bleues et agitées du golfe. Le remorqueur avait depuis longtemps laissé glisser à l'eau nos haussières et était parti avec un long sifflement qui semblait dire : J'ai fini ma besogne, débrouille-toi, vieux *Typhon*.

Le navire, tout fier d'être livré à lui-même, s'avavançait, ses grandes ailes blanches au vent, avec quelque chose de la majesté d'un dindon qui fait la roue.

J'étais resté jusque-là auprès du gouvernail à tout observer ; mais alors, la brume tombant, nous descendîmes.

Les fruits, le lait, la volaille froide, le souper en général, me parut très bon ; pourtant je n'avais pas d'appétit. Il y avait une odeur de goudron qui s'exhalait de partout. Et puis, par moments, le navire exécutait des soubresauts tels qu'on ne savait pas trop si l'on allait mettre sa fourchette dans sa bouche ou dans son œil. Les carafes et les verres, retenus par une table à roulis, faisaient entendre un vrai carillon, et

la lampe suspendue au plafond se promenait d'un bout à l'autre de la table, tant était formidable le balancement. Il semblait que le plancher s'élevât par intervalles ou bien manquât sous vos pieds, comme si l'on eût marché sur un lit de plumes.

Nous compris, il n'y avait pas plus d'une douzaine de passagers à bord; et tous, excepté un vieux monsieur chauve, capitaine retiré de la mer, disparurent dans leurs cabines de bonne heure.

Après le souper, mon père et le vieux monsieur, dont le nom était Truck, jouèrent aux échecs, et je m'amusai pendant un bon quart d'heure à voir la peine qu'ils se donnaient pour faire tenir en place les pièces du jeu. Au moment décisif de la partie, le navire donna si vigoureusement de la bande, que les pions blancs partirent pêle-mêle avec les noirs. Mon père se mit à rire, mais le capitaine Truck entra dans une grande colère, déclarant qu'il aurait gagné en deux ou trois coups, n'eût été la danse de cette vieille cage à poules que Dieu confonde! Il désignait ainsi le bâtiment.

«Moi, je vais aller me coucher, s'il vous plaît», dis-je alors, en mettant la main sur le genou de mon père.

Je me sentais tout à fait mal à l'aise.

Il était temps, car le *Typhon* faisait d'atroces plonges. Je fus vite étendu dans le lit supérieur de la cabine et me trouvai un peu mieux tout d'abord. Mes habits ayant été rangés sur une planchette à mes pieds, je pensais avec satisfaction que mon pistolet n'était pas loin, car il me semblait hors de doute qu'avant peu nous fussions attaqués par des pirates. C'est la dernière idée qui soit restée bien nette dans ma mémoire. Vers minuit, on me l'a dit du moins, nous eûmes un gros temps qui nous fit cortège jusque sur les côtes du Massachusetts.

Pendant des jours et des jours je n'eus conscience de rien, si ce n'est que nous étions bousculés de haut en bas et réciproquement.

Je crus comprendre cependant que mon père, se hissant de temps en temps jusqu'à ma couchette, m'appelait son vieux loup de mer et m'engageait à me lever; mais je n'avais garde d'obéir, et je ne pense pas que le vieux loup de

mer se fût soucié de bouger, lui eût-on crié à travers un porte-voix que des pirates s'élançaient à sa poursuite.

Un matin, il me parut que cet événement arrivait, car j'entendis : boum ! C'était le canon entrevu à bord lors de notre arrivée. Sa présence m'avait fait croire à la possibilité d'être attaqué. Boum ! recommença le canon peu d'instants après. Je tentai un faible effort pour atteindre la poche de ma culotte ! Mais point n'en était besoin. Le *Typhon* saluait seulement le cap Cod, la première terre aperçue par les navires venant du Sud. Nous cessâmes ensuite, lui de rouler et moi d'avoir le mal de mer. Je me trouvais bien, sauf quelque fatigue dans les membres et une coloration un peu verdâtre du visage. Le capitaine Truck fit remarquer ce dernier point à ma mère, qui était restée, comme moi-même, confinée pendant tout le voyage.

Au cap Cod, le vent nous faussa compagnie, ce qui fit qu'il nous fallut deux jours pour un trajet qui n'exige par un temps favorable que sept heures.

J'étais en état de parcourir le navire, et je ne

perdis pas une minute pour cultiver la connaissance du matelot dont le bras était orné de la dame aux cheveux verts. Je le trouvai dans le poste, une sorte de cave, à l'avant du bâtiment. C'était un individu d'un commerce agréable, ainsi que je l'avais deviné; nous devînmes amis.

Il avait recommencé deux ou trois fois le tour du monde, et il racontait des histoires sans fin. D'après ses calculs, il avait dû faire au moins deux naufrages par an depuis sa naissance, et il y avait très peu de prouesses qu'il n'eût accomplies dans cette longue carrière.

« Je suppose, monsieur, dis-je, que votre nom n'est pas *Typhon* ? »

— Dieu te bénisse, mon gars ; mon nom est Benjamin Watson de Nantucket. Mais je suis un vrai typhonier bleu, » ajouta-t-il.

Cela augmenta mon respect pour lui, bien qu'à vrai dire, je ne susse pas trop si typhonier était le nom d'un légume ou celui d'une profession.

Ne voulant pas être en reste de franchise, je lui dis que je m'appelais Tom Bailey, ce à quoi

il répondit qu'il était heureux de l'apprendre.

Quand nous devînmes plus intimes, je découvris que le matelot Ben (c'est ainsi qu'il m'avait dit de le nommer) était un véritable album ambulant. Il avait deux ancres, une étoile et une frégate, toutes voiles dehors, sur son bras droit, et une paire d'adorables mains jointes sur sa poitrine; je ne doute pas que les autres parties de son corps ne fussent illustrées de la même manière. Je pensai qu'il aimait le dessin et employait ce procédé afin de satisfaire son goût pour les arts. C'était certainement ingénieux et commode. Un portefeuille aurait pu s'égarer et tomber par-dessus le bord, tandis que les peintures du matelot Ben l'accompagnaient en quelque lieu qu'il allât.

Les deux mains qui se serraient sur sa poitrine étaient, m'a-t-il appris, un tribut payé à la mémoire d'un camarade de gamelle mort depuis plusieurs années, et jamais souvenir plus touchant ne fut gravé sur une tombe. Cela me rappela que j'étais séparé de tante Chloé, et je lui dis que ce serait me faire une grande faveur que de me peindre une main rose et une main

noire sur la poitrine. Il répondit qu'il fallait d'abord piquer la peau avec une aiguille pour y fixer les couleurs et que cette opération était quelque peu douloureuse. Je l'assurai d'un air décidé que la douleur m'importait peu et le priai de se mettre, séance tenante, à la besogne.

Le brave garçon, qui probablement était très fier de son talent, me mena dans l'entre-pont et était sur le point de satisfaire à ma demande, quand mon père s'avisa de venir jeter un coup d'œil de notre côté, circonstance qui fut peu favorable au développement de l'art décoratif.

Je n'eus plus ensuite l'occasion de me trouver seul avec le matelot Ben, car, le lendemain matin, de bonne heure, nous avions en vue la coupole de l'hôtel des États de Boston.

CHAPITRE IV

RIVERMOUTH

C'est par une magnifique matinée de mai que le *Typhon* s'amarra au quai Long. Comme les Indiens ne se levassent pas de bonne heure, soit qu'ils fussent en expédition, je ne pus en découvrir un seul.

Dans ma géographie, que je ne m'étais jamais cassé la tête à étudier, il y avait une gravure représentant des pères pèlerins à Plymouth.

Les pères pèlerins s'y montraient avec des chapeaux et des habits passablement drôles ; ils s'approchaient des sauvages, et ceux-ci, sans aucun habit ou chapeau dont on pût parler, semblaient évidemment indécis de savoir s'ils devaient donner des poignées de main aux pèlerins ou s'élançer sur eux et les scalper

jusqu'au dernier. Cette scène était si profondément gravée dans mon esprit, qu'en dépit de tout ce que m'avait dit mon père, je m'attendais à une réception du même genre. Je ne fus pas fâché d'être déçu dans mon attente.

Pendant que l'on tirait nos malles des profondeurs du bord, je montai sur le roufle et j'examinai la ville de Boston. En entrant dans le port, je fis la remarque que les maisons se serraient les unes contre les autres sur le versant d'un coteau élevé, dont un vaste bâtiment couronnait le sommet; l'Hôtel des États domine orgueilleusement le reste de la cité, comme une poule au milieu de ses poussins. Boston ne me parut pas, à beaucoup près, aussi imposant que la Nouvelle-Orléans qui s'étend en forme de croissant, pendant l'espace de plusieurs lieues, sur les rives du roi des fleuves.

Comme je me penchais par-dessus le bord, un petit garçon, misérablement vêtu et sans souliers, vint sur le quai, et me dit que, si je voulais descendre, il me rosserait bien pour deux sous. Le prix n'était pas exorbitant, mais néanmoins je ne descendis pas; bien au con-

traire, je montai dans les manœuvres et de là je lui fis de gros yeux, ce qui, à ma grande joie, le mit si fort en colère que, pour se calmer, il se tint au faite d'une pile de bois, la tête en bas et les pieds en l'air.

Après déjeuner, on mit nos bagages sur un chariot, nous montâmes en voiture, et, après avoir tourné cent coins de rue, nous arrivâmes à la gare du chemin de fer. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions partis, dévorant l'espace avec une rapidité effrayante, tantôt franchissant un pont, tantôt traversant un tunnel; ici, nous coupions en deux un village; là, nous nous enfoncions dans l'ombre d'une forêt de pins. Parfois nous longions les bords de l'Océan et pouvions voir les voiles des navires scintillant à l'horizon comme des feuilles d'argent; parfois nous nous engagions dans des terrains rocailleux où paissaient des vaches à l'œil fixe. J'avais du plaisir à les voir couchées paresseusement par groupes le long de la voie ferrée, sous les arbres qui commençaient à bourgeonner.

Nous ne nous arrêtions pas aux petites

stations de la ligne, bien qu'à chacune d'elles un homme sortît comme poussé par un ressort, en agitant un drapeau rouge; on aurait cru qu'il voulait nous dire **d'arrêter**. Mais notre train était un express, qui ne s'arrêtait que pour faire boire la machine.

Il est curieux de considérer comme la mémoire retient certaines choses. Il y a vingt ans que je fis ce premier voyage à Rivermouth, et néanmoins je me souviens que, traversant lentement le village de Hampton, nous vîmes deux gamins se battre derrière une grange peinte en rouge. Il y avait aussi un chien jaune à poil rude, qui aboyait comme s'il eût cherché à intervenir dans la querelle. Nous ne fîmes qu'entrevoir la bataille, assez cependant pour constater que les deux adversaires étaient d'égale force et très excités l'un et l'autre. J'ai honte d'avouer combien de fois depuis je me suis demandé lequel des deux avait dû rester vainqueur.

Nous étions en route depuis deux heures et demie environ, quand nous passâmes devant une manufacture munie d'une cheminée pareille

à un clocher d'église ; la locomotive siffla soudain ; le mécanicien sonna sa cloche, et nous nous enfonçâmes sous un long bâtiment de bois ouvert aux deux bouts. Le train fit halte et le conducteur, passant la tête par la portière, cria :

Les voyageurs pour Rivermouth !

Nous étions enfin au terme de notre voyage. Sur le débarcadère, mon père donna la main à un vieux monsieur, droit comme une flèche, au teint frais, à la physionomie douce. Il avait un chapeau gris et un long habit à queue de morue, dont le col lui montait jusqu'aux oreilles. C'était naturellement mon grand-père Nutter chez qui j'étais né. Ma mère l'embrassa je ne sais combien de fois, et je le vis moi-même avec plaisir, bien que je ne me sentisse pas très à mon aise avec une personne que je n'avais connue qu'à l'âge de dix-huit mois.

Pendant que nous nous installions dans un char-à-bancs, je m'informai de la santé de mon poney. Il avait pris possession de son écurie depuis dix jours et attendait impatiemment mon arrivée.

Comme nous roulions à travers la vieille ville tranquille, il me sembla que Rivermouth était le plus joli lieu du monde; c'est encore mon opinion aujourd'hui. Les rues sont toujours longues et larges, ombragées par de grands ormes d'Amérique dont les branches pendantes s'entrelacent et forment, au-dessus de la chaussée, des arceaux assez gracieux pour être l'œuvre des fées. Beaucoup de maisons ont de petits parterres sur le devant; elles sont solidement bâties, avec des faisceaux de cheminées massives et des corniches en saillie. Une délicieuse rivière traverse la ville, et, après avoir serpenté parmi d'innombrables petites îles, se jette dans la mer.

Le port est si beau que les plus gros navires pourraient arriver à la voile jusqu'aux quais. Seulement il n'en vient pas. Autrefois, c'était un fameux port de mer. Des fortunes princières se firent dans le commerce des îles, et, en 1812, quand nous guerroyions contre l'Angleterre, bien des corsaires furent armés à Rivermouth pour courir sus aux bâtiments marchands de l'ennemi. Maintenant le commerce s'est porté sur d'autres points, les flottes sont parties pour

ne plus revenir, les magasins croulants sont vides, et les algues marines ont envahi les piliers des vieux quais sur lesquels se joue le soleil, qui en fait sortir comme une vague odeur d'épices, le fantôme du défunt commerce avec les îles.

Rivermouth est une ville très ancienne. De mon temps il existait parmi les gamins une tradition d'après laquelle c'était le premier lieu où aborda Christophe Colomb sur le nouveau continent. Je me rappelle que Witcomb me montra l'endroit précis du débarquement. Ce qui est certain, c'est qu'en 1614, le capitaine John Smith explora la rivière et fut charmé de la beauté de Rivermouth, qui, à cette époque, était un lieu sauvage.

Rivermouth a fait bonne figure dans toute l'histoire coloniale. Chaque maison a sa légende plus ou moins intéressante. Si les revenants pouvaient se montrer quelque part, il y a certaines rues de Rivermouth qui en seraient pleines. Je ne connais pas de ville qui ait autant de vieilles maisons.

Arrêtons-nous un instant devant celle que

l'on montre toujours aux étrangers curieux.

C'est un édifice carré, en bois, avec des fenêtres largement encadrées. Au-dessus des portes et des fenêtres, il y avait autrefois de lourdes sculptures; des branches de chêne se mariaient d'une façon bizarre avec des têtes d'anges ayant des ailes qui leur sortaient des oreilles; mais ces ornements et d'autres signes extérieurs de la splendeur passée ont disparu depuis longtemps. Un intérêt particulier s'attache à cette maison, non pas à cause de son antiquité, car elle ne compte guère que cent ans d'existence, non pas davantage à cause de son architecture qui n'offre rien de remarquable, mais par suite de la série d'hommes illustres qui, à diverses époques, ont occupé ses spacieux appartements.

En 1770, c'était un hôtel aristocratique. A gauche de l'entrée s'élevait un haut poteau auquel était accrochée l'enseigne : « Au comte Halifax. » Le maître de l'endroit était un chaud loyaliste, ce qui veut dire qu'il gardait fidélité au roi, et, quand les colonies, écrasées de taxes, voulurent secouer le joug de la Grande-Bretagne, les partisans de la Couronne tinrent des

conciliabules dans les salles de derrière de la taverne. Cela irrita les rebelles, comme on les appelait; une nuit ils attaquèrent l'hôtel, brisèrent l'enseigne, enfoncèrent les volets et donnèrent à peine au propriétaire le temps de fuir.

Pendant plusieurs mois, la taverne dévastée resta déserte. A la fin, l'hôtelier exilé promit de se comporter mieux et fut autorisé à revenir; une nouvelle enseigne, portant le nom de William Pitt, l'ami de l'Amérique, se balança au poteau de la porte, et les patriotes s'apaisèrent. C'est là que, pendant bien des années, la diligence de Boston déposa ses voyageurs. Pour d'autres détails faisons quelques emprunts à la chronique qui vient d'être publiée sur cette époque.

Nous sommes en 1772. La flotte française est mouillée dans le port de Rivermouth, et huit de ses principaux officiers, en uniforme blanc galonné d'or, ont pris gîte à l'enseigne de William Pitt. Quel est le bel officier qui franchit en ce moment la porte de l'hôtel? Ce n'est rien moins que le marquis de Lafayette, qui est venu de Providence pour voir les gentilshommes fran-

çais logés ici. Quel élégant cavalier avec ses yeux vifs et ses cheveux d'un noir de jais ! Quarante ans plus tard, il reviendra au même endroit ; ses cheveux seront gris, sa démarche incertaine, mais son noble cœur aura conservé jeune l'amour de la liberté.

Quel est encore ce voyageur à la mise soignée qui descend d'une voiture à quatre chevaux, suivi de domestiques en livrée ? Connaissez-vous ce nom célèbre, écrit en si grands caractères dans la déclaration de l'Indépendance, qu'il semble y avoir été tracé de la main d'un géant ? Ne le devinez-vous pas ? C'est John Hancock.

Trois jeunes gens et leur valet se présentent à la porte de William Pitt, saluant avec politesse et demandant dans les termes les plus courtois si l'on ne pourrait pas les recevoir. Nous sommes à l'époque de la Révolution française, et ces trois jeunes gens sont les fils du duc d'Orléans, Louis-Philippe et ses deux frères. Louis-Philippe n'oublia jamais la visite qu'il fit à Rivermouth. Longtemps après, alors qu'il occupait le trône de France, il s'informa auprès

d'une dame américaine, qui se trouvait par hasard à la cour, si la vieille maison était toujours debout.

Mais un homme plus grand que Louis-Philippe a traversé cette maison. C'est là qu'en 1789, George Washington, président des États-Unis, est venu rendre visite aux dignitaires de l'État.

Quand j'étais à Rivermouth, une vieille dame, miss Jocelyn, habitait l'une des chambres hautes du fameux hôtel. Elle pouvait passer pour une beauté au temps de la première visite de Washington, à en juger par certain portrait que possède encore la famille, et, à l'en croire, George Washington aurait été particulièrement aimable pour elle.

Une glace décorait la cheminée de sa chambre; le verre de cette glace était fendu et le vif-argent enlevé en plus d'un endroit. Lorsque ce miroir reflétait votre image, vous aviez le plaisir de ne pas vous reconnaître. Mais ce qui m'intéressait particulièrement, c'était une plume verte bien fanée, à bords rouges, qui pendait du haut du cadre, aux moulures ternies. Cette plume

provenait du panache de Washington, il l'avait retirée lui-même de son chapeau à trois cornes en l'offrant à la respectable miss Jocelyn lorsqu'il quitta Rivermouth. Je voudrais pouvoir donner une idée des airs penchés et du ton précieux que prenait la chère dame pour raconter cet épisode de sa vie.

Combien de fois ai-je gravi l'escalier qui menait à la chambre de miss Jocelyn, où l'on respirait une odeur de tabac à priser, où l'on entendait sans relâche des histoires du temps passé! Comme elle babillait! Tout à fait impotente, elle n'était pas sortie de cette chambre depuis quatorze ans. Le monde avait marché sans elle. Les changements opérés sous ses yeux n'existaient pas pour ce pauvre vieux débris, que le dix-huitième siècle avait oublié d'emporter avec tous les autres. Elle se souciait peu des nouveautés. Les choses d'autrefois lui semblaient suffisantes. Elle n'avait jamais vu de machine à vapeur, bien qu'elle eût entendu de loin les sifflements de cette « désagréable chose ». De son temps, quand des gens comme il faut voyageaient, ils se servaient de leurs

voitures. Comment des personnes qui se respectent peuvent-elles se commettre en compagnie du premier venu dans un wagon?

Pauvre vieille aristocrate! Le propriétaire de la maison ne lui faisait pas payer de loyer; et les voisines s'arrangeaient de façon à lui fournir ses repas. Vers la fin de sa vie (elle vécut jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans), elle était devenue capricieuse et très difficile. Elle ne se gênait pas, quand un plat ne lui plaisait point, pour le renvoyer, avec ses compliments, à celui qui le lui avait adressé.

Mais je bavarde comme miss Jocelyn, en essayant de donner au lecteur une idée de la vieille et charmante ville dans laquelle j'étais venu passer quatre ou cinq années de mon enfance.

La voiture ne mit pas plus de vingt minutes pour nous conduire de la gare du chemin de fer à la maison de grand-père Nutter. Quelle espèce de maison était-ce, et quelles gens l'habitaient? Nous le dirons dans un autre chapitre.

CHAPITRE V

LA MAISON NUTTER ET SES HABITANTS

La maison Nutter, — toutes les maisons de quelque importance portent le nom de quelqu'un à Rivermouth, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient habitées par ce quelqu'un-là, — la maison Nutter, dis-je, appartient à notre famille depuis une centaine d'années, et fait honneur à son constructeur (un de nos ancêtres, je suppose), en admettant que la solidité soit un mérite. Si notre ancêtre était charpentier, il connaissait son métier. Je voudrais être aussi fort dans le mien.

Imaginez-vous une maison basse, traversée par une large galerie. A votre droite, en entrant, vous trouvez une grande pendule à coffre d'ébène qui ressemble à une momie égyptienne debout.

A droite et à gauche de la galerie existent des portes (leurs boutons, je dois l'avouer, ne tournent pas très facilement), donnant accès à de vastes chambres dont les corniches et les cheminées sont ornées de belles sculptures sur bois. Les murs sont partout tapissés de papiers peints représentant des paysages ou des scènes marines. Dans le salon, par exemple, le sujet que voici est reproduit tout autour de la pièce : un groupe de paysans anglais, coiffés de chapeaux italiens, dansent sur un sentier qui brusquement aboutit à la mer ; au bord de celle-ci, un pêcheur (impossible de reconnaître sa nationalité) procède nonchalamment à la capture de quelque chose qui a tout l'air d'une petite baleine, et paraît ne se soucier nullement d'un effroyable combat naval qui a lieu juste au bout de sa ligne. De l'autre côté du combat naval se retrouve la terre ferme avec les mêmes paysans qui dansent. Nos ancêtres étaient de bien dignes gens, mais ils avaient d'étranges papiers de tenture.

Un large escalier mène de la galerie à l'étage supérieur, qui ressemble beaucoup à l'étage

inférieur. Au-dessus se trouve le grenier. Là se rencontrent, comme par une convention primitivement conclue entre eux, tous les sièges hors de service, toutes les tables fourbues de la maison, tous les chapeaux hors d'âge, tous les souliers malades, toutes les cannes cassées qui se sont retirés des affaires, fatigués de la vie, puis les pots, les casseroles, les malles, les bouteilles... Qui peut espérer clore l'inventaire des vieilleries sans nombre entassées dans les coins et recoins des combles? Mais quel endroit aussi pour passer une bonne après-midi, quand la pluie fouette le toit!

La maison de mon grand-père était bâtie un peu en retraite sur la rue, à l'ombre de deux beaux ormes dont les branches venaient balayer le pignon quand le vent soufflait fort. Par derrière, se trouvait un joli petit jardin rempli de pruniers et de groseilliers. Ces arbres étaient vieux et sont tous morts à l'heure qu'il est, sauf un seul qui rapporte des prunes violettes de la grosseur d'un œuf; jamais arbre du haut duquel on pût dégringoler plus aisément ne s'est rencontré dans un jardin. A l'angle nord-

ouest de l'enclos se trouvaient l'écurie et la remise, ayant leur sortie sur une ruelle. Vous pensez bien que ce fut là que je me rendis tout d'abord, afin de voir Gipsy. Le jour de notre arrivée, de demi-heure en demi-heure je rendis visite à cette chère petite bête. A la vingt-quatrième visite elle me marcha sur le pied un peu lourdement, comme pour m'avertir que, malgré tout le plaisir qu'elle avait eu à me revoir, je commençais à l'ennuyer.

L'appartement qu'on me destinait m'enchantait. Je n'avais jamais eu de chambre à coucher en propre, et celle-ci, deux fois grande comme le carré du *Typhon*, était une merveille de gentillesse et de confort. De jolis rideaux en toile des Indes garnissaient la fenêtre, et une courtepoinle présentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel recouvrait le lit. Le papier des murs ne le cédait en rien, sous ce rapport, à la courtepoinle. Du fond gris se détachaient des bouquets d'un feuillage dont la nature n'a jamais fourni le modèle dans aucun pays du monde, et sur chaque bouquet était perché un oiseau jaune, piqueté de rouge, comme s'il venait

d'avoir une petite vérole bien conditionnée. Cet oiseau, de pure fantaisie, était reproduit à deux cent soixante-huit exemplaires tout autour de la chambre, sans compter ceux où le papier mal raccordé le reproduisait en deux morceaux. Je comptai ces oiseaux un jour que j'étais resté au lit avec un œil poché, et, quand je m'endormis, je rêvai que toute leur bande s'envolait par la fenêtre. A partir de ce jour, il me fut impossible de les considérer comme des êtres inanimés.

Le mobilier se composait d'un lavabo placé dans l'encoignure, d'une commode en acajou, d'un miroir et d'un fauteuil à dossier élevé garni de clous de cuivre. A la tête du lit étaient deux planchettes en bois de chêne supportant une douzaine de volumes. Oublierai-je jamais le moment où il me fut donné de mettre la main sur ces livres, particulièrement sur les *Mille et une Nuits*, et bien plus encore sur *Robinson Crusoë* ! La sensation qui me parcourut le corps, jusqu'au bout des ongles, ne s'est plus jamais reproduite en moi. Bien des fois je me suis enfermé dans ce nid, et, prenant un des vo-

lumes en question, je me suis laissé ravir par un rêve délicieux où il n'y avait ni leçons à apprendre, ni méchants camarades pour briser mes jouets. Je n'ai jamais rencontré un exemplaire de ces délicieux ouvrages sans me rappeler aussitôt avec une certaine complaisance le gamin à tête blonde qui passait des heures penché sur leurs pages magiques, croyant religieusement à la vérité de chaque mot, et ne doutant pas plus de l'existence de Sinbad le marin ou du chevalier de la Triste Figure que de celle de son propre grand-père.

Au pied du lit, était accroché au mur un fusil à un coup, placé là par le grand-père Nutter, qui connaissait mieux qu'aucun autre grand-père le goût des enfants. Comme le chien du fusil avait été enlevé, ce n'était pas l'arme la plus dangereuse que l'on pût confier à un garçon. Dans la condition où il se trouvait, la puissance destructive de ce fusil était bien inférieure à celle de mon pistolet de poche, en cuivre, que je suspendis auprès de ma sarbacane, puisqu'il n'y avait plus lieu de craindre les sauvages.

Ayant introduit le lecteur dans la maison

Nutter, je dois nécessairement lui en présenter les habitants, mon grand-père Nutter, sa sœur, M^{lle} Abigaïl Nutter, et Kitty Collins, la bonne à tout faire.

Grand-père Nutter avait été marin dans sa jeunesse, c'est-à-dire qu'à l'âge de dix ans, pour se soustraire aux ennuis de la table de multiplication, il avait gagné la mer. Ce voyage en cachette suffit à le dégoûter. Du reste, le seul membre de notre famille qui ne tâta point du métier, fut un garçon qui mourut en naissant. Mon grand-père avait été aussi militaire; en 1812 il était capitaine de milice. Si je dois quelque chose au peuple anglais, c'est un sincère remerciement pour le soldat qui logea une balle dans la partie charnue de la jambe de mon grand-père; il lui en resta une légère claudication jusqu'à la fin de ses jours; mais, en revanche, cette aventure lui fournit la matière d'une histoire qu'il n'était jamais las de raconter et que je n'étais jamais fatigué d'entendre. Voici en peu de mots cette histoire :

Dès l'ouverture de la guerre, une frégate anglaise croisa pendant plusieurs jours devant

Rivermouth, que défendait son fort. Un régiment de miliciens s'échelonnait en outre le long de la côte, prêt à repousser le débarquement. Le capitaine Nutter était chargé de la défense d'un petit ouvrage en terre construit à l'embouchure de la rivière. Une nuit, l'heure étant déjà avancée, on entendit un bruit d'avirons; la sentinelle essaya de tirer, mais sans succès; alors le capitaine Nutter bondit sur le parapet en criant : « Ohé du canot ! » Un coup de fusil lui répondit. Le capitaine tomba, et le bateau, venu sans doute pour faire de l'eau, retourna vite rejoindre la frégate.

Ce fut le seul exploit de mon grand-père pendant la guerre. La décision et la hardiesse de son mouvement démontrèrent sans doute à l'ennemi l'inutilité de tous les efforts qu'il pourrait faire pour dompter un peuple qui possédait de pareils hommes; telle fut du moins l'une des croyances les plus profondes de mon enfance.

Au temps où j'arrivai à Rivermouth, mon grand-père était retiré de toute carrière active et vivait à son aise des revenus que lui donnait

une somme d'argent placée dans des entreprises maritimes. Il était veuf depuis longtemps; une sœur, vieille fille, Abigaïl, déjà nommée, dirigeait sa maison. M^{lle} Abigaïl dirigeait aussi son frère, et la servante de son frère, et les amis de son frère, non dans un esprit de tyrannie, mais dans le but d'être utile à tout le monde. Au physique, elle était grande et anguleuse; elle avait le teint grisâtre, les yeux grisâtres, les sourcils grisâtres et portait généralement des habits grisâtres aussi. Sa faiblesse était de croire à l'efficacité quand même de certains grains de santé; c'était pour elle la panacée universelle.

Si deux personnes eurent jamais l'air de se détester, ce furent assurément M^{lle} Abigaïl et Kitty Collins; si deux personnes se sont jamais aimées réellement, ce furent aussi Kitty Collins et M^{lle} Abigaïl. Elles étaient toujours en querelle ou en tendresse.

M^{lle} Abigaïl me chérissait, Kitty m'adorait, et, dans le cours de leurs discussions, chacune d'elles me mettait au courant des affaires de l'autre.

Selon Kitty, l'intention première de mon grand-père n'avait pas été de placer M^{lle} Abigaïl à la tête de sa maison. Elle lui était tombée dessus (c'étaient là les propres termes de Kitty), un sac de nuit d'une main et un parapluie de l'autre. Le parapluie existait encore. Dans ce singulier accoutrement, — je ne me souviens pas que Kitty eût donné sur sa tenue aucun autre détail, — elle apparut à la grille de la maison Nutter, le matin même de l'enterrement de ma grand'mère. Le peu de bagages que M^{lle} Abigaïl apportait avec elle eût fait penser à un observateur superficiel que sa visite devait durer quelques jours au plus. Pour abrégér l'histoire, je dirai que cette visite dura dix-sept ans. Elle eût pu durer davantage si la pauvre demoiselle ne fût morte à l'expiration de cette dix-septième année.

Mon grand-père fut-il satisfait ou non de cette augmentation du personnel de la maison? C'est un problème que je ne me chargerai pas de résoudre. Il fut toujours très bon pour M^{lle} Abigaïl et lui résista rarement; je pense, toutefois, qu'elle mit souvent sa patience à rude épreuve,

particulièrement quand elle tracassait Kitty.

Kitty Collins ou dame Catherine, comme elle préférait s'entendre appeler, descendait en ligne directe d'une famille de rois singulièrement nombreuse qui, autrefois, régna en Irlande. Par suite de malheurs divers, au nombre desquels on doit placer la maladie des pommes de terre, M^{lle} Kitty Collins, en compagnie de plusieurs centaines de ses concitoyens des deux sexes, tous descendants de rois, passa en Amérique sur un navire d'émigrants.

Je ne sais quel coup du sort voulut que la royale exilée dirigeât ses pas vers Rivermouth; mais c'est ce qui eut lieu peu de mois après son débarquement, et ma grand-mère la loua comme bonne à tout faire, à raison de cinq livres dix sous par semaine.

Kitty vivait depuis sept ans environ dans la maison de mon grand-père, quand elle déchargea son cœur d'un secret qui lui pesait depuis tout ce temps-là. On peut dire des individus aussi bien que des peuples : « Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire. » Kitty avait une histoire, et une histoire pathétique s'il en fut.

A bord du navire d'émigrants qui l'avait conduite en Amérique, s'était trouvé un matelot qui, touché de l'abandon de la pauvre fille, avait été plein de bontés pour elle. Longtemps avant la fin du fatigant et périlleux voyage, le cœur de Kitty se brisait à la pensée qu'il faudrait se séparer de son protecteur; mais cette séparation ne devait pas avoir lieu si vite, car le matelot répondait aux sentiments de Kitty, et, en débarquant, ils furent mariés. Le mari de Kitty, — elle ne voulut jamais dire son nom, — toucha une grosse somme d'argent quand on paya l'équipage, et le jeune couple, — Kitty était jeune alors, — vécut fort heureux dans une auberge de South-street, près des Docks. Cela se passait à New-York.

Les jours s'envolaient comme des heures, et le vieux bas dans lequel la petite femme gardait les fonds de la communauté se vida tant et si bien, qu'un beau jour il ne s'y trouva plus que trois ou quatre dollars à la place des orteils. Kitty fut alors inquiète, car elle savait qu'il faudrait que son matelot reprît la mer, s'il ne trouvait pas un emploi à terre. Il en chercha sans

grand succès. Un matin, il lui dit : « A tantôt », et partit en quête d'ouvrage.

— Il m'embrassa, me disant : « A tantôt » et m'appelant « sa petite Irlandaise », sanglotait Kitty quand elle racontait son histoire ; il m'embrassa, me disant : « A tantôt », et, depuis lors, je ne l'ai plus revu... »

Les nuits succédèrent aux jours et les jours aux nuits, les semaines passèrent à leur tour. Qu'était-il devenu ? Avait-il été assassiné ? Était-il tombé dans les docks ? l'avait-il abandonnée ?... Non ! c'était un trop brave homme, trop aimant, trop franc ;... elle ne pouvait admettre cela ! Il était mort, sans quoi il lui fût revenu.

Pendant ce temps-là, le maître de l'auberge mettait Kitty à la porte, le départ de son homme rendant le paiement du loyer incertain. Elle se plaça comme servante. La famille qui l'employait partit peu après pour Boston, et elle la suivit ; plus tard cette famille s'en alla à l'étranger, mais Kitty ne voulait pas quitter l'Amérique. Elle arriva enfin à Rivermouth, et là, après avoir gardé son secret pendant sept ans, la bonté des

maîtres, qui étaient devenus pour elle des amis, lui descella enfin les lèvres.

L'histoire de Kitty, vous le comprenez, la fit traiter mieux que jamais par mes grands parents. C'était, en dépit de tout, un heureux caractère. Il me semble l'entendre chanter dans la cuisine durant son travail, et s'interrompre de temps à autre pour adresser à M^{lle} Abigaïl quelque répartie piquante, car Kitty, comme tous ceux de sa race, ne manquait pas d'esprit naturel. Cette figure gaie, honnête, animant la maison Nutter au temps de mon enfance, sera toujours présente à mes yeux.

CHAPITRE VI

LUMIÈRE ET OMBRE

La première ombre qui se produisit dans le tableau joyeux de mon existence à Rivermouth, fut causée par le départ de mes parents pour la Nouvelle-Orléans. Leur visite à mon grand-père se trouva brusquement interrompue, des affaires ayant appelé mon père à Natchez, où il était en train de fonder une succursale de sa maison de banque. Après qu'ils furent partis, un sentiment d'isolement dont je n'avais jamais eu l'idée vint m'étreindre le cœur. Je courus à l'écurie, je jetai mes bras autour du cou de Gipsy, je pleurai tout haut. Gipsy aussi, Gipsy était venue du pays du soleil, elle était étrangère sur cette terre inconnue.

La petite jument semblait comprendre notre

situation, et elle me donna tous les témoignages de sympathie que je pouvais désirer, frottant ses naseaux veloutés sur mon visage et léchant mes larmes, dont le goût salé lui plaisait évidemment.

Quand la nuit arriva, je me sentis plus seul encore. Mon grand-père passa une grande partie de la soirée dans son fauteuil, occupé à lire le *Canard de Rivermouth*, journal de la localité. Le gaz n'était pas connu alors, et le capitaine lisait à l'aide d'une petite lampe qu'il tenait d'une main. Je remarquai que, de temps à autre, il s'assoupissait, et j'oubliai, par moments, en l'observant, le mal du pays qui me tourmentait.

Deux ou trois fois, à mon grand amusement, il brûla les marges du journal, et, à huit heures et demie, j'eus le plaisir, — je confesse que cela fut un plaisir pour moi, — de voir le *Canard de Rivermouth* tout en feu.

Mon grand-père étouffa les flammes avec ses mains, et M^{lle} Abigail, qui tricotait auprès d'une table basse, ne leva même pas les yeux, tant elle était faite à ce dénouement.

Il y eut peu de conversation ce soir-là. En

somme, je ne me souviens pas que personne ait soufflé mot, sauf le capitaine qui, à un moment donné, fit aparté la remarque que mes parents devaient être arrivés à New-York; cela fut cause que je faillis m'étrangler en cherchant à retenir un sanglot.

Le monotone cliquetis des aiguilles de M^{lle} Abigail ne tarda pas à me porter sur les nerfs et me fit quitter le salon pour la cuisine, où Kitty réussit à m'égayer, en disant que ma tante prétendait qu'une bonne dose de grains de santé me remettrait de mes émotions.

Kitty me raconta ensuite des histoires amusantes sur son pays et sur les gens ridicules de la ville; mais, au plus fort de ses plaisanteries, les pleurs me venaient souvent aux yeux, bien que je n'eusse pas les larmes faciles par tempérament. Alors Kitty m'attirait vers elle et me disait de me consoler, que je n'étais pas seul, abandonné en pays étranger comme une pauvre fille qu'elle avait connue. Je me remis bientôt et racontai à Kitty mon voyage à bord du *Typhon*; je lui parlai du vieux matelot dont j'essayai vainement de me rappeler le nom, de telle

sorte que je ne pus le désigner que sous le nom de matelot Ben.

Je fus heureux d'entendre sonner dix heures, l'heure d'aller se coucher pour les jeunes, et pour les vieux aussi, dans la maison Nutter. Une fois seul, je pleurai à mon aise, mouillant l'oreiller au point que je fus obligé de le retourner, afin de trouver un endroit sec où reposer ma tête pour m'endormir.

Mon grand-père pensa que le plus sage était de me mettre une bonne fois en pension. Si j'étais resté oisif, mon chagrin eût duré des mois. En conséquence, le lendemain matin, il me prit par la main et me conduisit à une école qui était située à l'autre bout de la ville; c'était le *Temple de la Grammaire*.

L'établissement où j'allais entrer se composait d'un bâtiment de brique, à deux étages, situé au centre d'un vaste carré clos par une barrière. Là végétaient trois ou quatre arbres malingres, mais d'herbes il n'y avait pas vestige sur le sol nivelé et durci par les piétinements d'une foule d'enfants. Je remarquai çà et là de petits trous creusés dans la

terre, indiquant que c'était la saison des billes.

En arrivant à la porte d'entrée, le capitaine demanda M. Grimshaw. La personne qui avait ouvert nous fit entrer dans une pièce où je comptai quarante-deux casquettes accrochées à quarante-deux patères. M. Grimshaw ne tarda pas à paraître. C'était un homme mince, ayant des mains blanches et délicates et des yeux qui regardaient de dix côtés à la fois, par suite de l'habitude de surveiller les enfants sans doute.

Après un entretien assez court, mon grand-père me donna une petite tape sur la joue et se retira, me laissant aux mains de ce monsieur, qui s'assit en face de moi et se mit en devoir de sonder la profondeur ou plutôt le manque de profondeur de mes connaissances. Je soupçonne que mes notions en histoire lui causèrent quelque surprise, car je nommai Richard III comme le dernier roi d'Angleterre.

Cet examen terminé, M. Grimshaw se leva et me dit de le suivre. Une porte s'ouvrit et je m'arrêtai, cloué au plancher par le choc de quarante-deux paires d'yeux braqués sur moi. Je ne manquais pas d'aplomb pour mon âge ; mais

mon sang-froid m'abandonna, quand je me trouvai sous le feu d'une pareille batterie. Ce fut en trébuchant que je suivis M. Grimshaw entre deux rangées de pupitres, et je me laissai choir bien plutôt que je ne m'assis à la place qui me fut indiquée.

Le léger bourdonnement qui avait accueilli notre entrée s'éteignit bien vite, et la leçon interrompue fut reprise. Petit à petit je me remis et finis par me hasarder à lever les yeux sur ce qui m'entourait.

Les propriétaires des quarante-deux casquettes étaient assis devant de petits pupitres verts, pareils à celui qui m'avait été donné. Ces pupitres étaient alignés sur six rangs et séparés les uns des autres par l'espace strictement nécessaire pour empêcher les élèves de se parler à l'oreille. Sur une estrade près de la porte, se dressait le bureau du professeur, et en face de lui il y avait un banc de récitation pouvant recevoir une quinzaine d'enfants. Deux globes étaient placés sur un rayon, entre deux fenêtres tellement hautes qu'une girafe seule eût pu regarder à travers les vitres.

Après avoir constaté ces particularités, je me mis à examiner mes nouveaux camarades, parmi lesquels instinctivement je choisis mes amis et m'efforçai de deviner mes ennemis. Je ne me trompai que deux fois dans ce triage.

Un garçon blafard avec des cheveux roux, qui était assis au quatrième rang, me montra furtivement le poing plusieurs fois dans la matinée ; j'en conclus qu'un jour ou l'autre j'aurais quelque affaire avec lui, ce qui n'a pas manqué de se réaliser.

A ma gauche, il y avait un petit joufflu, couvert de taches de rousseur (c'était Poivre Whitcomb) qui me fit des signes d'intelligence tout à fait incompréhensibles ; cependant, comme ils étaient d'une nature évidemment pacifique, je clignai de l'œil en guise de réponse. Il parut satisfait et se remit au travail. A la récréation suivante, il me donna le trognon de sa pomme, bien qu'il y eût plusieurs postulants à cette faveur.

Un écolier vêtu d'une jaquette vert-olive, ornée de deux rangées de boutons de métal, fit voir, à l'abri de son ardoise, un petit paquet

enveloppé de papier qu'il indiqua m'être destiné. Le paquet passa adroitement de main en main. En l'ouvrant je reconnus qu'il contenait une petite tablette de mélasse très-amollie. C'était une aimable attention. Je témoignai ma reconnaissance par un signe et portai la friandise à ma bouche : une seconde après, ma langue était cruellement brûlée par le poivre de Cayenne qui y avait été mélangé.

L'expression de mon visage dut être comique, car la veste verte partit d'un grand éclat de rire, ce qui lui valut immédiatement une punition de M. Grimshaw. J'avalai la sucrerie incendiaire, quoiqu'elle me fit venir les larmes aux yeux, et je m'appliquai si bien à ne rien laisser paraître que je fus le seul élève de ma rangée qui esquiva l'interrogatoire relatif à l'incident Marden. Marden était le nom de l'expéditeur de la tablette.

« Dis donc, nouveau, me cria le garçon à cheveux roux, puisque tu entres à l'école, il faut passer sur la marque. »

Je ne voyais cette marque nulle part et ne comprenais pas trop ce qu'il voulait dire. Néan-

moins je lui répondis poliment que, si c'était l'usage, je serais heureux de m'y conformer, et que je le priais de vouloir bien m'indiquer la marque sur laquelle je devais passer.

« Pas de réflexions, répliqua l'autre, en fronçant le sourcil.

— Eh ! Conway, cria une voix claire du bout de la cour, aie la bonté de laisser Bailey tranquille. Il n'est pas habitué à ta figure, et tu pourrais lui faire peur, ce qui serait vexant pour toi. Pourquoi te mets-tu toujours dans le cas de te faire humilier ? »

Je me retournai du côté d'où venait la voix, et, celui qui avait parlé nous rejoignant, Conway fila au plus vite, non toutefois sans avoir eu le temps de me lancer un mauvais regard. Le nouvel arrivant s'appelait Jack Harris ; je lui tendis la main et le remerciai de la bonne volonté qu'il venait de me témoigner.

« Voilà ce que c'est, Bailey, me dit-il en serrant la main que je lui présentais, tant que tu n'auras pas rossé Conway, il ne te laissera pas tranquille. Il est toujours à la recherche d'une pile, et naturellement tu la lui flanqueras un de

ces jours ; mais rien ne presse, on a toujours le temps de faire une chose désagréable. Pour toi, Bailey, tu t'es montré bon enfant en cachant à M. Grimshaw l'affaire de la tablette. Charles Marden aurait sans cela été pincé bien plus solidement. Il m'a chargé de te dire qu'il regrette le tour qu'il t'a joué. Maintenant veux-tu faire une partie de paume ? Holà, Blake, où sont les raquettes ? »

Un garçon à l'air franc et joyeux, qui était occupé à graver des initiales sur un arbre, ferma son canif et alla chercher les raquettes.

Pendant le jeu qui suivit, je fis la connaissance de Charles Marden, Wallace, Poivre Whitcomb, Henry Blake, et Fred Langdon. Ils étaient à peu près de mon âge et furent mes préférés. Phil Adams et Jack Harris étaient beaucoup plus grands, et, bien qu'ils nous traitassent toujours fort bien, ils faisaient généralement partie d'une autre bande. Je ne tardai pas à connaître tous les élèves du *Temple de la Grammaire*, mais les cinq que j'ai nommés étaient vraiment mes amis.

Cette première journée d'école fut très satis-

faisante. J'avais acquis plusieurs bons camarades et deux ennemis seulement, Conway et son ombre, Seth Rodgers; ils étaient inséparables comme la colique et le mal de tête.

Avant la fin de la semaine, je m'étais mis tout à fait au travail. Confus d'être à la queue de la dernière classe, je désirais vivement avancer. L'école était excellente. Je pourrais, afin de rendre plus drôle cette partie de mon histoire, représenter M. Grimshaw comme le pire de tous les tyrans, orné d'un nez rouge et armé d'un grand bâton, mais la vérité m'oblige à dire que c'était un homme pacifique et plein de cœur. Quoique inflexible sur la discipline, il était profondément juste, savait démêler le caractère de chacun et inspirait du respect à tous les élèves. Il y avait deux autres maîtres, un professeur de français et un maître d'écriture, qui venaient deux fois par semaine à la pension. Le jeudi et le samedi on nous renvoyait à midi, et ces demi-congés étaient les moments les plus heureux de mon existence.

Le contact journalier d'enfants élevés plus durement que je ne l'avais été, me fit du bien

en modifiant mon caractère. Je m'aperçus que le monde n'avait pas été créé pour moi seul, ce que j'avais toujours cru à la Nouvelle-Orléans. Comme je n'avais ni frère ni sœur, mes volontés avaient rarement rencontré de résistance. A Rivermouth, les choses marchaient différemment, et je me pliai vite à ce changement d'allures. Bien entendu, j'éprouvai plus d'un déboire, mais j'eus le sentiment que c'était pour le mieux et je sus en tirer profit.

Mes rapports avec mes nouveaux condisciples étaient aussi bons que possible. Il y avait toujours quelque excursion projetée. L'immense forêt de pins qui environnait la ville était le théâtre préféré de nos exploits. Là se trouvait certain étang habité par une innombrable quantité de tortues. Henry Blake, qui avait la passion d'écrire son nom partout, n'en laissait jamais échapper une avant d'avoir gravé H. B. sur sa carapace. Il dut en marquer au moins deux mille à son chiffre. Nous appelions ces tortues les moutons de Henry Blake.

Ces petits animaux témoignaient d'un caractère vagabond ; nous les rencontrions souvent

au nombre de deux ou trois, le long des chemins, à plusieurs milles du marécage qui les avait vues naître. C'était une grande joie pour nous que d'en saluer une qui avait au dos les initiales de notre camarade. Je ne doute pas qu'à l'heure présente il n'y ait bon nombre de vieilles tortues parcourant les environs avec un H. B. proprement gravé sur leur écaille.

On prit l'habitude de se donner rendez-vous dans notre grange, ce qui plaisait fort à mes compagnons. Le capitaine Nutter m'avait acheté un petit chariot à deux roues que ma jument traîna très convenablement, après avoir tout d'abord rué et brisé deux ou trois fois les brancards. Nos paniers de provisions et nos engins de pêche rangés sous la banquette, nous partions après midi pour le bord de la mer où nous étions sûrs de trouver une myriade de merveilleux coquillages. Gipsy prenait sa part de la fête, si bien qu'un jour elle descendit au trot la berge au pied de laquelle nous nous baignions et entra dans la mer avec la voiture, ce qui endommagea passablement nos provisions. Je me rappelle encore le goût des tartes accommodées à l'eau

de l'Océan Atlantique. Les biscuits trempés dans l'eau salée restent mangeables, mais non les tartes.

Pendant les six premières semaines de mon séjour à Rivermouth, la pluie tomba souvent, ce qui nous força de nous créer des distractions à l'intérieur, pour les jours de demi-congé. Amadis des Gaules et Don Quichotte pouvaient braver la pluie, à la bonne heure ! Ils étaient revêtus de fer et n'avaient pas de grand-père pour les tenir en bride. Notre position à nous était tout autre.

« Voyons, les amis, qu'allons-nous faire ? demandai-je un jour de pluie à sept camarades réunis en conseil dans notre grange.

— Si nous organisions un théâtre ? » proposa Wallace.

Le grenier au-dessus de l'écurie regorgeait de foin, mais au-dessus de la grange il était absolument vide. Je vis combien l'endroit serait favorable à l'exécution de notre plan. J'étais allé souvent au spectacle à la Nouvelle-Orléans, et j'étais versé dans tout ce qui concerne le drame. Aussi ne nous fallut-il pas beaucoup de temps pour construire une scène peu commune en son

genre, dont je badigeonnai les décors de ma main. Quant au rideau, il se levait assez bien d'ordinaire, mais les jours de représentation, il exigeait les efforts réunis des acteurs.

Le théâtre n'en eut pas moins un vrai succès tant qu'il fonctionna. Je me retirai de l'entreprise avec non moins de quinze cents épingles, déduction faite de celles qui n'avaient pas de tête ou pas de pointe, ou bien encore qui étaient crochues, fausse monnaie que notre portier se laissa donner en assez grande quantité depuis le premier jusqu'au dernier jour. Le prix d'entrée au *Théâtre de Rivermouth* était de vingt épingles. Je jouais les principaux rôles, non que j'eusse plus de talent que les autres, mais parce que j'étais le maître de l'établissement.

A la dixième représentation, ma carrière dramatique fut close par suite d'un accident bien regrettable. Nous jouions le drame de *Guillaume Tell*, le héros de la Suisse. C'était moi nécessairement qui remplissais le rôle de Guillaume Tell, en dépit des réclamations de Fred Langdon, qui aurait voulu interpréter ce superbe caractère.

J'avais refusé de céder : aussi s'était-il retiré de la troupe, emportant le seul arc et la seule flèche que nous eussions. Je fis une arbalète avec un morceau de baleine et me passai très bien de lui. Nous étions arrivés à la scène émouvante dans laquelle Gessler, le tyran autrichien, ordonne à Tell d'abattre une pomme posée sur la tête de son fils. Poivre Whitcomb était mon fils. Afin de prévenir la possibilité d'un accident, un morceau de carton fixé au moyen d'un mouchoir lui couvrait le haut du visage, et le bout de la flèche s'enveloppait de flanelle. J'étais un habile tireur, et la grosse pomme, présentant sa face rouge à deux mètres tout au plus de distance, était un but aisé à atteindre.

Je vois encore le pauvre petit Whitcomb attendant sans broncher le moment fatal. Je levai mon arbalète. Le public se composait de sept garçons et de trois filles, plus Kitty Collins, qui avait payé à l'entrée avec une épingle à cheveux, et qui retenait son haleine. Je levai mon arbalète, dis-je, et le coup partit ; mais hélas ! au lieu de frapper la pomme, la flèche s'enfonça dans la bouche de Poivre Whitcomb, qui, s'étant

malencontreusement ouverte pour bâiller, avait dérangé mon tir.

Jamais je n'oublierai ce moment cruel. Le gémissement de la victime, exprimant tout à la fois surprise, colère et angoisse, me remplit encore les oreilles; je me crus devant un cadavre, et mon imagination me montra la potence dressée pour moi, sous les yeux mêmes des spectateurs.

Heureusement, Poivre n'était pas sérieusement atteint; cependant, mon grand-père, apparaissant au milieu du désordre causé par les cris du jeune Tell, défendit la continuation de nos exercices dramatiques, et le théâtre fut fermé. J'adressai à l'assemblée un discours de clôture, dans lequel je la remerciai de ses suffrages et déplorai l'accident arrivé à mon camarade. Le public, auquel se joignit Poivre Whitcomb, je suis heureux de le constater, cria : « Écoutez ! écoutez ! » Je déclarai ensuite que l'accident avait été provoqué par la victime elle-même dont la bouche, s'ouvrant au moment où partait la flèche, avait attiré celle-ci à la façon d'un tourbillon, et j'étais en train de démontrer cette pro-

position au moyen d'une comparaison avec le maëlstrom, qui engloutit les plus grands navires, quand le rideau tomba de lui-même, au milieu des bravos de l'auditoire.

Je quittai ce jour-là la scène pour toujours, mais il se passa du temps avant que j'en eusse fini avec cette malencontreuse histoire de Guillaume Tell. De malicieux petits singes, qui avaient été admis à mes représentations, me chansonnèrent impitoyablement ; chaque fois que nous nous trouvions face à face, ils me saluaient de leur refrain moqueur. C'était dur à supporter, je l'avoue ; mais Poivre Whitcomb, l'avaleur de flèches, était certes bien plus irrité que moi du rôle qu'il jouait dans la chanson.

Les jours s'écoulaient pour moi avec moins de nuages et plus de soleil que pour la plupart des garçons. Conway figurait certainement un nuage à l'horizon ; dans l'enceinte de l'école, il ne se montrait pas agressif, tant s'en faut ; mais, s'il me rencontrait dans la rue, il avait toujours une méchanceté nouvelle à me faire, tantôt enfonçant ma casquette jusque sur mes yeux, tantôt m'abordant pour me demander des

nouvelles de mes parents de la Nouvelle-Orléans, qu'il affectait de considérer comme de fort honnêtes gens de couleur.

Jack Harris avait raison de dire que Conway ne me laisserait tranquille que quand je l'aurais bien rossé. J'acquis la conviction que, longtemps avant notre naissance, le sort avait décidé que nous en viendrions aux mains. Ne voulant pas lutter contre la destinée, je me préparai tranquillement à ce combat. Le théâtre de mes exploits dramatiques fut par conséquent transformé en gymnase; toutefois, je ne communiquai pas mon intention à mes camarades. A force de marcher la tête en bas et les pieds en l'air, de soulever des poids très lourds et de me hisser par les poignets au sommet d'une échelle, je développai mes muscles et finis par donner à mon petit corps une force et une souplesse peu communes. Les leçons de Phil Adams m'initèrent en outre aux nobles secrets de la boxe.

Je ruminai notre futur complot jusqu'à ce qu'il fut devenu chez moi une idée fixe. Je battais Conway en imagination durant les classes; je l'assommais en rêve, pendant la nuit, jusqu'à

ce que, se changeant en un géant de douze pieds de haut, puis presque aussitôt en pygmée, il échappât à mes coups. Sous cette dernière forme, il s'enfonçait dans les profondeurs de ma chevelure, ou bien pénétrait dans la poche de mon gilet sans plus de cérémonie que les Lilliputiens avec Gulliver. Tout cela était fort désagréable, je vous assure. Oui, certes, Conway faisait dans ma vie l'effet d'un nuage bien sombre !

J'avais aussi mon nuage à la maison. Ce n'était ni grand-père Nutter, ni M^{lle} Abigaïl, ni Kitty Collins, bien que tous trois contribuassent à le former. Ce nuage-là n'avait rien de palpable, quelque sombre qu'il fût, et aucun exercice de gymnastique ne pouvait m'aider à m'en débarrasser. Ce nuage, c'était le dimanche. Si jamais j'ai un enfant à élever, je veux lui faire aimer le dimanche. Je ne l'aimais pas, moi, le dimanche à la maison Nutter. Jugez vous-même si j'avais raison.

Nous sommes au dimanche matin. Disons tout de suite que l'ombre qui enveloppe chaque chose, ce jour-là, s'est abattue autour de moi, comme un épais brouillard, dès le samedi soir.

A sept heures, mon grand-père descend gravement l'escalier; il est tout de noir habillé, et, à son air, on croirait qu'il a perdu son dernier ami la nuit même. M^{lle} Abigaïl, également vêtue de noir, semble prête à enterrer l'ami en question. Kitty Collins elle-même s'est mise à l'unisson, je puis m'en apercevoir quand elle apporte la cafetière (une sorte d'urne, solennelle en tout temps, mais funèbre ce jour-là) et la pose devant M^{lle} Abigaïl. Celle-ci contemple l'urne avec componction; on dirait qu'au lieu de bon café de Java, elle renferme les cendres de ses ancêtres. Le repas se poursuit en silence.

Notre salon ne s'ouvre jamais pendant la semaine. Il est ouvert ce jour-là dès le matin et exhale une forte odeur de renfermé. Son mobilier et les chinoiseries qui ornent le manteau de la cheminée ont un air contraint, cérémonieux. Mon grand-père lit dans une grande Bible couverte de serge verte. M^{lle} Abigaïl occupe l'un des bouts du sofa et tient ses mains croisées sur ses genoux. *Robinson Crusœ* et *Gil Blas* sont sequestrés. Le *Canard de Rivérmouth* lui-même est mis à l'index jusqu'à lundi. La conversation,

les livres, la gaieté, tout cela est défendu. Je m'assois dans un coin, cognant mes talons l'un contre l'autre, songeant à la Nouvelle-Orléans et regardant voler une mouche qui, dans des intentions de suicide sans doute, se frappe la tête contre une vitre. Tiens, qu'est-ce que c'est? Un rouge-gorge qui chante dans le jardin, qui chante même comme un enragé, comme si ce n'était pas dimanche. Son audace cherche à me gagner.

Mon grand-père lève la tête et demande d'une voix sépulcrale si je suis prêt à me rendre au catéchisme. C'est l'heure de partir. Tant mieux! Je vais rencontrer enfin des figures de mon âge.

Quand je suis dehors, au grand air, je pousse un soupir de soulagement. Si je n'avais pas ma meilleure culotte, je ferais la voltige sur la palissade nouvellement peinte du voisin, tant je suis heureux d'échapper à l'atmosphère écrasante de la maison Nutter.

Après le catéchisme, je vais rejoindre mon grand-père et M^{lle} Abigaïl à l'église; ils n'ont pas l'air de me reconnaître. Notre ministre est

sévère, il nous laisse généralement peu d'espoir d'être sauvés. Convaincu que je suis en danger de perdition avec tout le reste du genre humain, je retourne à la maison, marchant tristement derrière mes parents. Nous avons un dîner froid ; je l'ai déjà vu hier sur la table.

Long intervalle entre ce repas et le second office ; un plus long temps encore s'écoule entre le commencement et la fin de cet office-là, car les sermons du révérend Hawkins, d'ailleurs pleins de mérites, n'ont pas celui de la brièveté.

Après l'office, je vais faire une promenade avec mon grand-père. Nous visitons d'ordinaire le cimetière. Dans la disposition d'esprit où je me trouve, je m'y laisserais volontiers enterrer une bonne fois. Les grandes personnes me permettent de rester seul à la maison pendant l'office du soir, mais, à huit heures et demie, je dois être couché.

Voilà comment on observait le dimanche à la maison Nutter et à peu près partout dans la ville, il y a vingt ans. Des gens gais et pleins de naturel, le samedi, changeaient du blanc au noir dans l'espace de douze heures. C'était la vieille

austérité puritaine qui revenait au monde une fois par semaine.

Le dimanche étant un jour béni, il n'est point nécessaire d'en faire un jour de tristesse. Je sais maintenant que c'est le jour du Seigneur, à qui les cœurs joyeux ne déplaisent pas.

CHAPITRE VII

UNE NUIT MÉMORABLE

Il y avait deux mois que j'étais à Rivermouth, quand l'approche d'une fête, grande entre toutes, produisit une animation insolite parmi la population enfantine de l'endroit.

On travailla fort peu dans le *Temple de la Grammaire*, la semaine qui précéda le 4 juillet, anniversaire de notre indépendance nationale. Pour ma part, j'avais la tête si pleine de pétards, de chandelles romaines, de soleils et en général de toutes les jolies choses que l'on peut obtenir avec la poudre à canon, que, si je n'en fis point partir sous le nez même de M. Grimhaws, ce fut un vrai miracle. J'étais incapable d'additionner deux chiffres. Le présent et le plus-que-parfait se mêlaient dans ma mémoire et je ne

distinguais plus un verbe d'un adjectif. Tous les élèves de l'école en étaient là.

M. Grimshaw faisait des efforts inouïs pour fixer notre attention ; il s'arrangeait de façon à établir un rapport quelconque entre les leçons et le grand évènement qui se préparait. Donnait-il un devoir d'arithmétique, par exemple, il fallait trouver combien de boîtes d'artifices, mesurant tant de pouces cubes, pourraient être contenues dans une chambre de telles ou telles dimensions. Les analyses à faire étaient tirées de la Déclaration de l'indépendance, et les questions de géographie ne comprenaient que les lieux rendus célèbres par la guerre d'Amérique.

« Que fit le peuple de Boston du thé apporté par les navires anglais ? demandait M. Grimshaw.

— Il le jeta dans la rivière, répondaient en chœur les plus jeunes élèves.

— Il en fit hommage aux poissons, » criait un écolier plus déluré que les autres, et qui pour le moment fut mis en retenue.

En dépit de tous ces stratagèmes, on n'abat-tait guère de besogne. Nos poches de pantalon étaient gonflées de pétards, et, si un enfant tirait

son mouchoir sans précautions suffisantes, il était sûr de faire tomber des pois fulminants dans la classe.

M. Grimshaw devenait involontairement notre complice. En rappelant les élèves à l'ordre, il avait l'habitude de frapper son pupitre avec une large règle, un gamin n'eut-il pas l'idée de glisser une pièce fulminante sous la basane ? Il en résulta une explosion formidable au premier coup de règle donné, ce qui fit bondir M. Grimshaw sur sa chaise. Profitant de la surprise générale, Charles Marden, qui se trouvait à côté de la fontaine, dirigea, on ne sait comment, un mince filet d'eau sur le tableau noir. Le professeur ne dit rien et se contenta de lancer un regard de reproche au coupable.

Or le vrai coupable n'était pas Charles Marden, mais moi-même. Confus de l'action que j'avais commise, j'allai, après la classe, confesser ma faute à M. Grimshaw, qui accrut encore mes regrets par le don d'une pièce de cinq sous. S'il m'avait bâtonné, ma conscience se serait trouvée plus à l'aise.

Le dernier jour de juin, le capitaine reçut une

lettre de mon père, renfermant cinq dollars à mon adresse. C'était pour me mettre à même de célébrer dignement la fête. Je m'empressai d'employer une partie de cette somme, deux dollars, à l'acquisition de pièces d'artifice. En me remettant l'argent, le capitaine avait jeté beaucoup de glace sur mon enthousiasme par la défense formelle qu'il me fit d'acheter de la poudre. Je pouvais me procurer un feu d'artifice complet si telle était ma volonté ; mais de la poudre, il n'y fallait pas songer.

C'était dur, car tous mes camarades possédaient des pistolets. Poivre Whitcomb avait un pistolet d'arçon presque aussi haut que lui, et Jack Harris, — c'était à vrai dire un grand garçon, — allait être propriétaire d'un vieux fusil à pierre.

Je pris mon parti. J'avais une charge de poudre, et, en la mettant dans le petit pistolet de cuivre apporté de la Nouvelle-Orléans, rien ne m'empêchait de faire une fois au moins quelque bruit dans le monde.

La coutume immémoriale était que les garçons de la ville allumassent un feu de joie, sur

la place, la veille du 4 juillet, à minuit. Je ne demandai pas au capitaine la permission d'assister à cette cérémonie, ayant l'idée vague qu'il ne me l'accorderait pas.

« Puisque je n'ai pas reçu de défense, pensais-je, ce ne sera point désobéir que d'y aller. »

L'argument était spécieux, et les mésaventures qui m'accablèrent furent une punition plus que suffisante de la ligne de conduite tortueuse que j'avais adoptée.

Le 3 au soir, je me couchai presque aussitôt après souper pour prévenir les soupçons. Je me gardai bien de m'endormir et attendis qu'il fût onze heures.

Je comptais une à une les heures qui sonnaient à l'horloge du clocher de la vieille église du Nord, et il me semblait que onze heures ne sonneraient jamais. Avant que le dernier coup eût fini de retentir, j'étais à bas du lit et m'habillais déjà.

Mon grand-père et M^{lle} Abigaïl avaient le sommeil lourd; j'aurais pu descendre l'escalier et ouvrir la porte sans crainte d'être entendu, mais

je me trouvais dans une disposition d'esprit trop aventureuse pour choisir un procédé aussi simple. J'avais coupé d'avance, dans le paquet de cordes qui servait à étendre le linge, un morceau long de plusieurs brasses que j'attachai au pied du lit le plus proche de la fenêtre ; je grimpai sur la corniche qui régnait au-dessus de la porte d'entrée, puis, de là, je me laissai glisser. Mais j'avais négligé de faire des nœuds à la corde, de sorte que je filai tout du long avec la rapidité de l'éclair ; de plus, je l'avais coupée de cinq ou six pieds trop courte, ce qui m'eût valu une chute dangereuse, si par bonheur je n'étais tombé sur l'un des énormes buissons de roses qui ornaient chaque côté du perron.

Je me relevais bien vite, me félicitant d'en être quitte à si bon marché, quand je distinguai la silhouette d'un homme qui m'observait du dehors. C'était un des gardes de nuit préposés au maintien de l'ordre dans la ville. Probablement, il avait tout vu ; la fuite était impossible, je payai d'audace et marchai droit à lui.

« Qu'est-ce que vous faites ? dit cet homme en me prenant au collet.

— Je demeure ici, répondis-je, et vais voir le feu de joie. Je n'ai pas voulu réveiller mes parents qui sont endormis. »

Il cligna de l'œil de la façon la plus encourageante, et me lâcha en murmurant : « Les enfants sont des enfants. »

Je pus alors m'échapper sans qu'il essayât rien pour me retenir.

Je courus à toutes jambes jusqu'à la place où les gamins étaient en train d'élever une pyramide de vieilles futailles. Ne pouvant me joindre à eux, car le frottement de la corde m'avait endolori les mains, je regardai faire les travailleurs, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de mes camarades d'école. A les voir aller et venir dans l'obscurité, on eût dit une légion de lutins construisant quelque édifice magique. Quelle tour de Babel ! Chacun voulait diriger les autres, et chacun, agissant à sa guise, faisait tout de travers.

Les préparatifs terminés, une allumette fut approchée du bûcher ; une langue de feu s'éleva ici, une autre là, puis de tous côtés jaillirent des flammes. Les gamins, se prenant alors par la

main et hurlant de joie, formèrent une ronde autour du magnifique foyer qui pétillait et flambait à plaisir. Quand le feu diminua, on lui fournit de nouveaux aliments. J'étais tellement animé que j'oubliai mes mains meurtries pour me mettre de la partie.

Bien avant que nous en eussions assez, le combustible vint à manquer. Nous nous réunîmes par groupes, tenant conseil sur ce qu'il y avait à faire. Le jour ne devait pas tout à fait paraître avant quatre ou cinq heures, et personne ne se souciait d'aller dormir. Je m'approchai d'un groupe dans lequel je reconnus Harris, Adams, Blake et Whitcomb, tout barbouillés de charbon et de suie que la transpiration avait collés à leur visage, ce qui leur donnait l'aspect de naturels de la Nouvelle-Zélande.

« Hourra ! voilà Tom Bailey ! s'écria Poivre Whitcomb. Il va se joindre à nous. »

Naturellement je devais me joindre à eux, bien que je n'eusse pas la moindre idée de leurs projets.

Après avoir échangé quelques mots à voix basse, les camarades me dirent de les suivre.

Nous nous fîmes jour à travers la foule et longeâmes silencieusement une ruelle, au bout de laquelle tombait en ruines une vieille grange louée par un certain Ezra Wingate. C'était autrefois la remise de la diligence qui faisait le service entre Boston et Rivermouth. Quand le chemin de fer eut supprimé ce moyen primitif de transport, le vieux véhicule fut rangé une dernière fois dans la grange pour n'en plus sortir. Le conducteur, après avoir prophétisé la ruine de sa nation, mourut de chagrin et d'apoplexie, et la voiture, le suivant aussi vite qu'elle pouvait dans la voie qui mène au néant, se mit à tomber pièce par pièce. La grange passait pour être hantée; je crois que nous nous serrions un peu les uns contre les autres quand nous arrivâmes devant la porte. Là, Jack Harris développa son plan à demi-voix. Il s'agissait de brûler l'ancienne diligence.

« La vieille patraque ne vaut pas vingt-cinq sous, dit-il, et Ezra Wingate nous devra des remerciements pour l'en avoir débarrassé. Cependant, si quelqu'un n'a pas envie de mettre la main à la pâte, qu'il tourne les talons et décampe,

mais qu'il tienne à jamais bouche close sur ce qu'il aura vu. »

Harris tira les barres de la porte qui s'ouvrit lentement. L'intérieur de la grange était obscur, bien entendu, et, au moment où nous allions entrer, un bruit soudain se fit entendre; c'était comme le frôlement de corps nombreux contre les murs. Nous bondîmes en arrière, terrifiés.

« Des rats! s'écria Phil Adams.

— Des chauves-souris! dit Harry Blake.

— Des chats! Qui a peur? » demanda Jack Harris.

La vérité est que nous avions tous peur, et que, si le timon ne s'était pas trouvé juste à notre portée sur le seuil, rien n'aurait pu nous décider à pénétrer dans l'intérieur. On s'évertua, et, après bien des efforts, on réussit à mettre en branle la diligence. Les deux roues de devant étaient soudées, par la rouille, à l'essieu et refusaient de tourner. C'était le vrai squelette d'une voiture. Les coussins avaient depuis longtemps disparu, et les rideaux de cuir, là où ils existaient encore, ne laissaient voir que des débris suspendus aux châssis vermoulus des glaces.

Il ne manquait qu'un chargement de revenants et un attelage de chevaux fantômes.

Heureusement, la grange était située au sommet d'une pente très rapide, de sorte que trois d'entre nous poussant par derrière et les deux autres tirant de leur mieux, la vieille guimbarde roula une dernière fois. La vitesse augmenta même à mesure que nous descendions, et, arrivés au bas de la ruelle, nous perçâmes la foule, comme eût pu le faire une charge de cavalerie, bousculant les gens à droite et à gauche. Avant d'atteindre le brasier que des mains obligeantes avaient entretenu en notre absence, Jack Harris et Phil Adams, qui étaient au timon, se laissèrent tomber la face contre terre; la voiture passa dessus sans les toucher, mais ceux qui poussaient heurtèrent leurs corps et nous tombâmes en tas les uns sur les autres, au grand détriment de presque tous les nez.

Le mouvement qu'on lui avait imprimé poussa la diligence jusqu'au milieu du brasier, comme si elle eût compris ce qu'on attendait d'elle. Les flammes s'attachèrent vite aux ais desséchés qui brûlèrent comme de l'amadou. Tout à coup

une forme humaine s'élança de l'intérieur du véhicule, fit deux ou trois bonds désespérés dans notre direction et vint culbuter sur Henry Blake. C'était Poivre Whitecomb ! Il avait les cheveux roussis et les sourcils complètement brûlés.

Notre ami Poivre était monté dans la diligence sans nous rien dire, au moment du départ, avec l'intention de se faire traîner et de se moquer de nous à la fin. Mais c'eût été à nous de rire, si une douzaine d'agents de police ne nous avaient empoignés tous sans nous laisser le temps de nous reconnaître.

Notre brusque translation de la place bruyante et lumineuse au poste sombre et silencieux semblait s'être faite par enchantement. Nous nous regardions bouche bée.

« En voilà une farce ! dit Jack Harris.

— Je la trouve détestable, » riposta Henry Blake, jetant un coup d'œil mélancolique sur les épaisses murailles de brique et la lourde porte, bardée de fer, de la prison.

La geôle où l'on nous avait confinés était au bout du marché et communiquait à la place par

un étroit passage. Huit cellules, susceptibles de contenir chacune deux personnes, occupaient le fond de la pièce qui nous servait de prison. Les cellules étaient pleines pour le quart d'heure, nous pûmes le reconnaître en voyant les hideux visages de leurs habitants apparaître derrière le grillage des portes.

Une lampe fumeuse, suspendue au plafond, jetait une morne clarté sur cet antre, qui avait pour tout mobilier deux bancs massifs. C'était un triste endroit pendant la nuit, et il devait aussi être triste pendant le jour, à cause des hautes maisons qui l'entouraient, le privant du peu de lumière qui eût pu pénétrer à travers l'étroite fenêtre, percée au-dessus de la porte.

Assis sur l'un des bancs, nous ne devions pas avoir l'air rassuré. Henry Blake sculptait tristement son nom, par un reste d'habitude, dans le bois de son siège.

Pour Poivre Whitcomb, l'expression de surprise reflétée par sa physionomie, depuis qu'on l'avait poussé en prison, avait un caractère comique, grâce à la perte de ses sourcils.

Aucun de nous n'avait envie de causer. Un

profond silence, interrompu de temps à autre par quelque ronflement parti d'une des cellules, régnait dans la salle. Tout à coup Poivre Whitcomb se pencha vers Phil Adams et lui dit d'une voix entrecoupée :

« Phil, crois-tu qu'on nous pendra ? »

— Poltron ! riposta Adams avec impatience. Ce que je crains, c'est qu'on ne nous retienne jusque après la journée du 4.

— Vous n'êtes pas forts, si vous vous laissez faire, dit une voix caverneuse, qui fit courir le frisson dans tout mon corps.

— Qui êtes-vous ? demanda Jack Harris, interrogeant du regard toutes les cellules, car les qualités acoustiques de la salle ne permettaient pas de distinguer au juste d'où venait le son.

— Que vous importe ? riposta celui qui avait parlé et dont le visage apparaissait maintenant derrière le grillage de la porte numéro 3. Tout ce que je sais, c'est que, si j'étais comme vous, libre de mes mouvements, l'endroit où vous êtes ne me garderait pas longtemps.

— Parbleu ! s'écrièrent plusieurs prisonniers

se montrant à leur tour derrière les barreaux de leurs cachots respectifs.

— Chut ! dit Harris à mi-voix, et, se levant, il s'approcha avec précaution de la porte n° 3. Que feriez-vous ? demanda-t-il.

— Ce que je ferais ? Quoi !... Je dresserais leurs bancs contre la porte et je leur brûlerais la politesse au moyen de la fenêtre qui est au-dessus. Voilà ce que je ferais !

— Bien raisonné ! » dit le prisonnier du n° 5 d'un ton approbateur.

Jack Harris sembla goûter l'avis qu'on venait de lui donner, car il entassa les bancs devant la porte et, montant sur cet échafaudage, passa la tête par le vasistas pour regarder dans le couloir.

« Si l'un de ces messieurs avait par hasard sur lui une pièce de dix sous, dit le n° 3, il y a ici une famille malheureuse à soulager. Le plus léger service serait reçu avec reconnaissance. »

Un si touchant appel fit sortir de ma poche un nouveau quart de dollar ; je parvins à extraire cette pièce d'une boîte d'artifice au milieu de laquelle mon argent se trouvait enfoui et la don-

nai au prisonnier. Il me parut être assez bon garçon, ce qui m'encouragea à lui demander pour quel motif on l'avait arrêté.

« Je suis innocent, absolument innocent, répondit-il; un gredin de neveu, qui voulait jouir de mon bien avant ma mort, m'a fait enfermer ici.

— Votre nom, monsieur? demandai-je avec l'intention de raconter l'affaire à mon grand-père et de rendre, par son entremise, cet infortuné à la société.

— Au diable! insolent petit reptile! » s'écria mon protégé en colère.

Je fis retraite en toute hâte, au milieu des éclats de rire des autres prisonniers.

« Ne peux-tu pas te tenir tranquille? » me dit Harris en se retournant.

Un agent de police, qui d'ordinaire restait assis devant la porte, avait employé ailleurs cette nuit-là, de sorte que le poste devait se garder tout seul.

« Pas d'obstacle! » murmura Harris, et il passa par l'étroite ouverture, puis se laissa tomber dehors. Nous le suivîmes tous précipitam-

ment. Poivre Whitcomb et moi, nous faillîmes rester pris dans l'embrasure de la fenêtre en cherchant à passer en même temps, ni l'un ni l'autre ne voulant rester le dernier. M'étant dégagé, malgré mon camarade, je dégringolai avec succès, ce qui lui permit d'en faire autant.

« Et maintenant, criai-je, chacun pour soi ! »

CHAPITRE VIII

MES AVENTURES DU 4 JUILLET

Le soleil se levait, et ses premiers rayons empourpraient les eaux de la rivière, au bout de notre rue, quand je franchis le seuil de la maison Nutter. Kitty Collins, la robe retroussée de telle sorte qu'on eût dit une culotte, lavait à grande eau le vestibule.

« Vous voilà donc enfin, mauvais sujet ! s'écria-t-elle en m'apercevant. Le capitaine vous a demandé déjà ; maintenant, il est sorti. Vous avez bien arrangé ma corde à linge et vous me devez de fameux remerciements pour avoir retiré le morceau qui pendait à votre fenêtre, avant que votre grand-père ne descendît. »

L'excellente fille avait fait disparaître la corde qui m'eût dénoncé, de sorte que la famille

n'avait pas eu connaissance de mon escapade. Néanmoins je ne pouvais me dissimuler que l'histoire de la diligence brûlée et l'arrestation des enfants auteurs du méfait seraient connues tôt ou tard de mon grand-père.

« Eh bien, Tom, me dit-il, une heure plus tard, à déjeuner, en me regardant de son air le plus bienveillant, tu n'as pas attendu qu'on vint te réveiller ce matin.

— Non, répondis-je, rougissant beaucoup; j'ai été faire une petite course en ville, pour voir ce qui se passait. »

Je n'eus garde de parler de la course que j'avais faite pour rentrer à la maison.

« On s'en est donné cette nuit sur la place! » reprit le capitaine Nutter, levant les yeux de dessus le *Canard de Rivermouth*, qui était toujours placé à côté de sa tasse à café.

Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête.

« On s'en est donné! continua mon grand-père. De jeunes garçons ont pénétré dans la grange d'Ezra Wingate et enlevé sa diligence. Les scélérats! Il n'y avait qu'à les laisser faire, ils auraient brûlé toute la ville. »

Après un long silence, il interrompit de nouveau sa lecture en s'écriant :

« Quoi! — Je faillis tomber de ma chaise — Les malfaiteurs restent inconnus, — et il suivait du doigt les lignes du journal, — ils se sont échappés du poste, ne laissant d'autre indice, pour mettre sur la trace de leur identité, qu'un H sculpté sur un banc. Cinq dollars de récompense à qui les fera connaître. — Oh! j'espère que Wingate mettra la main dessus. »

Je ne m'explique pas comment je fis pour continuer à vivre, car, pendant cette lecture, j'avais cessé de respirer. Je sortis de la salle à manger aussitôt que je le pus et courus à l'écurie dans l'intention de seller Gipsy et de fuir bien loin. Je réfléchissais au chemin à prendre, quand Jack Harris et Charles Marden parurent dans la cour.

« Le vieux Wingate est-il venu ici? me cria, dès qu'il m'aperçut, Harris, gai comme un pinson.

— Venu ici? répondis-je; j'espère bien qu'il n'y viendra pas!

— Tout est découvert, tu sais, reprit Harris,

s'amusant à souffler dans les naseaux de Gipsy.

— Pas possible ! m'écriai-je.

— Si vraiment ; même nous devons payer chacun trois dollars à Wingate. C'est une bonne affaire pour lui.

— Mais comment a-t-il découvert que nous étions les malfaiteurs ? demandai-je, reproduisant sans en avoir conscience, l'épithète du *Canard de Rivermouth*.

— Mais il nous a vus, le vieux juif, que Dieu le confonde ! Depuis dix ans, il cherchait inutilement à vendre sa diligence ; maintenant elle est vendue, et c'est nous qui sommes acquéreurs. Quand il apprit notre évasion, il courut au bureau du journal et fit publier l'avis, promettant cinq dollars de récompense. Il savait si bien à qui il avait affaire, qu'il est venu trouver mon père avant même que le journal eût été imprimé. La scène a été chaude, mais tout est arrangé, je te le répète. Nous devons payer quinze dollars la vieille charrette qu'il aurait donnée auparavant pour soixante-quinze centimes, s'il eût trouvé preneur. C'est un vol bien conditionné. Mais le plus joli de l'histoire...

— Ah! il y a quelque chose de joli dans cette affaire? interrompis-je avec amertume.

— Oui! c'est que Conway n'eut pas plutôt lu l'avis inséré dans le journal qu'il se précipita chez Wingate, — c'était aimable cela, ou je n'y entends rien, — pour réclamer la récompense. « Trop tard, jeune homme, lui dit le vieux ladre, les coupables sont connus. » Tu vois s'il avait jamais eu l'intention de donner les cinq dollars! »

Le récit de Jack Harris me soulagea d'un poids énorme. L'article du *Canard de Rivermouth* m'apparut sous un jour nouveau. Je compris que j'avais commis une faute grave, car l'objet en litige avait beau être sans aucune valeur, nous n'étions pas moins dans notre tort; mais je compris aussi que M. Wingate avait sanctionné notre conduite en nous laissant faire, quand il lui eût été si facile d'intervenir. Il nous avait permis de détruire ce qui lui appartenait afin de se faire payer grassement.

J'allai droit au capitaine Nutter, et, lui remettant les trois dollars qui me restaient, je

confessai ma participation à l'affaire de la nuit précédente.

Mon grand-père m'écouta jusqu'au bout, prit l'argent et sortit sans dire un mot. Il m'avait puni à sa manière pendant le déjeuner, car, alors qu'il me torturait en lisant l'avis inséré dans le journal, non seulement il savait parfaitement à quoi s'en tenir, mais il avait déjà payé les trois dollars à Erza Wingate.

Je crois que le capitaine eut raison de garder mon argent comme complément de la punition, et pourtant cette somme m'eût tiré, le jour même, d'un bien grand embarras, on va le voir.

J'allai rejoindre mes amis dans l'écurie, où nous célébrâmes l'heureuse fin de nos tribulations en faisant partir deux paquets de pétards dans un baril vide. L'explosion fut formidable, mais néanmoins insuffisante, à mon avis, vu la circonstance. Le petit pistolet de cuivre accroché au mur de ma chambre me revint à l'esprit. Il avait été chargé je ne sais combien de mois avant mon départ de la Nouvelle-Orléans, et c'était le cas ou jamais de le faire partir. Des détonations retentissaient de tous

côtés en ville, et l'odeur de poudre répandue dans les airs me donnait une furieuse envie d'ajouter une note au concert général.

Quand j'apportai le pistolet, Jack Harris examina l'amorce et déclara qu'il ne partirait pas.

« N'importe, dis-je, essayons. »

J'avais une fois tiré avec ce pistolet, en cachette, à la Nouvelle-Orléans, et, songeant à l'explosion qu'il avait produite, je fermai les yeux au moment de presser la détente. Le chien rendit un son mat en frappant la capsule. Alors Harris essaya, puis ce fut le tour de Marden. Je repris le pistolet et fis tomber le chien deux ou trois fois encore, sans plus de succès. J'allais renoncer à l'entreprise, quand l'arme récalcitrante se décida enfin à faire feu. La détonation fut effrayante, et je crus que mon bras était arraché de mon épaule. Quand la fumée se dissipa, il ne me restait en main que la crosse du pistolet, autour de laquelle mes doigts se crispèrent convulsivement; le chien, le canon et le reste avaient disparu.

« Es-tu blessé? s'écrièrent mes deux amis épouvantés.

— N...o...n! » répondis-je sans trop savoir ce que je disais, la commotion m'ayant un peu étourdi.

Je ne puis me rendre compte du sentiment qui m'inspira une action si absurde, mais j'enterrai gravement les restes de mon pistolet bien-aimé dans une plate-bande de notre jardin, et je plaçai sur la fosse une ardoise portant cette inscription : « Ci-gît monsieur l'A-boyeur de la Nouvelle-Orléans, tué par accident le 4 juillet 18.., dans sa deuxième année ¹. » Wallace, arrivé sur les lieux aussitôt après le malheur, et Charles Marden, qui prenait grand plaisir à la cérémonie, conduisirent le deuil avec moi. Pour ma part, j'accomplissais cette œuvre funèbre on ne peut plus sérieusement.

Comme je quittais le jardin, le cœur fort triste, Marden fit la remarque qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la crosse du pistolet prît racine et produisît un pied d'acajou ou

1. Cette inscription peut encore se lire sur un morceau d'ardoise de forme triangulaire, conservé dans le grenier de la maison Nutter, avec la crosse du pistolet qui fut plus tard exhumée pour être soumise à un examen posthume.

quelque chose d'approchant, car, disait-il, il avait une fois planté la crosse d'un vieux mousquet, et peu de temps après il avait vu sortir de terre tout un buisson de jeunes pousses. Cette déclaration fit beaucoup rire Jack Harris, mais ni Wallace ni moi nous ne comprîmes la plaisanterie.

Nous fûmes bientôt rejoints par Poivre Whitcomb, Fred Langdon et quelques autres qui se rendaient sur la place, endroit toujours très animé au temps des réjouissances publiques. Sentant bien que je n'étais pas encore rentré en grâce auprès de mon grand-père, je crus devoir lui demander la permission de me joindre à mes camarades.

Cette permission me fut accordée après quelque hésitation. Mon grand-père avait porté instinctivement la main à son gousset et tiré à demi plusieurs dollars; mais il les réintégra lentement à leur place, comme s'il eût obéi à un sentiment de raison plus fort que le désir de son cœur. Je suis convaincu que le cher homme souffrit cruellement d'être obligé de me priver de mon argent. M^{lle} Abigaïl, en revanche,

quand je traversai la galerie, me glissa dans la main, d'un air bien sévère, un quart de dollar.

Sur la place le mouvement et le bruit ne manquaient pas. Une demi-douzaine de rues y aboutissent; elles vomissaient des flots de peuple endimanché venu de la ville et de la campagne. Le 4 juillet, Rivermouth est le centre de ralliement de tous les villages voisins.

La place, disons-nous, était pleine de bruit et de gaieté. Les explosions incessantes d'armes à feu, se mêlant au bruit des cloches de la ville, mises en branle toutes à la fois, eussent suffi à vous étourdir. Nous nous amusâmes une heure ou deux à parcourir la foule en faisant partir nos pétards. A une heure, l'honorable Ézéchiél Elkins monta sur une plate-forme, au milieu de la place, et prononça un discours qui fut très peu écouté de ses concitoyens, tout occupés à se garer des fusées lancées par les polissons, du haut des toits d'alentour.

Notre compagnie, médiocrement sensible à l'éloquence du docte personnage, se retira dans un coin, où elle se régala de bière à deux sous le verre qui devait être composée de bien mau-

vaises drogues, car une seule chope suffisait pour vous rendre malade vingt-quatre heures durant. La baraque où se débitait la boisson vénéneuse était surmontée d'une enseigne portant ces mots : « On vend ici de bonne bière. »

Ma libéralité (c'était moi qui avais payé la bière) mit en jeu l'amour-propre de Charles Marden, car il nous offrit d'aller prendre des glaces chez Pettingil. Pettingil fournissait les glaces et autres rafraîchissements pour toutes les fêtes de l'aristocratie locale, dans lesquelles il figurait en même temps comme chef d'orchestre. Pettingil jouait du violon ; Poivre Witcomb prétendait qu'il en raclait.

L'établissement de Pettingil était situé à l'encoignure de la rue Haute ; le salon était séparé de la boutique par un escalier conduisant à une porte surmontée de vieilles draperies rouges. Quatre fenêtres ornées de rideaux donnaient sur une rue latérale et laissaient voir certaine cour de derrière où des hardes sans nom se balançaient sur des cordes.

L'heure des glaces était passée, car c'était le moment du dîner, de sorte que le salon se

trouvait vide momentanément. Dès que nous fûmes assis autour de la plus grande table de l'endroit, Charles Marden commanda, d'un air d'importance, douze glaces de douze sous, framboise et vanille.

Ces douze verres, surmontés de leur panache de glace rouge et blanche, taillée en forme de clocher, d'où s'élançait la queue de la cuiller qui y était fichée, arrivèrent rangés en bataille sur un plateau. Le coup d'œil était magique. Quant au goût, je doute que le palais le plus exercé eût été capable de distinguer la vanille de la framboise ; cela n'empêche pas qu'à l'heure présente je donnerais volontiers cinq dollars pour une glace aussi délicieuse que me parut l'être celle-là.

Nous nous jetâmes sur le plateau et finîmes notre régal tous à la fois ; les cuillers rendirent, en retombant, un son unique.

« Prenons-en d'autres ! s'écria Marden du ton dont Aladin eût demandé un boisseau de perles et de rubis. Tom Bailey, dis à Pettingil d'envoyer une autre tournée. »

Ne pouvant en croire mes oreilles, je le re-

gardai pour savoir s'il parlait sérieusement. Il ne plaisantait pas. L'instant d'après j'étais devant le comptoir, prenant sur moi de demander des glaces de dix-huit sous, convaincu que j'étais que la différence de prix importerait peu à un sybarite généreux comme Marden.

Quand je revins au salon, quelle ne fut pas mon épouvante : il était vide !

Les douze verres étaient là, rangés en cercle sur la table de marbre, mais des consommateurs il ne restait pas un. Deux mains, qui lâchaient au moment même l'appui de la fenêtre, m'expliquèrent toute l'affaire. On me laissait en gage.

Impossible d'affronter la colère de Pettingil, dont le caractère peu endurant était bien connu de nous tous, et pas un sou dans ma poche pour l'apaiser ! Quelle position ! Que faire ? J'entendis un bruit de verres, les glaces de dix-huit sous arrivaient. Je m'élançai vers la fenêtre ; elle n'était qu'à cinq pieds du sol ; je me jetai par là, ni plus ni moins que si j'eusse été un vieux chapeau.

En touchant terre, je partis comme un trait,

descendant la rue Haute, franchissant les rues transversales; au coin de la place Brierwood, je fus arrêté par l'appel désespéré d'un grand nombre de voix.

« Arrêtez, malheureux! gare la mine! » criait-on de tous côtés.

On me faisait, à distance, des signes non équivoques m'invitant à me garer de quelque chose. J'eus beau regarder, je ne vis rien qu'un baril de farine placé devant moi, sur la chaussée. Comme je restais là, indécis, le baril s'élança subitement dans les airs avec un bruit formidable; je me sentis soulevé de terre et projeté au loin. Je perdis connaissance; mais il me sembla, en traversant l'espace, voir la silhouette d'Ezra Wingate apparaître derrière la fenêtre de sa boutique comme un spectre vengeur.

Ce n'était pas, à bien prendre, une mine qui avait fait explosion sur ma route, mais quelques onces de poudre seulement, placées sous un baril vide et enflammées au moyen d'une mèche. C'est ainsi que les gamins brûlaient leur poudre d'ordinaire, quand ils n'avaient pas d'armes à feu.

Je ne vis rien de ce qui se passa ensuite. J'étais privé de sentiment quand on me ramassa; un volet emprunté à l'établissement de Pettingil servit de civière pour m'emporter; on me crut mort; heureusement il n'en était rien : j'étais seulement abasourdi. Vers huit heures du soir je recouvrai la parole. M^{lle} Abigaïl, qui me veillait, approcha son oreille de mes lèvres et m'entendit prononcer ces mots :

« Framboise et vanille !

— Dieu ait pitié de nous ! s'écria-t-elle, que dit-il ?

— On vend ici de bonne bière, » telle fut ma réponse.

CHAPITRE XI

JE DEVIENS CENTIPÈDE

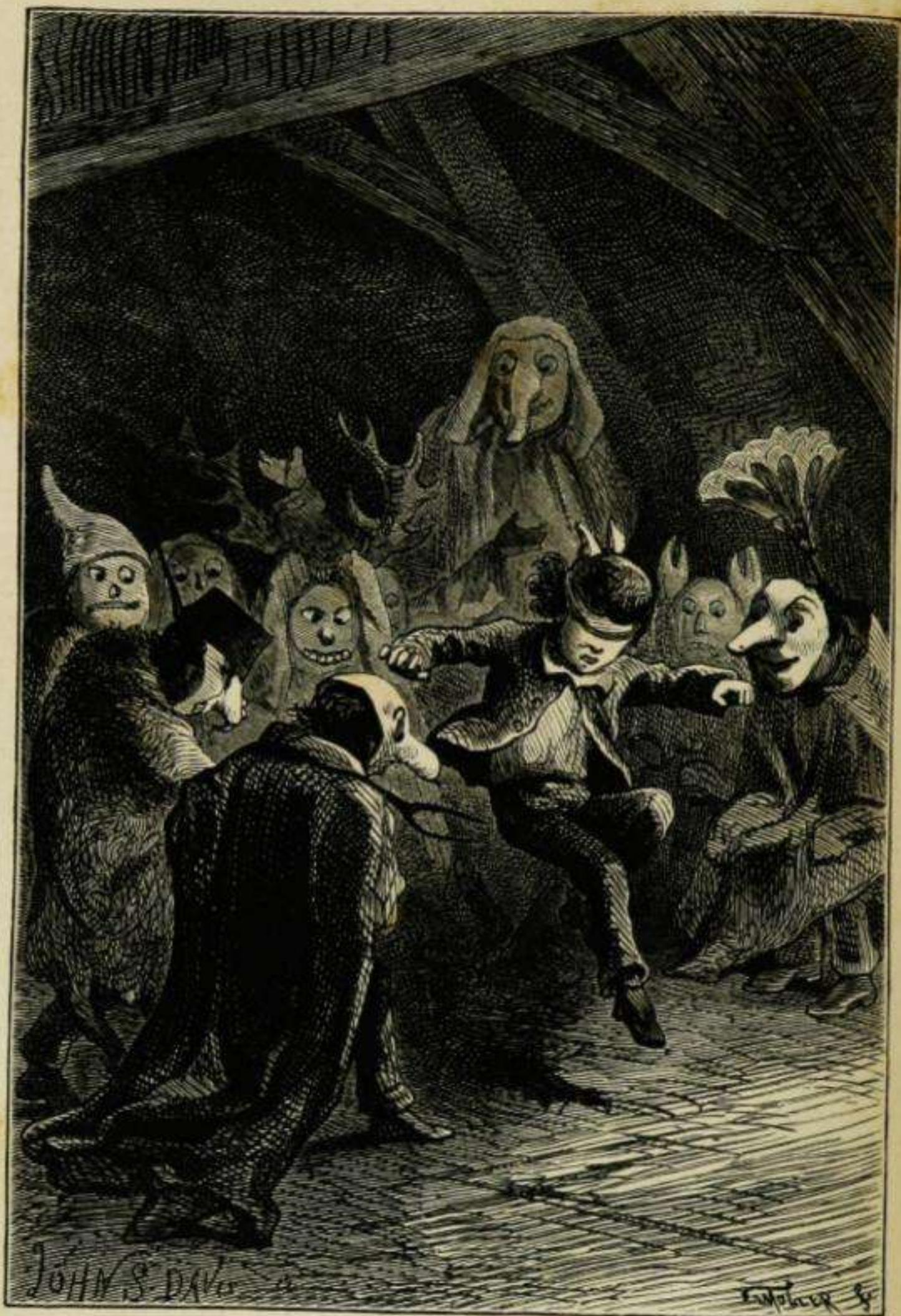
Au bout de dix jours j'étais suffisamment remis de toutes ces secousses pour rentrer à l'école. Pendant quelque temps j'y fus considéré comme un héros par le seul fait que j'avais sauté à quelques pieds en l'air. De qui ne fait-on pas des héros? La dissipation des jours qui précédèrent le 4 juillet avait entièrement disparu; il ne restait d'autre trace de la fête que les sourcils brûlés de Poivre Whitcomb et de votre serviteur.

Au mois d'août, nous eûmes quinze jours de vacances. C'est vers ce temps-là que je devins membre de la société secrète des Centipèdes de Rivermouth, composée de douze élèves du *Temple de la Grammaire*. J'avais longtemps aspiré

à cet honneur-là; mais, étant un nouveau, je ne pouvais être admis dans la confrérie avant que mon caractère fût bien connu.

C'était une société très choisie, dont je n'ai jamais bien connu l'objet, quoique j'en aie été membre tout le reste du temps que je passai à Rivermouth; on m'accorda même, à une époque, la dignité de P. C. (premier centipède) qui ne laissait pas d'être onéreuse. Chacun des frères suspendait à son cou, au moyen d'un cordon, une pièce d'un centime. Sans doute, une affinité secrète existait entre *pièce d'un centime* et *centipède!* La médaille devait se porter sur la peau, et c'était au bain que ce singulier emblème, arboré par Jack Harris et Fred Langdon, avait un jour excité ma curiosité. Dès que je connus l'existence de l'association, je mourus d'envie d'en faire partie. Un jour vint enfin où j'eus ce bonheur.

La cérémonie fut célébrée dans la grange de Fred Langdon. C'est là que je subis une série d'épreuves dont se seraient mal accommodés les nerfs d'un poltron. Avant d'être conduit à la *Grotte enchantée* (c'était le nom modeste donné



FAIBLE MORTEL! DIT UNE VOIX

au grenier de mon camarade), on me lia solidement les mains et on me banda les yeux avec un épais foulard. D'en haut une voix caverneuse impossible à reconnaître, m'avertit qu'il était temps encore de me retirer, si je ne me sentais pas les forces nécessaires pour subir les tortures qu'on me réservait. Je répondis que les forces ne me manqueraient pas, d'un ton que j'essayais de rendre résolu, mais qui, en dépit de tout cet effort, semblait sortir de mes entrailles.

« C'est bien ! » répliqua la voix caverneuse.

J'étais un peu inquiet ; ayant résolu cependant de devenir centipède, centipède je devais être, quoi qu'il pût m'en coûter. D'autres avaient subi les épreuves et n'étaient pas morts pour cela : pourquoi ne me tirerais-je pas d'affaire aussi bien qu'eux ?

Un long silence s'ensuivit, durant lequel je me demandais ce qui allait advenir, quand un coup de pistolet, tiré à mon oreille, me rendit sourd l'espace d'une minute. Puis la voix inconnue m'ordonna de faire dix pas en avant et de m'arrêter au mot : « Halte. » J'obéis.

« Faible mortel ! dit une voix plus creuse en-

core que la première, un pas de trop, et vous disparaissiez dans un abîme de trois mille pieds de profondeur ! »

Naturellement, je me rejetai en arrière, mais une double piqûre provenant sans doute des deux pointes d'une fourchette me cloua immobile à ma place. Je fus ensuite conduit au bord de plusieurs autres précipices et mis en demeure de franchir tel pas dangereux ; la moindre méprise, m'assurait-on, eût provoqué une mort immédiate. J'ai oublié de dire que chacun de mes gestes était accompagné de sinistres grognements partant de tous les coins de la grotte.

Enfin je fus conduit devant un escalier dont je dus monter les marches. Il me sembla que je m'élevais à une hauteur incalculable. Je m'arrêtai, hors d'haleine, et eus à entendre la lecture des lois qui régissaient la Société. Jamais code plus bizarre ne sortit d'un cerveau humain. Le seul énoncé des peines infligées au membre assez abject pour divulguer quelqu'un des secrets de la compagnie suffisait à figer le sang dans les veines. Après cela, un nouveau coup de pistolet retentit, le sol qui me portait manqua

sous mes pieds et je tombai dans le vide. Il me sembla que cette chute me faisait traverser tout au moins un espace de deux milles. Le mouchoir qui couvrait mes yeux fut enlevé; je me trouvai debout dans un boucaut vide, au milieu d'une ronde fantastique dansée par douze personnages vêtus de la façon la plus extraordinaire. L'un des douze était coiffé d'une casserole de cuivre et enveloppé d'une peau de tigre. Inutile de dire qu'il n'y avait pas trace des abîmes sans fond au milieu desquels j'avais marché avec tant de précautions. Mon ascension ne m'avait pas conduit plus haut que le sommet du boucaut, et ma chute ne m'avait pas entraîné plus loin que le fond. Cette ronde s'exécutait autour de moi, accompagnée d'un chant en sourdine. Ce fut la fin de la cérémonie. Un joyeux hurra retentit, les masques tombèrent, et je fus proclamé M. C. R. (membre des Centipèdes de Rivermouth).

La Société me procura plus d'un amusement, car les initiations donnaient lieu à des scènes fort réjouissantes, quand le postulant était d'un caractère peu résolu. S'il lui arrivait de montrer

la moindre frayeur, il était bafoué sans merci. L'une des *brimades* introduites plus tard, et dont l'invention m'appartenait, consistait à faire tirer la langue au néophyte et à demander ensuite un fer rouge. La rapidité avec laquelle disparaissait la langue de la victime au mot de fer rouge, était tout à fait comique.

Nos réunions n'avaient rien de régulier et s'effectuaient selon que l'exigeaient les circonstances. Chaque membre avait le droit de les provoquer. Elles étaient obligatoires, et quiconque se dispensait d'y assister devait payer un sou d'amende. Aussitôt qu'un sociétaire pensait que quelque confrère pourrait se trouver empêché de venir, il lançait une convocation. Par exemple j'appris un matin la mort du bisaïeul de Henry Blake; vite j'imaginai une réunion. Grâce à ces petits moyens, la caisse de la Société se maintenait dans une situation florissante; elle contenait parfois jusqu'à un dollar et quart.

J'ai dit que la Société des *Centipèdes* n'avait pas d'objet déterminé. Il était tacitement convenu que les membres se devaient secours en

toute occasion, ce qui ne fut jamais observé à ma connaissance; hors de là, notre Société n'avait pas de but, à moins que ce ne fût de faire en corps les sottises que nous eussions faites séparément. A force de mystifier les habitants de Rivermouth, nous nous étions acquis une telle réputation que l'on nous accusait d'avoir mis la main à tous les mauvais tours qui se jouaient dans la ville.

Huit jours après mon admission dans la société secrète, les paisibles citoyens, sortant le matin pour se rendre à leurs occupations, trouvèrent toutes les plaques, indiquant le nom des rues, changées de place. L'émotion fut grande, et l'autorité municipale s'empara de l'affaire. Six élèves du « Temple de la Grammaire » durent comparaître devant le tribunal.

J'étais allé me cacher sous un tas de foin, le matin du jour funeste. Mon grand-père me découvrit assez tard dans l'après-midi et me traîna plus mort que vif devant le juge. Là je rencontrai mes cinq co-accusés qu'on avait tirés, qui de la cave à charbon, qui du grenier, qui du

fond du poulailler, pour les offrir aux coups de la loi outragée.

Il n'existait pas une seule preuve contre nous, et nous étions innocents en réalité. Des soldats, casernés dans le fort de la rade, furent reconnus plus tard comme les auteurs du méfait. Nous devions notre arrestation à Conway, qui avait dit, de façon à être entendu d'un magistrat, que « Bailey et les cinq autres pourraient donner des nouvelles de l'affaire ». Quand l'accusateur fut appelé à la barre pour répéter son dire, il était bien plus effrayé que les centipèdes, et pourtant ceux-ci auraient voulu disparaître sous terre.

A notre réunion suivante, il fut décidé qu'on ne laisserait pas passer cette dernière attaque de Conway. Il avait cru nous dénoncer dans l'affaire de la diligence; il s'était volontairement chargé de porter au père de Charles Marden la note de Pettingil relative aux vingt-quatre glaces; enfin il venait de nous faire traduire en justice par une accusation aussi peu fondée qu'elle était désagréable pour ceux qui se trouvaient en être l'objet. Après une longue et

orageuse discussion, nous arrêtàmes le plan suivant :

Il y avait en ville un apothicaire long, sec et mince, répondant au nom de Meeks. On disait partout que M. Meeks avait un vague désir d'épouser la mère de Conway, veuve depuis plusieurs années. Tout le monde savait d'autre part que M^{me} Conway, à qui le mauvais caractère de son fils donnait beaucoup de souci, n'aurait pas été éloignée de confier la haute main dans son ménage à M. Meeks; mais l'indécision de ce dernier menaçait de retarder outre mesure un dénoûment que Conway redoutait par-dessus tout, parce qu'il devait mettre fin à la liberté dont sa mère, trop faible pour le contenir, le laissait abuser. Nous résolûmes de précipiter les choses dans le sens qui pouvait déplaire le plus à notre ennemi. Un beau matin de septembre, les passants éclatèrent de rire à la vue du superbe pilon et du magnifique mortier, qui composaient l'enseigne du pharmacien, se balançant au-dessus de la porte de M^{me} Conway. En un clin d'œil toute la ville connut l'aventure, et, la déclaration de M. Meeks se trouvant ainsi

faite sans qu'il y eût participé, Conway nous dut d'avoir bientôt un beau-père. Nous avons fait le bonheur de M. et de M^{me} Meeks, mais non pas le sien, du moins à son avis, car, dès lors, il fut tenu en bride par un beau-père qui ne badinait pas.

Ce qu'il y eut de particulier dans cette aventure, c'est que la voix publique, — elle se trompe facilement, on le voit, — la mit à la charge des soldats du fort.

CHAPITRE X

JE ROSSE CONWAY

Une personne soupçonnait cependant les centipèdes d'avoir tout fait, et cette personne, c'était Conway. Ses cheveux rouges parurent d'un rouge plus vif, et son teint blafard plus blafard encore que de coutume, chaque fois que ses regards rencontrèrent les nôtres pendant la classe du jour suivant. Il s'apercevait que nous l'observions, et, tout en grattant son ardoise, de sourds grognements de menace lui échappaient.

Conway avait un tic qui lui était particulier, il disloquait ses pouces à volonté. Quand il était absorbé par l'étude ou préoccupé par la récitation d'une leçon, il se livrait à cet exercice sans même s'en apercevoir. On remarqua le lende-

main de l'histoire du pilon que ses pouces demeurèrent constamment renversés dans la position la plus anormale. Nous nous attendions à un éclat pour l'heure de la récréation; mais nos prévisions furent déçues.

Après l'étude de la journée, il arriva que, Wallace et moi ayant manqué un devoir latin, nous fûmes retenus avec ordre d'apprendre par cœur une page de verbes irréguliers. Wallace acheva sa tâche le premier et sortit aussitôt. Je le suivis peu après; en mettant le pied dans la cour, j'aperçus mon petit ami collé contre la barrière et Conway devant lui, prêt à le frapper au visage.

Seth Rodgers, le complice ordinaire de Conway, les deux mains dans ses poches, se tenait appuyé nonchalamment contre la pompe et jouissait du coup d'œil. Dès qu'il me vit accourir, faisant tournoyer comme une fronde mon paquet de livres au bout de sa courroie, il s'écria bien vite :

« Gare, Conway ! voilà Bailey qui arrive ! »

Conway se retourna pour recevoir en pleine poitrine les livres que je voulais lui envoyer

dans le dos. Il allongea un de ses longs bras, — ce garçon avait des bras pareils à des ailes de moulin, — et, me saisissant par les cheveux, en arracha une bonne poignée. Les larmes me vinrent aux yeux. Ce n'étaient pas des larmes de faiblesse, mais le tribut involontaire que paye la nature à la douleur.

En une seconde ma veste tombait à terre, et je me tenais en garde, la jambe droite légèrement avancée, les yeux fixés sur les yeux de Conway, dans une attitude scrupuleusement conforme aux recommandations de Phil Adams, dont le père était abonné à un journal de sport.

Conway, de son côté, se mit en défense ; nous étions là, nous surveillant réciproquement et ne voulant ni l'un ni l'autre risquer une attaque. Je ne sais combien de temps nous aurions pu garder cette position, si nous n'eussions été dérangés.

Les grands élèves avaient l'habitude de venir dans la cour chaque après-midi, pour jouer à la paume jusqu'au coucher du soleil. L'autorité municipale défendait ce jeu sur la place, et,

comme il n'y avait aucun autre endroit où l'on pût s'y livrer, force était de se contenter de la cour de l'école. Une douzaine d'écoliers arriva juste à point pour nous voir, Conway et moi, prêts à en venir aux mains. Balles et raquettes furent jetées de côté, et tous se précipitèrent vers nous.

« Est-ce un combat sérieux? demanda Phil Adams.

— Oui, nous nous battons, répondis-je, à moins que Conway ne demande pardon à Wallace et ne promette de me laisser tranquille, de ne plus m'arracher les cheveux!

— Je ne ferai rien de tout cela, riposta Conway.

— Alors il faut que l'affaire ait lieu, dit Adams avec dignité. Rodgers, à ce que je vois, est votre second, Conway? Bailey, viens ici... De quoi s'agit-il?

— Il martyrisait Wallace.

— Ce n'est pas vrai, interrompit Conway, mais j'avais l'intention de le faire, parce qu'il sait très bien qui a mis le mortier de M. Meeks au-dessus de notre porte. Du reste, je le sais

moi-même, c'est ce vilain petit mulâtre..., ajouta-t-il en me montrant du doigt.

— Par saint Georges! m'écriai-je, rougissant sous l'insulte.

— Du calme! fit Adams, enveloppant ma tête d'un mouchoir et faisant rentrer dessous avec soin toutes les boucles de cheveux qui donnaient sur moi tant d'avantage à l'ennemi. Qui a jamais eu l'idée de venir sur le terrain avec une telle crinière! murmurait-il en s'assurant que le mouchoir était solidement attaché; puis il enleva mes bretelles et m'en fit une ceinture. — Maintenant, en avant et ne bronche pas!»

Conway regardait ces préparatifs avec défiance. Il appela Rodgers et se fit accommoder de la même façon, bien que ses cheveux fussent si ras que l'on n'eût pu les saisir, même avec des tenailles.

« Êtes-vous prêts? demanda Phil Adams a Rodgers.

— Nous le sommes!

— Tourne toujours le dos à la grille, Tom, me dit Adams à l'oreille : il aura le soleil dans les yeux. »

Regardez-nous, lecteur, aussi longtemps qu'il vous plaira ; voilà tout ce que vous verrez du combat. A mon sens, l'ambulance donne de meilleures leçons que le champ de bataille. Je vous parlerai, si vous voulez, de mon œil poché, de ma lèvre enflée, mais je ne vous dirai pas un mot de l'action. Je ne vous en dirai pas un mot, non parce que je considère ma révolte contre la tyrannie de Conway envers Wallace, plus faible que lui, comme injustifiable, mais parce que cette scène offrirait peu d'intérêt et qu'en outre elle ne serait pas d'un bon exemple. J'avais supporté les persécutions de Conway pendant plusieurs mois. Les injures qui m'étaient personnelles m'atteignaient moins que les cruautés persistantes envers mon petit Wallace. Ce fut là ce qui me décida. Je suis satisfait d'avoir eu affaire à ce drôle, de n'avoir demandé protection à personne et de m'être débarrassé de lui néanmoins à tout jamais. Je suis heureux que Phil Adams m'ait enseigné la boxe, et je dirai à tous les écoliers : — Apprenez à boxer, à monter à cheval, à manier un aviron et à nager. Un jour peut venir où quel-

qu'un de ces exercices vous sera utile, soit pour vous défendre, soit pour courir au secours de votre prochain opprimé.

Quand Conway abandonna la partie, je ne me tenais plus debout qu'avec peine et ne voyais plus clair (je tapais sur la pompe de l'école depuis vingt secondes au moins). Phil Adams, s'étant approché pour me serrer la main, reçut un coup dans l'estomac ; tout à la bataille, je le prenais pour un adversaire. Averti enfin de mon erreur, j'acceptai ses félicitations et celles de mes autres camarades avec plaisir, mais sans trop savoir si elles étaient bien méritées. Je me souviens que Wallace voulut me donner son porte-crayon en argent. L'excellent petit être avait tenu son visage caché entre ses mains d'un bout à l'autre du combat, endurant mille morts et tremblant pour son chevalier. Ce ne fut que lorsque tout fut terminé qu'on put voir que ses yeux étaient pleins de larmes.

Un bon débarbouillage et une clef froide appliquée sur mon œil me firent un bien extraordinaire. Je me mis ensuite en route pour la maison, escorté de deux ou trois camarades ;

j'étais meurtri, mais triomphant. Tandis que je cheminais, ma casquette baissée sur mon œil endommagé, il me semblait que mon nez marchait devant moi et que je le suivais de si près que j'allais peut-être bien marcher dessus. Ma joue aussi se gonflait comme un soufflé de pomme de terre. Je ne pouvais m'empêcher de penser : — Si c'est là une victoire, que doit donc être une défaite ?

« Tom ! dit Henry Blake avec hésitation.

— Eh bien ?

— As-tu vu M. Grimshaw regarder par la fenêtre de la classe au moment où nous quitions la cour ?

— Non. Est-ce qu'il était là ?

— J'en suis sûr.

— Alors, il a dû tout voir.

— Il n'y aurait à cela rien d'étonnant.

— Mais non, il n'a rien vu, dit Adams, sans quoi il nous aurait fait finir ; il a pu, cependant, t'apercevoir, Tom, quand tu tapais sur la pompe, — ce que tu faisais solidement du reste, — et il aura soupçonné en ce cas qu'il s'était passé quelque chose...

— Tant pis ; nous n'y pouvons plus rien, » répondis-je philosophiquement.

Au fond, je n'avais pas peur : M. Grimshaw était juste, Conway ne pouvait avoir son estime.

On venait d'allumer la lampe quand nous arrivâmes à la maison. M^{lle} Abigaïl, qui ouvrit la porte, recula épouvantée devant mon sourire. Je m'efforçais de le rendre aimable ; mais, contournant ma joue enflée et venant mourir auprès de mon nez, comme fait sur le rivage une vague au bout de sa course, ce sourire-là avait une expression que M^{lle} Abigaïl déclara n'avoir jamais rencontrée ailleurs que sur le visage d'une idole chinoise.

Elle me poussa sans cérémonie dans le cabinet de mon grand-père.

Le capitaine Nutter, en sa qualité de guerrier, ne pouvait trouver mauvais que j'eusse pris part à une bataille ; il était d'ailleurs parfaitement au courant des provocations que j'avais endurées.

« Ah ! le scélérat ! s'écria-t-il après avoir entendu mon histoire, il est comme moi quand

j'étais petit ; toujours quelque mauvaise affaire sur les bras... c'est une maladie héréditaire dans la famille.

— Je crois, dit M^{lle} Abigaïl sans sourciller, qu'une bonne dose de grains de san... »

Le capitaine lui coupa la parole et la pria, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, de faire une rondelle de soie noire doublée de fine toile pour couvrir mon œil. M^{lle} Abigaïl dut penser que j'avais adopté le pugilat en guise de profession, car elle fabriqua une demi-douzaine de ces rondelles.

« On les aura sous la main, » dit-elle sèchement.

Il va sans dire que M. Grimshaw ne pouvait pas laisser passer un pareil attentat contre la discipline. Il avait, comme nous l'avions pensé, vu la fin de la scène par la fenêtre de la classe, et, le matin, après la prière, je ne fus guère surpris d'être appelé, ainsi que maître Conway, au banc d'interrogation. Mon adversaire, avec un superbe emplâtre sur la joue droite, et moi avec ma rondelle noire sur l'œil gauche, nous fîmes sensation en traversant la salle

« Silence ! » dit sévèrement M. Grimshaw.

Le lecteur connaît déjà les points principaux de l'affaire Bailey *contre* Conway, je ne rendrai donc pas compte des débats du procès ; je dirai seulement qu'Adams, Marden et plusieurs autres déposèrent en ma faveur et que le caractère querelleur de Conway fut mis en complète évidence. Cela gâta son affaire. Seth Rodgers témoigna en faveur de son ami et prouva que j'avais frappé le premier. Ceci, en revanche, nuisit à ma cause.

« Pardon, monsieur, dit Wallace, levant la main pour demander la parole, Bailey ne s'est pas battu pour son propre compte, mais à cause de moi. C'est à moi que reviennent tous les reproches, car j'ai été l'occasion de la querelle. »

Cette déclaration amena la découverte des mauvais traitements infligés par Conway aux plus jeunes enfants de l'école. Comme Wallace appuyait sur les griefs de ses petits camarades et parlait fort peu des siens, je remarquai que la main de M. Grimshaw, peut-être à son insu, caressait avec complaisance la jolie tête blonde du témoin.

La cause entendue, le maître s'appuya sur son pupitre et demeura songeur pendant un moment, puis il dit :

« Vous savez tous qu'il est contraire aux règlements de l'école de se battre. Si un élève en maltraite un autre, c'est à moi qu'il appartient de régler l'affaire; elle doit m'être soumise. Je n'aime pas les rapporteurs et ne les ai jamais encouragés; mais, quand un élève persécute systématiquement un camarade, le devoir des grands est de m'en instruire. Personne n'a le droit de juger la question. Si un combat paraît inévitable, qu'on vienne me consulter. Je désapprouve ces sortes de rixes; elles sont contraires à l'esprit chrétien, elles sont inutiles. Dans le cas présent, tous les grands élèves ont eu tort; mais, leur faute étant un péché d'omission plutôt que d'action, le châtement n'atteindra aujourd'hui que les deux garçons convaincus d'avoir enfreint la règle. Conway sera privé de récréation pendant un mois, et Bailey ajoutera une page de latin à ses leçons pour les quatre classes prochaines. Maintenant j'exige que Bailey et Conway se donnent

la main, en présence de toute l'école, et expriment leurs regrets de ce qui est arrivé. »

Conway et moi nous nous approchâmes l'un de l'autre avec précaution et répugnance, comme s'il se fût agi d'en venir aux coups une seconde fois. Nos mains se rencontrèrent comme par force, et Conway murmura :

« Je suis fâché de m'être battu avec vous.

— Je le crois sans peine, répondis-je sèchement, et, de mon côté, je regrette d'avoir dû vous forcer à reconnaître combien il peut être avantageux d'avoir un beau-père pharmacien. »

(Le bon M. Meeks l'avait admirablement pansé et soigné.)

« Retournez à vos places, » dit M. Grimshaw détournant la tête pour cacher un sourire.

Mes excuses avaient été faites certainement de la bonne façon.

Je n'eus plus jamais de difficultés avec Conway. Seth Rodgers et lui me laissèrent parfaitement tranquille pendant des mois.

Wallace cessa d'être tourmenté. Les engins de pansement de M^{lle} Abigaïl, y compris une

bouteille de baume opodeldoch, ne servirent à rien. Les six rondelles de soie noire, avec leur cordon élastique, sont encore accrochées à une poutre du grenier de la maison Nutter, attendant que j'aie une nouvelle affaire.

CHAPITRE XI

TOUT ENTIER CONSACRÉ A GIPSY

Ce récit de ma vie à Rivermouth serait absolument incomplet si je ne consacrais pas un chapitre entier à Gipsy. J'avais bien possédé d'autres bêtes; — quel enfant pourrait vivre sans compter des amis parmi les animaux? — J'avais donc apprivoisé deux souris blanches qui passaient leur temps à ronger, pour s'ouvrir un passage, les murailles du château de carton dans lequel je les avais logées, de sorte qu'elles se promenaient souvent la nuit sur mon lit. Ces jolies petites bêtes avaient les yeux rouges; je les gardais dans ma chambre, au grand désespoir de M^{lle} Abigaïl qui s'imaginait toujours en sentir une, cachée quelque part sur sa personne.

J'avais aussi un chien terrier. Il avait la mau-

vaise habitude de chercher querelle à la lune, et, quand elle était dans son plein, faisait toute la nuit un tel vacarme que les gens de la maison ne pouvaient fermer l'œil ; cela fut cause qu'on le vendit.

Quant aux oiseaux, j'en possédais des quantités innombrables : depuis le rouge-gorge jusqu'au pigeon, toutes les espèces étaient représentées dans la maison Nutter. Assez longtemps je cultivai la société d'un vieux perroquet à moitié fou, qui babillait au point de rendre jalouse M^{lle} Abigaïl, laquelle finit par engager le capitaine à s'en défaire. Une paire de tourterelles supplanta le perroquet dans mon affection ; les tourterelles durent céder la place à des lapins ; enfin les lapins furent délaissés pour un charmant petit singe, acheté par mon grand-père à un marin qui revenait de la côte d'Afrique.

Gipsy conserva toujours le premier rang en dépit de tant de rivaux. Jamais je ne me lassai d'elle. C'était la plus intelligente petite créature que l'on pût rencontrer. Elle avait commencé sa carrière sur l'arène d'un cirque ambulante ; c'est là aussi qu'elle devait la finir. On aurait

pu lui apprendre à lire, à écrire et à compter. Le don de la parole lui avait été refusé, mais non pas, je crois, celui de la pensée.

Ma petite amie n'était point exempte de certaines faiblesses élégantes, inséparables peut-être du caractère féminin. Elle était jolie et elle le savait. Elle aimait passionnément la toilette, j'entends par là les harnais de luxe. Quand elle en était revêtue, il fallait la voir piaffer et faire des courbettes ; en temps ordinaire, sa démarche était au contraire assez modeste. Ses goûts distingués étaient flattés par le cuir verni et les boucles d'argent ; mais, si on lui tressait la crinière et qu'on y posât une fleur, elle ne se possédait plus.

Un trait de son caractère était de préférer les garçons aux filles. Elle ne traînait ces dernières qu'à regret ; quant à leur permettre de s'établir sur son dos, il n'y fallait pas songer. Une fois, malgré nos remontrances, la sœur de Poivre Whitcomb voulut la monter. Gipsy poussa un hennissement d'indignation, et, séance tenante, envoya l'amazone rouler à terre, les pieds en l'air, la tête en bas. Avec n'im-

porte quel garçon, au contraire, ma jument était docile comme un agneau.

La façon dont elle se comportait à l'égard de chacun des membres de la famille était réellement curieuse. Elle avait un profond respect pour le capitaine et ne faisait aucune folie quand il était là. Elle se moquait de M^{lle} Abigaïl ; oui, elle s'en moquait littéralement, lui riait au nez, contractant sa lèvre supérieure et montrant ses dents blanches, comme si elle eût trouvé quelque chose de très comique dans l'aspect de la vieille demoiselle.

Kitty Collins, pour une raison ou pour une autre, avait peur de Gipsy, ou affectait d'en avoir peur. La malicieuse petite bête le savait bien ; comme elle était libre dans la cour, il lui arrivait souvent de poursuivre la pauvre Kitty, lorsque celle-ci allait étendre le linge du côté de l'écurie. Une fois elle lui enleva son panier et le porta entre ses dents jusqu'au seuil de la maison, debout sur ses pieds de derrière et battant l'air de ses pieds de devant.

La cour était coupée en deux par une barrière ; mais il n'y avait pas de porte qui pût

arrêter cette enragée. Elle savait tirer les barres, lever les loquets, pousser les verrous et tourner toute espèce de boutons. Aussi M^{lle} Abigaïl et Kitty auraient-elles eu grand tort d'oublier des comestibles quelconques sur la table de la cuisine fixée devant la fenêtre. Six gâteaux, posés là pour refroidir, disparurent un jour de cette façon.

S'il fallait raconter les divers exploits de ma petite jument, on remplirait un gros volume. L'un de ses meilleurs tours était de singer la démarche de M^{lle} Abigaïl quand on le lui ordonnait ; elle prenait alors une allure si vive, si turbulente, que ma tante elle-même était forcée de lui reconnaître le don de l'imitation.

L'idée de soumettre Gipsy à des leçons suivies me vint, lors du passage d'un cirque qui donnait chaque année quelques représentations à Rivermouth. Ce cirque montrait au public plusieurs petits chevaux des îles Shetland, parfaitement instruits ; cela me détermina à doter ma jument des bienfaits d'une éducation libérale. Je lui appris à valser, à tirer un coup de pistolet, à faire la morte, à cligner de l'œil et

beaucoup d'autres tours difficiles. Elle mordait au travail et jouissait autant que moi du fruit de ses études.

Le singe était pour Gipsy un objet d'admiration. Ils devinrent inséparables. Les deux amis ne pouvaient se perdre de vue. Le prince Zany, — tel était le nom que Poivre Whitcomb et moi nous lui avons donné, — le prince Zany habitait l'écurie et passait la nuit sur le dos de la jument; c'est là que je le trouvais d'ordinaire le matin. Quand je devais monter à cheval, il fallait attacher son altesse, avec une bonne corde, à la barrière, sur laquelle il se débattait comme un diable.

Une après-midi, comme je passais au petit galop dans une rue populeuse de la ville, je m'aperçus que l'on s'arrêtait pour me regarder en riant. Je tournai la tête et je vis Zany monté en croupe derrière moi et sérieux autant qu'un juge sur son siège.

Au bout de quelques mois, le pauvre Zany fut atteint d'une maladie mystérieuse dont il mourut. Il me vint alors un noir soupçon, qui me ressaisit aujourd'hui encore avec plus d'in-

tensité que jamais : M^{lle} Abigaïl, je gage, lui avait donné des grains de santé ! Zany, à défaut de parents, laissa un grand nombre d'amis éplorés. Pour Gipsy, elle ne se remit jamais entièrement du coup qui l'avait frappée. Elle s'attacha davantage à ma personne, à partir de ce jour, et, quand elle pouvait s'échapper, elle venait m'attendre à la porte du « Temple de la Grammaire », où je la trouvais, au moment de la récréation, les deux pieds de devant sur la seconde marche du perron.

Je ne réussirai jamais à vous dire combien je l'aimais. Les hommes durs et sans cœur s'attachent aux chevaux qu'ils soignent ; jugez si moi, qui n'étais ni dur ni sans cœur, je devais être attaché à la jolie petite créature dont je faisais moi-même la litière, et qui recevait son avoine de ma main. Dans mes prières, j'ajoutais quelquefois le nom de Gipsy aux noms de mes parents.

Tout ce qui concerne ma petite amie appartient à ce chapitre ; aussi n'hésiterai-je pas à tirer de l'oubli et à imprimer ici une courte composition, qui date des premiers temps de

mon séjour à Rivermouth. C'est mon premier essai dans un art difficile, et il manque peut-être de ces grâces d'esprit et de style auxquelles on n'atteint qu'après un long exercice et des efforts soutenus.

Tous les mercredis matin, en entrant en classe, chaque élève devait déposer sa copie sur le bureau de M. Grimshaw, qui donnait généralement lui-même le sujet à traiter, dès le lundi. Notre maître avait institué deux prix décernés chaque mois, l'un à l'auteur de la meilleure composition, l'autre à celui qui avait fait la plus mauvaise. Le premier prix consistait en un canif, un porte-crayon ou quelque'un de ces objets qui sont chers aux écoliers ; le second donnait à quiconque l'obtenait, le privilège de rester coiffé, pendant une heure, d'un grand bonnet de papier portant par devant l'inscription : *Je suis un âne*. L'élève auquel était attribué le prix n° 2 n'était pas généralement un objet d'envie.

Mon pouls battait très fort, le mercredi matin, quand je déposai sur le bureau du professeur cette composition-là. J'étais fier et anxieux tout à la fois. Je ne vous dirai certes

pas lequel des deux prix j'obtins, mais voici l'œuvre, qui parle d'elle-même :

LE CHEVAL

Le cheval est un utile animal. Il est amusant d'avoir un cheval. J'ai un cheval. Son nom est Gipsy. Elle mord ceux qu'elle n'aime pas, son ancolure est très longue un jour je lavais ses Pieds de devant, elle baissa la tête et me leva en l'air par le fond de mon Pantalon et me jeta dans un baquet d'eau qui était à côté. je lui ai donné six coups avec un bâton de serceau. c'était juste, la méchanceté est toujours puni. mais Gipsy qui savait qu'elle avait mérité cette petite danse ne m'en voulut pas.

T. BAILEY.

Ce n'est point sans une certaine vanité d'auteur que je publie ici cette page. Je ne la présente pas à l'admiration de mes jeunes lecteurs ; je l'offre à leur critique. Que chacun prenne son crayon, corrige l'orthographe, mette les majuscules à leur place, rétablisse la ponctuation. Je ne serai nullement froissé de voir mon essai raturé sans merci. J'ai néanmoins un grand faible pour cette composition, non pas à cause de son mérite littéraire qui n'est point de premier ordre, je l'admets, mais parce

qu'elle a été faite, il y a bien des années, au sujet de ma chère Gipsy, par un petit garçon qui m'apparaît dans le passé comme le portrait réduit de ce que je suis à présent.

Je suis certain que le lecteur, s'il a jamais eu des bêtes favorites, oiseaux ou quadrupèdes, me pardonnera cette courte digression.

CHAPITRE XII

L'HIVER A RIVERMOUTH

« Je parierais que nous allons avoir une vraie tourmente de neige comme on en voyait autrefois », dit le capitaine Nutter en jetant sur le ciel son coup d'œil exercé de marin, par une sombre matinée de décembre.

Le capitaine avait la manie de prophétiser le temps, et ses prédictions ne s'accomplissaient jamais. Les girouettes du clocher de l'église semblaient prendre un malin plaisir à tromper le cher homme. S'il annonçait une belle journée, on pouvait s'attendre à avoir tout au moins un brouillard de mer bien épais avant midi. Il lui arriva de provoquer une sécheresse prolongée, pour avoir persisté, six semaines de suite, à déclarer chaque matin qu'avant quelques heures

nous aurions de la pluie. Pour la première fois, il prophétisait juste ; dans l'après-midi, la neige vint à tomber.

Je n'avais pas assisté à ce phénomène depuis l'âge de dix-huit mois, et par conséquent je ne m'en souvenais guère. Aucun garçon, familiarisé depuis l'enfance avec les hivers rigoureux, ne peut se faire une idée de l'impression que produisit sur moi ce spectacle si naturel. Ma joie et ma surprise étaient aussi grandes que s'il fût tombé une pluie de fleurs blanches.

C'était précisément un jour de demi-congé, de sorte que je n'avais rien de mieux à faire qu'à regarder les blancs flocons voltiger dans les airs. Je restai derrière ma fenêtre, admirant la merveille, jusqu'à ce que la nuit vint voiler cette scène.

Nous avions bien eu déjà quelques petits grains neigeux ; mais, cette fois, il s'agissait d'une véritable tourmente de nord-est.

La terre était couverte de plusieurs pouces de neige. Les rosiers de chaque côté de la porte ployaient sous le poids de leurs blancs man-

teaux, et les deux colonnes qui encadraient la grille du jardin ressemblaient à deux Arabes, le turban en tête, posés en sentinelle devant la maison Nutter.

La tourmente redoubla de violence vers le soir et alla grandissant toute la nuit. Le lendemain matin, quand je sautai à bas du lit, le soleil brillait dans un ciel éclatant comme un ciel de juin, et la nappe blanche qui recouvrait la terre offusquait les yeux de ses rayonnements.

Quelle profondeur de neige!... Les anciens de l'endroit feuilletaient leurs almanachs et déclaraient que, depuis vingt ans, on n'avait rien vu de pareil. Un peu plus et nous disparaissions tous. Notre rue valait la peine d'être vue; malheureusement, on la voyait fort peu, car un monceau de neige obstruait notre porte et s'élevait jusqu'à moitié de la fenêtre de ma chambre.

Il n'y eut pas d'école ce jour-là, les rues étant impraticables. Vers midi, cependant, les grandes charrues *ad hoc*, traînées chacune par quatre paires de bœufs, ouvrirent un passage de voi-

ture dans les rues principales. Pour les piétons, obligés de se débattre au milieu de ces obstacles polaires, ils étaient fort embarrassés.

Le capitaine et moi, nous creusâmes un tunnel de trois pieds de large sur six de haut, pour aller de la porte d'entrée jusqu'au trottoir en face. Il était splendide, avec ses murailles et sa voûte tapissées de perles et de diamants. Je suis sûr que le palais de glace de l'impératrice de Russie ne pouvait former un plus beau morceau d'architecture.

Le thermomètre commença vers le soir à baisser, et nous eûmes la nuit la plus glaciale que je me rappelle. Les parois de notre tunnel étaient changées en glace solide. La neige se recouvrait partout d'une croûte gelée, assez résistante pour supporter hommes et chevaux; les clochettes des traîneaux remplissaient toute la ville de leur gai carillon. Des stalactites longues d'un mètre pendaient au bord du toit.

L'hiver s'établit donc avec son cortège de frimas. Tout ce qui restait dehors revêtait une cuirasse argentée.

J'avais vu avec beaucoup d'appréhension la

saison s'avancer, m'attendant à traverser des journées tristes et des nuits lugubres ; mais l'hiver à Rivermouth était aussi gai que l'été. Les boules de neige à l'école, le patinage sur l'étang du moulin, les longues courses dans un petit traîneau fait exprès pour Gipsy, valaient bien les plaisirs de l'été. Et puis mon odorat se dilate rétrospectivement au parfum des gâteaux fabriqués par M^{lle} Abigaïl. Il ne faut pas oublier Noël, ce jour incomparable, bien qu'il ne fût pas fêté partout à cette époque comme il l'est aujourd'hui.

Le grand feu de bois, allumé dans la cheminée de la pièce où nous nous tenions, rendait les soirées d'hiver charmantes. Quand le vent du Nord hurlait alentour et que le grésil venait tambouriner sur les vitres, il faisait bon se sentir bien abrité contre la tempête. On servait toujours pendant la soirée, au coin de lâtre, des pommes et un pichet de cidre. Le capitaine avait une manière de se renverser sur sa chaise et de fermer les yeux pour manger sa pomme, qui était amusante à observer. Quelquefois je jouais aux dominos avec lui, et quelquefois aussi

M^{lle} Abigaïl nous faisait la lecture à haute voix.

J'ai déjà parlé de l'esprit d'envahissement de M^{lle} Abigaïl. Elle avait changé bien des choses selon son caprice, dans la maison Nutter, avant mon arrivée, mais il en était une qui défiait tous ses efforts : c'était la pipe du capitaine. Quand elle prit la direction de la maison, elle avait défendu de fumer dans la pièce où l'on se réunissait ; c'est là que mon grand-père avait l'habitude de fumer une pipe ou deux après le repas. L'édit promulgué, la pipe disparut. Fort bien, mais enfin le capitaine était chez lui, et, s'il lui avait plu de brûler du tabac au beau milieu du salon, il eût été dans son droit. Néanmoins, il céda sur ce point, comme sur tous les autres, et fuma en cachette dans la grange ou dans le jardin. Pendant l'été, la chose était praticable ; mais, quand vint l'hiver, il fallut trouver un autre procédé. La place n'étant plus tenable, il se barricada dans sa chambre. L'affaire en était là au temps dont je parle.

Un matin, peu de jours avant la grande tourmente de neige, M^{lle} Abigaïl époussetait la

galerie, quand elle vit apparaître le capitaine Nutter sur l'escalier; il descendait lentement les marches, une énorme pipe à la bouche. M^{lle} Abigaïl n'en pouvait croire ses yeux.

« Daniel! » s'écria-t-elle d'un ton de reproche en reculant de deux pas.

Cette exclamation ne produisit pas le moindre effet sur le capitaine, qui retira tranquillement la pipe de ses lèvres et souffla dans l'air un léger nuage de fumée. Le thermomètre marquait alors deux degrés au-dessous de zéro dans la galerie.

« Da-ni-el! gémit M^{lle} Abigaïl, prête à pleurer. Da-ni-el, ne m'approchez pas! »

Là-dessus, elle s'évanouit tout à fait. L'odeur du tabac l'avait toujours rendue malade à mourir.

Kitty Collins accourut, tenant une terrine d'eau, et se mit à baigner les tempes de M^{lle} Abigaïl. En ce moment l'attitude de mon grand-père me parut cruelle. Il était là, le sourire aux lèvres, et regardait avec complaisance la pauvre fille réduite à ce triste état. Quand celle-ci eut repris ses sens, le capitaine cependant s'assit auprès

d'elle et lui dit à demi-voix, du ton le plus tendre, avec un malin clignement des paupières :

« Abigaïl, ma chère, *il n'y avait pas de tabac dans cette pipe!* C'est une pipe neuve. Je l'apportais en bas pour que Tom pût faire des bulles de savon. »

A ces mots, Kitty Collins se sauva pour ne pas éclater. Quelques minutes après, je la trouvai dans la cuisine, pressant convulsivement un torchon contre sa figure, afin d'étouffer le bruit de ses rires.

« M^{lle} Abigaïl a senti l'odeur du tabac avec ses yeux! » me cria Kitty, qui écarta un moment le torchon pour le replacer bien vite sur sa bouche.

Le tour joué par le capitaine nous tint en belle humeur plusieurs jours durant; par nous, j'entends Kitty et moi; quant à M^{lle} Abigaïl, je crois qu'il lui resta sur le cœur tout le reste de sa vie. Depuis lors, le capitaine Nutter perdit peu à peu l'habitude de fumer, habitude malpropre, peu convenable, peu gracieuse, mais agréable au plus haut point, s'il faut en croire ceux qui s'y livrent.

La vie d'un petit garçon habitant une ville de

la Nouvelle-Angleterre est peu variée pendant la mauvaise saison. Nécessairement il lui arrive d'avoir les oreilles et les orteils gelés ; il lui arrive aussi de se casser la tête sur la glace ; il lui arrive encore, pour peu qu'il soit un garçon déterminé, de tomber, en patinant, dans quelque trou, d'où on le rapporte chez lui à demi noyé. Tout cela m'est arrivé à moi-même ; mais, comme il n'y a là rien de nouveau, je passerai ces accidents sous silence pour vous parler en détail du fameux fort de neige, que nous construisimes sur la hauteur appelée Slatter's Hill.

CHAPITRE XIII

LE FORT DE NEIGE DE SLATTER'S HILL

Le souvenir d'aucun homme, fût-il le plus vieux des anciens de Rivermouth, ne remonte assez haut dans le passé pour évoquer un temps où n'existaient pas encore de discussions entre les garçons de la partie nord de la ville et ceux de la partie sud.

L'origine de la querelle est restée enveloppée de mystère. Personne ne peut dire quel parti joua le rôle d'agresseur dans les âges lointains qui précédèrent la révolution; mais il demeure acquis que, de temps immémorial, les gamins de ces deux quartiers ont entretenu les uns contre les autres une haine mortelle qu'ils ont léguée à leurs successeurs, et qui s'est religieusement

transmise de génération en génération jusqu'à nos jours.

Je ne sais quelles lois naturelles ou de convention réglaient les manifestations de cette querelle; il est certain, néanmoins, que, dans certaines saisons, elles étaient bien plus énergiques que dans d'autres. Cet hiver-là, par exemple, les deux partis étaient plus animés, plus hostiles qu'à l'ordinaire. Grande fut l'irritation des Sudistes quand ils découvrirent que les Nordistes avaient construit un fort au sommet de Slatter's Hill.

Slatter's Hill, ou la *Terre sans maître*, comme on l'appelait généralement, formait un petit monticule d'un acre de surface peut-être, placé sur une ligne imaginaire servant de limite aux deux quartiers. Un massif formidable de granit, qui çà et là perçait le sol, avait empêché de bâtir sur cette éminence. Une rue régnait de chaque côté. Certaine caverne, produite par l'extraction de la pierre qui avait servi à construire la nouvelle prison, rendait l'approche impossible d'un côté, et par les temps de glace plus encore qu'en aucun autre temps. Cet endroit était éminem-

ment favorable à la construction d'un fort de neige.

Un soir, vingt ou trente Nordistes prirent possession de Slatter's Hill, où ils élevèrent une demi-lune solidement bastionnée, qui aboutissait par ses deux extrémités à l'excavation. De ce côté-là les retranchements se trouvaient parfaitement inutiles. Les murailles de la place avaient quatre pieds de haut et vingt-deux pouces d'épaisseur ; les angles saillants étaient soutenus à l'intérieur par des piquets profondément enfoncés en terre.

En moins d'une heure, il fut connu dans toute la ville, dans les cercles militaires du moins, que les « Paludiers » et les « Rats d'eau » (c'étaient les surnoms dont nous avions gratifié nos adversaires du Sud) avaient l'intention d'attaquer le fort, le samedi suivant, après midi.

Jugez de la rage des Sudistes quand, le lendemain, ils aperçurent cette citadelle, au-dessus de laquelle flottait d'un air de défi, en guise de drapeau, le foulard rouge de Jack Harris !

A deux heures, tous les élèves du Temple de la Grammaire en état de combattre, renforcés de

toutes les recrues que nous avons pu faire, se tenaient derrière les remparts du fort Slatter, attendant l'ennemi. Les munitions consistaient en trois cents boules de neige d'arcie formant des pyramides placées de distance en distance, à la portée des combattants. L'ennemi ne tarda pas à paraître : c'étaient cinquante solides gaillards conduits par un certain Mat Ames. Nos forces étaient placées sous le commandement du général Harris.

Avant d'engager l'action, les deux chefs s'abouchèrent et signèrent une convention fixant les règles dont les deux armées ne devaient en aucun cas s'écarter. Comme il était impossible aux Nordistes d'occuper le fort d'une façon permanente, il fut stipulé que les Sudistes l'attaqueraient le mercredi et le samedi seulement, de deux heures à six heures du soir. Prendre possession de la place dans tout autre moment ne devait pas constituer une capture, mais être au contraire considéré comme un acte déshonorant et lâche.

Les Nordistes, de leur côté, s'engagèrent à rendre le fort dès que dix Sudistes auraient

réussi à envahir le parapet et à s'y maintenir l'espace de deux minutes.

Les deux partis s'interdisaient de mettre des cailloux dans les boules de neige et de se servir de projectiles gelés. Une boule de neige trempée dans l'eau et ensuite exposée au froid, jusqu'à parfaite congélation, avait produit naguère des résultats désastreux.

Ces préliminaires fixés, les généraux rejoignirent leurs armées respectives. L'entrevue avait eu lieu à mi-côte et à distance égale des lignes ennemies.

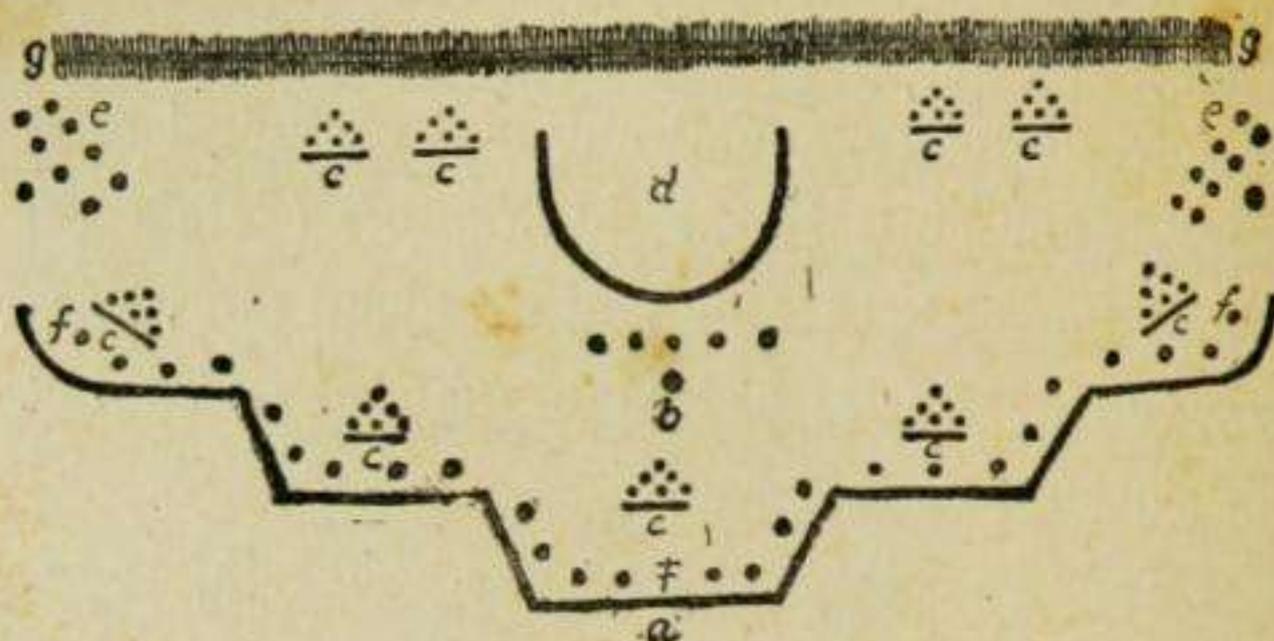
Le général Harris partagea ses troupes en deux corps : le premier, composé des meilleurs tireurs, constituait l'artillerie ; le second, qui forma la réserve, comprenait les gaillards les plus robustes. Ceux-ci devaient repousser les assauts et tenter des sorties pour faire le plus de prisonniers possible. Un article, assez peu raisonnable, de la convention stipulait que les prisonniers devaient servir fidèlement sous les drapeaux de leurs vainqueurs, jusqu'à ce qu'on eût traité de leur échange, ce qui aurait lieu à la fin de chaque journée.

Le second corps portait le nom d'infanterie légère, à l'intérieur du fort; dans les sorties, il devenait cavalerie. Il avait encore pour mission, quand il ne combattait pas, de fabriquer des boules de neige. L'état-major du général était formé par cinq élèves du *Temple* (j'étais du nombre avec le titre de major), ayant pour mission de porter les ordres du général en chef et de s'occuper des blessés.

Le général Mat Ames, un vieux chef de bande, ne resta pas inactif non plus. Il organisa cinq compagnies de six hommes seulement, pour donner moins de prise à nos artilleurs. Ces cinq compagnies étaient chargées de l'attaque, pendant que le reste de l'armée, placé en arrière, protégeait leur marche par un feu bien nourri, dirigé contre nos positions. Chacune des deux colonnes d'assaut était munie de deux paquets de projectiles, dont elle ne devait pas user avant d'avoir escaladé la crête de nos ouvrages, afin de pouvoir nous accabler de là par un tir plongeant.

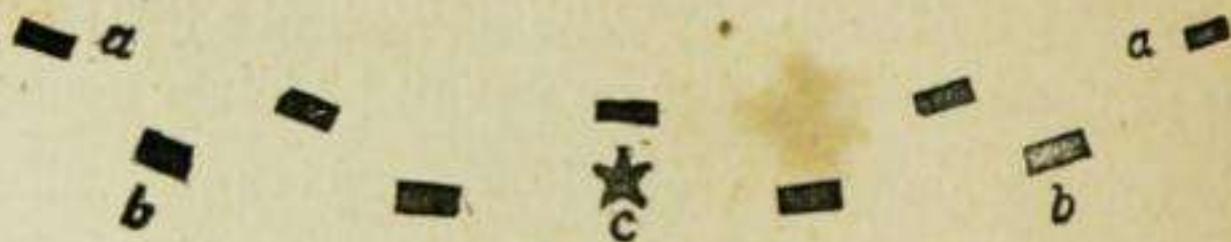
Le plan suivant représente l'intérieur du fort et l'ordonnance de l'armée assiégeante avant

l'assaut. Aucun dessin ne pourrait rendre l'état des choses après la première attaque.



POUR LE FORT :

- a* Mât de pavillon.
- b* Général Harris et son état-major.
- c* Dépôts de munitions.
- d* Ambulance.
- ee* Corps de réserve.
- ff* Artilleurs en position.
- gg* Front bastionné.



POUR L'ARMÉE ASSIÉGEANTE :

- aa* Les cinq colonnes d'attaque.
- bb* Artillerie.
- c* Quartier général.

Le moment solennel était arrivé. Si je m'étais trouvé mêlé à quelque engagement sérieux, je n'aurais pu être plus vivement impressionné qu'en cette occasion.

Le fort ouvrit le feu le premier. La première boule, lancée par la main habile du général Harris, frappa au creux de l'estomac le général Ames qui s'était trop exposé. Un hourra retentit dans le fort Slatter. Immédiatement le jour fut obscurci par une nuée de projectiles qui se croisaient. A travers cet ouragan, nous voyions les colonnes d'assaut gravir la pente en serrant les rangs. Les boules de neige nous sifflaient aux oreilles.

Douze ennemis tout au plus réussirent à atteindre le sommet du monticule, et cinq seulement à escalader le rempart de glace. Ceux-ci furent aussitôt saisis aux jambes et jetés dans l'intérieur du fort. Les autres firent retraite en désordre, écrasés dans leur fuite par un feu bien nourri.

Quand le général Harris, l'œil droit en compote, s'écria : « Soldats ! je suis fier de vous ! » mon cœur se gonfla d'orgueil dans ma poitrine.

La victoire, néanmoins, nous avait coûté assez cher. Six Nordistes, ayant voulu harceler l'ennemi qui se retirait, furent coupés par le général Ames et capturés. Parmi eux se trouvaient le lieutenant Poivre Whitcomb, qui n'avait rien à faire dans une sortie, car il était faible des genoux, et le capitaine Fred Langdon, de l'état-major du général Harris. Whitcomb était un de nos meilleurs tireurs, bien qu'il ne valût pas grand'chose quand la mêlée s'engageait. Le général Ames le mit parmi ses artilleurs, et nous ne tardâmes pas à sentir la perte que nous avions faite, car, à tout moment, une boule lancée avec art venait chercher, comme par instinct, quelque nez assez imprudent pour s'être mis en évidence. J'ai connaissance que tel projectile, tiré à ricochet par l'ami Poivre, tourna un angle et vint frapper un de nos hommes qui se croyait entièrement à l'abri.

Mais nous n'eûmes pas le temps de pleurer nos pertes. La bataille faisait rage. Déjà il y avait à l'ambulance deux cas graves d'œil poché et un autre d'hémorragie nasale.

C'était un glorieux exercice que ces combats

corps à corps, ce pêle-mêle des assauts. Deux fois nous fûmes sur le point d'être délogés de la place; mais le général Harris et son état-major se précipitèrent en désespérés sur les remparts pour culbuter les assaillants, qui furent refoulés jusqu'au bas de la colline.

Le soir venu, la garnison du fort Slatter restait maîtresse de la position, et les Sudistes en phalange serrée effectuaient leur retraite en sifflant « Yankee Doodle », pendant que nous les couvrions de huées, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Le général Ames demeura en arrière pour effectuer l'échange des prisonniers. Nous lui avions pris treize hommes et il nous en avait enlevé onze. Le général ennemi proposa l'échange en bloc, vu que ses onze prisonniers comprenaient plusieurs officiers, tandis que les nôtres étaient presque tous de simples soldats. Une dispute s'éleva sur ce point, et les deux nobles chefs en vinrent aux voies de fait; dans la bagarre, le général Harris eut son bon œil endommagé. Cela ne l'empêcha pas d'écrire le lendemain un ordre du jour sur ardoise, afin de compli-

menter les troupes de leur conduite héroïque.

Le mercredi suivant, le siège fut repris. Je ne saurais trop dire si ce fut ce jour-là, ou bien le jour suivant, que nous perdîmes le fort avec un approvisionnement considérable en munitions et un assez grand nombre d'hommes; mais, après une série d'assauts frénétiques, nous forçâmes le général Ames à capituler à son tour.

C'est ainsi que la fortune des combats se portait de côté et d'autre, tantôt favorisant nos armes et tantôt celles de l'ennemi.

Le général Ames était habile, ses ennemis les plus acharnés furent forcés de le reconnaître; une fois il joua notre chef de la manière que voici : son artillerie ouvrit un feu vif sur notre gauche et une compagnie s'élança à l'assaut de l'angle battu par les projectiles. Nos réserves de droite coururent au point menacé. Pendant ce temps-là, quatre compagnies (vingt-quatre hommes) tournaient la colline à sa base et pénétraient sans obstacle dans le fort, par le côté dégarni. Aussitôt les canonnières du général Ames marchèrent en avant, et nous nous trouvâmes

pris entre deux feux. Il nous fallut évacuer le fort, bien entendu.

La réputation militaire du général Harris demeura entachée, jusqu'à ce que sa tactique, réellement supérieure, lui eût permis de déloger l'ennemi.

A mesure qu'avancait l'hiver, l'humeur belliqueuse des deux partis grandissait. A la fin, l'interdiction des objets pesants dans la fabrication de nos boules de neige cessa d'être observée. Un projectile rempli de sable vint balayer le fort. Comme représailles, le général Harris ordonna une décharge de boulets renfermant chacun une bille. A partir de ce moment, les deux partis n'usèrent plus que de projectiles prohibés.

Ce n'était plus un jeu d'enfants que de monter à l'assaut du fort Slatter, et la position des assiégés n'était pas moins périlleuse. Chaque attaque laissait sur le carreau trois ou quatre combattants de part et d'autre. Souvent il fallait arborer un drapeau parlementaire, pour obtenir l'armistice afin de relever un camarade tombé.

Les choses empirèrent. Sept Nordistes avaient été sérieusement blessés, et douze Sudistes étaient portés sur la liste des invalides. L'affaire parvint à la connaissance du conseil municipal de la ville, qui envoya une escouade de police sur les lieux.

Les Sudistes, assaillis en queue et en flanc, au bas de la colline, voulurent lutter contre les agents de l'autorité. Ils furent soutenus par bon nombre de volontaires sortis du fort pour repousser une intervention qui leur semblait tyrannique.

Les agents étaient des hommes déterminés. Ils chargèrent les gamins et les refoulèrent dans l'intérieur du fort. Nous fîmes alors tous cause commune, combattant côte à côte, comme les meilleurs amis. En vain quatre gardiens de la paix gravirent-ils la colline. Ils avaient beau brandir leurs bâtons et nous crier de nous rendre, notre feu les tenait en respect à dix mètres du rempart. Profitant d'un moment de répit, le plus brave des quatre s'élança sur le parapet. Il fut saisi par vingt paires de mains, entraîné à l'intérieur de l'ouvrage, et quinze gamins s'as-

sirent sur son corps pour l'obliger à rester tranquille.

Comprenant qu'il était impossible de nous déloger avec si peu de monde, la police envoya chercher du renfort, et non seulement la force urbaine (huit hommes) répondit à cet appel, mais aussi une foule d'habitants inquiets du résultat que pourrait produire la lutte. La vue de cette troupe formidable, dans laquelle figuraient bon nombre de pères des combattants, nous rappela enfin à la raison. Nous commençâmes à comprendre que la prudence pouvait valoir mieux que la bravoure. Les deux généraux tinrent, avec leurs états-majors, un conseil de guerre dans l'ambulance, et un mouvement de retraite fut décidé. Après une volée d'adieu générale, nous prîmes la fuite, glissant, sautant, roulant, culbutant à travers la carrière située derrière le fort, et nous eûmes le bonheur d'échapper jusqu'au dernier. Mais le fort Slatter fut perdu pour toujours. Les remparts, témoins de tant d'exploits, furent rasés au niveau du sol, et des cendres répandues sur ce lieu désormais historique. De temps à autre, jusqu'à

la fin de l'hiver, un agent de police, à l'œil de lynx, visita l'endroit avec défiance.

Quand, plus tard, on venait à parler de bataille ou de bravoure, les garçons ne manquaient pas de répondre : « Parbleu, j'aurais voulu vous voir aux combats de Slatter's Hill! »

CHAPITRE XIV

LA CROISIÈRE DU « DAUPHIN »

Le printemps était revenu. La neige s'était évanouie comme un songe, dont nous fûmes tirés par les rouges-gorges du jardin. Merveilleuse transformation des rameaux chargés de givres en lilas parfumés, merveilleux prodige du développement de chaque feuille ! Nous lisons dans l'Évangile que notre Sauveur, aux noces de Cana, changea l'eau en vin ; nous nous arrêtons et demeurons songeurs ; mais, à tout instant du jour, s'accomplit sous nos yeux un plus grand miracle ; il suffit d'observer la nature pour s'en convaincre.

Depuis un an, j'habite Rivermouth. Si vous ne savez pas déjà quelle sorte de garçon je suis, ce n'est pas faute de franchise de ma part. De

mes progrès comme écolier je parlerai peu, car ceci est une histoire pure et simple, non un traité d'éducation. Tenez-vous pour dit que j'ai progressé convenablement dans toutes mes études. Ma grammaire latine a été tuée sous moi, il n'en reste que les morceaux, et j'attaque le premier livre de Virgile. Je larde ma conversation, à la maison, de citations heureuses de ce poète, et j'étonne le capitaine Nutter par le déploiement de mes connaissances. En français, je puis traduire *Télémaque*. J'ai honte de ma triste composition à propos du cheval, et je puis faire beaucoup mieux maintenant. Il y a des moments où ma tête faiblit sous le poids de tout ce qui la remplit. Je considère M. Grimshaw comme le professeur le plus éminent que la terre ait jamais porté, et, si j'avais à choisir, je ne sais trop ce que je voudrais être, tant les extrêmes se touchent dans ma cervelle folle, soit un savant comme lui, soit un écuyer du cirque.

Il n'est pas surprenant que ce printemps-là ait laissé dans ma mémoire une impression plus profonde que celle d'aucune autre époque de

ma vie d'enfant, car il fut marqué par un événement terrible.

Tout jeune garçon, à Rivermouth, considère la mer comme devant jouer un rôle quelconque dans sa destinée. Le sourd grondement des brisants berce ses premiers rêves; plus âgé, il erre sur la grève sablonneuse, contemplant les vagues qui viennent jusqu'au rivage mourir en flots d'écume; son œil suit la voile qui s'évanouit au loin dans l'horizon bleu, et il aspire au temps où il lui sera permis, monté sur le banc de quart de son propre navire, de voguer fièrement à travers la mytérieuses immensité des eaux.

La ville, elle aussi, vous parle de la mer. Partout vous respirez ses effluves; tous les murs des maisons tournés vers l'est sont recouverts d'une sorte de rouille comme celle des vieilles ancrés. L'air est imprégné de sel, et périodiquement un épais brouillard gris, la vraie respiration de l'Océan, envahit les rues et enveloppe toutes choses. Les formidables tempêtes qui bouleversent la côte, les épaves, et souvent les cadavres des noyés jetés sur le rivage par le

flot en courroux, les chantiers de construction navale, la flotte des bateaux pêcheurs qui quittent chaque matin Rivermouth, et cent autres choses encore, nourrissent votre imagination d'aventures. Vous savez nager presque aussitôt que marcher; tout petit, vous apprenez à manier un aviron. Devenir propriétaire d'un canot à rames, en totalité ou pour une simple part, est la première ambition du gamin de Rivermouth.

J'étais né dans ce milieu, j'y étais revenu de bonne heure. Il n'est donc pas surprenant que j'aie été gagné par la contagion générale. Je mourais d'envie d'avoir une part dans le petit canot à voiles *le Dauphin*, qui précisément se trouvait alors à vendre. Nous étions arrivés aux derniers jours de mai. Trois parts, de cinq ou six dollars chacune, avaient été prises déjà par Adams, Langdon et Wallace. La quatrième restait à placer. Si l'on ne trouvait pas preneur, le marché devait être rompu.

Je n'eus pas besoin, je crois, d'être beaucoup sollicité pour compléter la société. J'avais quatre dollars et cinquante sous en caisse; le trésorier

des centipèdes me prêta le surplus sur mon porte-crayon en argent. Ce fut un beau moment que celui où je me trouvais sur le quai avec mes associés, admirant le *Dauphin*, attaché au bas d'un escalier très glissant. Notre canot peint en vert portait, à la poupe, un dauphin jaune dont la gueule rouge était grande ouverte et qui semblait en contemplation devant sa propre image reproduite par l'eau. C'était une excellente affaire. J'agitais ma casquette dans les airs et j'allais descendre l'escalier quand une main se posa doucement sur mon épaule. Je me retournai et me trouvais en face du capitaine Nutter. De ma vie je ne verrai un œil aussi profondément scrutateur que l'était le sien à ce moment-là.

Je savais qu'il aurait trouvé tout simple que j'eusse acheté un canot à rames, mais je savais aussi que le petit beaupré, impliquant un foc et le mât destiné à recevoir une voile de quelques pieds carrés, ne recevrait pas son approbation. Il m'enjoignit en effet, dans les termes les plus formels, de ne jamais m'embarquer à bord du *Dauphin* sans laisser les mâts à terre. Cela con-

trariait bien un peu mes projets, mais enfin le plaisir de nager en rivière chaque fois que j'en aurais envie m'était accordé. Si je ne transgressai jamais les ordres du capitaine relativement à la voile, je poussai quelquefois mes excursions au delà de la limite qui leur était assignée.

La rivière était dangereuse pour la navigation à la voile. Des rafales imprévues survenaient brusquement. Il ne se passait pas d'année sans que six ou sept personnes ne s'y noyassent sous les yeux de la ville, et, chose curieuse, les victimes étaient généralement des capitaines au long cours qui ne connaissaient pas la rivière ou qui ignoraient l'art de manier une embarcation légère.

Ces accidents, dont j'avais été témoin moi-même, m'aidèrent à me consoler chaque fois que je vis Phil Adams filant par une jolie brise, avec toutes les voiles dehors. Il y avait peu de canotiers de la force de Phil Adams. Il s'embarquait seul d'ordinaire quand il se livrait à cet exercice, car Fred Langdon et Wallace avaient reçu de leurs parents la même défense que moi au sujet des voiles.

Peu après l'acquisition du canot, nous projetâmes une excursion à l'île Sandpeep, la dernière île de la rade. Nous nous proposions de partir de bonne heure et de revenir avec la marée au clair de lune. Il s'agissait seulement de pouvoir disposer d'une journée entière, car la demi-journée de congé ordinaire ne suffisait pas pour cette expédition. La chose ne semblait pas près de réussir, quand la fortune se chargea de tout arranger pour nous. Je dois déclarer ici qu'il ne m'arriva jamais de faire ce qu'on appelle l'école buissonnière.

Une après-midi, les quatre propriétaires du *Dauphin* échangèrent un coup d'œil expressif, quand M. Grimshaw annonça, du haut de sa chaire, qu'il n'y aurait pas d'école le lendemain, parce qu'il venait de recevoir la nouvelle de la mort de son oncle de Boston. J'étais sincèrement attaché à M. Grimshaw; mais je crains que la mort de son oncle ne m'ait pas affecté comme elle aurait dû le faire.

Le lendemain matin, nous étions levés avant le soleil, afin de profiter du flot qui n'attend personne. Nos préparatifs avaient été achevés la

veille. En fait de victuailles et de boissons, nous avions emmagasiné, à bord du *Dauphin*, un gros chou, une pièce de porc salé, trois énormes puddings achetés chez Pettingil, une demi-douzaine de citrons et un petit quart d'eau douce ; ce dernier fut mis à la traîne pour conserver à son contenu la fraîcheur désirable. La marmite et les briques destinées à construire le foyer de notre campement furent placées sous les banquettes avec les articles d'épicerie. Phil Adams s'était procuré une petite tente de coton écru, sous laquelle nous devions nous mettre à l'abri du soleil.

Nous retirâmes honnêtement le mât, prîmes un aviron supplémentaire et fûmes bientôt prêts à nous embarquer. Je ne pense pas que Christophe Colomb, quand il partit pour son voyage de découvertes, se crût un personnage aussi important que moi quand j'allai prendre place sur le banc de milieu du *Dauphin*, ma rame accrochée au tolet. Je me demande, par parenthèse, si Christophe Colomb se glissa sans bruit hors de sa maison, sans laisser savoir à son estimable famille ce qu'il allait entreprendre.

Charles Marden, à qui son père avait promis des coups de canne s'il mettait jamais les pieds dans une embarcation avec ou sans voiles, vint d'assez mauvaise humeur sur le quai pour nous voir partir. Rien n'aurait pu le décider à s'embarquer dans une semblable coquille de noix. Il pensait bien ne plus nous revoir vivants et cherchait à jeter du froid sur notre partie.

« Je gage que vous en aurez regret, dit-il, larguant¹ la bosse du canot. Si le vieux Newbury se trouve sur mon chemin, — (Newbury était le fossoyeur de la paroisse), — je lui dirai deux mots à votre intention.

— Pousse! » cria Phil Adams, et, pesant de sa gaffe sur le quai, il fit courir le *Dauphin*, l'espace d'une douzaine de mètres, d'un seul élan.

Comme la rivière était calme et belle! Pas une ride ne paraissait à sa surface que tranchait l'étrave aiguë de notre canot. Le soleil émergeait alors, rond et rouge comme une lune d'août, de la ligne des eaux. La ville fuyait derrière nous; bientôt nous pénétrâmes

1. Détachant la corde qui retenait le canot à terre.

au milieu du groupe d'îles. Parfois, de notre gaffe nous pouvions toucher le rivage de l'un et l'autre bord. Comme nous approchions de l'entrée de la rade, une petite brise vint, de temps à autre, caresser les eaux bleues et agiter doucement le feuillage des arbrisseaux de la rive. Le bruit cadencé de nos avirons et le gazouillement des oiseaux, loin de rompre le calme enchanteur qui nous enveloppait, lui prêtait un charme de plus.

Je crois respirer encore la senteur des plantes nouvelles, quand je me rappelle cette délicieuse matinée pendant laquelle nous voguions, comme dans un rêve, sur une rivière enchantée.

Le soleil était déjà haut quand l'avant du *Dauphin* échoua sur le sable argenté qui recouvre le flanc de l'île Sandpeep. Cette île, je l'ai dit, était la dernière de l'archipel; une de ses faces était baignée par la rivière et l'autre par la mer. Nous avions atterri du côté de la rivière où le sable fin et l'eau tranquille offraient un bon mouillage pour le canot.

Nous employâmes une heure ou deux à choisir le lieu de notre campement et à y transporter

nos effets. Après avoir dressé la tente, soutenue par cinq avirons, nous primes nos lignes et allâmes pêcher sur les rochers du côté de la mer. Nous eûmes la chance de prendre le poisson dont nous avions besoin.

Nettoyer le poisson, construire le foyer et cuire le déjeuner, tout cela remplit encore deux heures. L'air frais du matin et l'exercice nous avaient donné un appétit de loup, et nous étions réellement affamés quand le déjeuner fut prêt.

Je ne ferai pas à la génération présente du bord de la mer l'injure de lui apprendre combien est délectable un repas imité de *Robinson Crusœ*. Quant à celle de l'intérieur des terres qui n'a jamais participé à ces fêtes maritimes, mon cœur nourrit pour elle une pitié profonde. Que d'existences manquées !

Oui, nous étions heureux, assis tous les quatre, côte à côte, les jambes croisées, sur un tapis d'herbe, pendant que la brise vivifiante de l'Océan soufflait dans nos cheveux ! Quelle belle chose nous paraissait être la vie, et combien était loin de nous l'idée de la mort qui cependant nous épie tous, plus ou moins, au milieu de nos joies !

Le festin terminé, Phil Adams tira de sa poche un paquet de cigares qu'il offrit à la ronde; mais, comme aucun de nous ne pouvait se permettre d'en faire usage, sans courir grand risque d'être malade, nous trouvâmes chacun un prétexte pour refuser, et le laissâmes fumer seul.

Le vent avait fraîchi; nos vestes que nous avions ôtées d'abord, à cause de la chaleur, redevinrent nécessaires. Nous allâmes sur le rivage faire une ample moisson de cette mousse d'Islande, tissée par les fées, qui, à certaines époques, est poussée vers nos côtes; puis, le soleil ayant baissé, nous prîmes un bain.

Avant que nous fussions sortis de l'eau, le ciel et la mer avaient changé d'aspect. Çà et là des nuages blancs commençaient à s'amonceler, et de temps à autre le grondement des brisants arrivait à nos oreilles. Pendant que nous nous habillions, de larges gouttes de pluie se mirent à tomber et nous allâmes sous la tente attendre la fin du grain.

« Nous ne sommes pas mal ici, dit Phil Adams; ce serait le moment de faire la limonade, qu'en dites-vous? »

Nous nous aperçûmes alors que les citrons étaient restés dans le canot, et Wallace offrit d'aller les chercher.

« Mets une pierre de plus sur l'amarre, dit Adams; il serait bête de laisser le *Dauphin* nous glisser entre les doigts et retourner au port sans les passagers.

— Certainement, ce serait bête, » répondit Wallace tout en dégringolant du haut des rochers.

L'île Sandpeep a une forme allongée. On sait qu'une de ses pointes s'avance dans la mer et que l'autre regarde la ville. Notre tente se dressait du côté de la rivière, mais le *Dauphin*, bien qu'amarré tout près, était caché par la berge.

Wallace était parti depuis cinq ou six minutes, quand nous l'entendîmes nous appeler d'une voix qui exprimait la surprise ou l'inquiétude; nous ne savions pas trop à quoi nous en tenir, mais notre première pensée fut que le bateau s'était détaché.

Nous courûmes au rivage en toute hâte et nous pûmes reconnaître que nous ne nous étions pas trompés. Non seulement le *Dauphin* allait en

dérive, mais le pauvre petit Wallace était dedans. Monté sur un banc, il nous faisait des signes de détresse.

« Gouverne vers la terre ! » cria Adams.

Wallace courut au gouvernail, mais la légère coquille de noix tourna sur elle-même et continua de dériver. Oh ! que n'avions-nous laissé un aviron à bord du *Dauphin* !

« Peux-tu venir à la nage ? » hurla Adams, avec désespoir, se servant de ses mains comme d'un porte-voix, car la distance grandissait entre le bateau et l'île.

Wallace regarda la mer couverte de moutons et fit un geste de découragement. Il savait, et nous aussi, que le meilleur nageur n'eût pu vivre quarante secondes au milieu de ces flots agités.

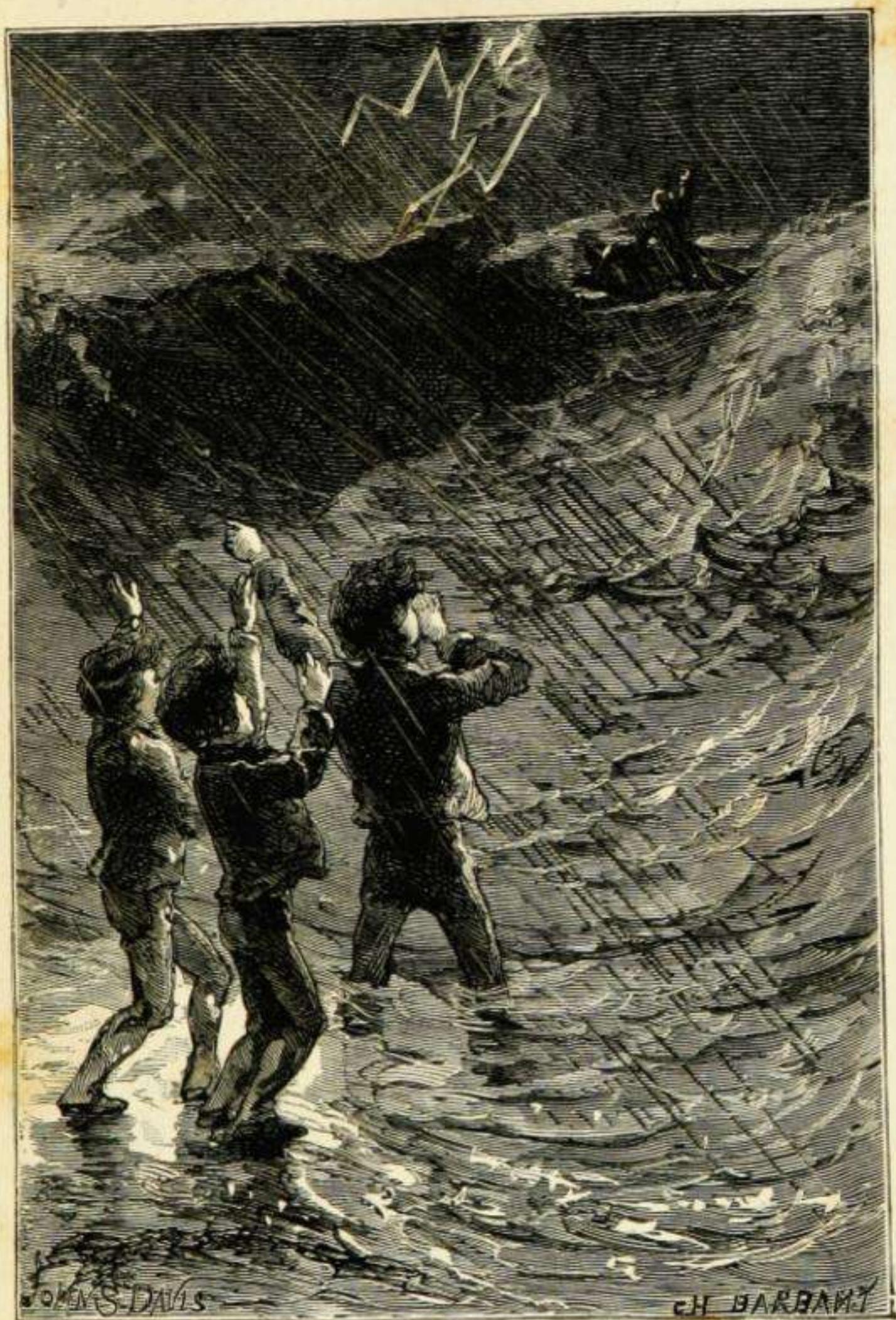
Un éclair de sauvage folie brilla dans les yeux de Phil Adams, penché sur la surface bouillonnante des eaux, et je le vis prêt à s'élaner à la suite du canot.

Le ciel s'obscurcissait, la mer prenait un aspect sinistre.

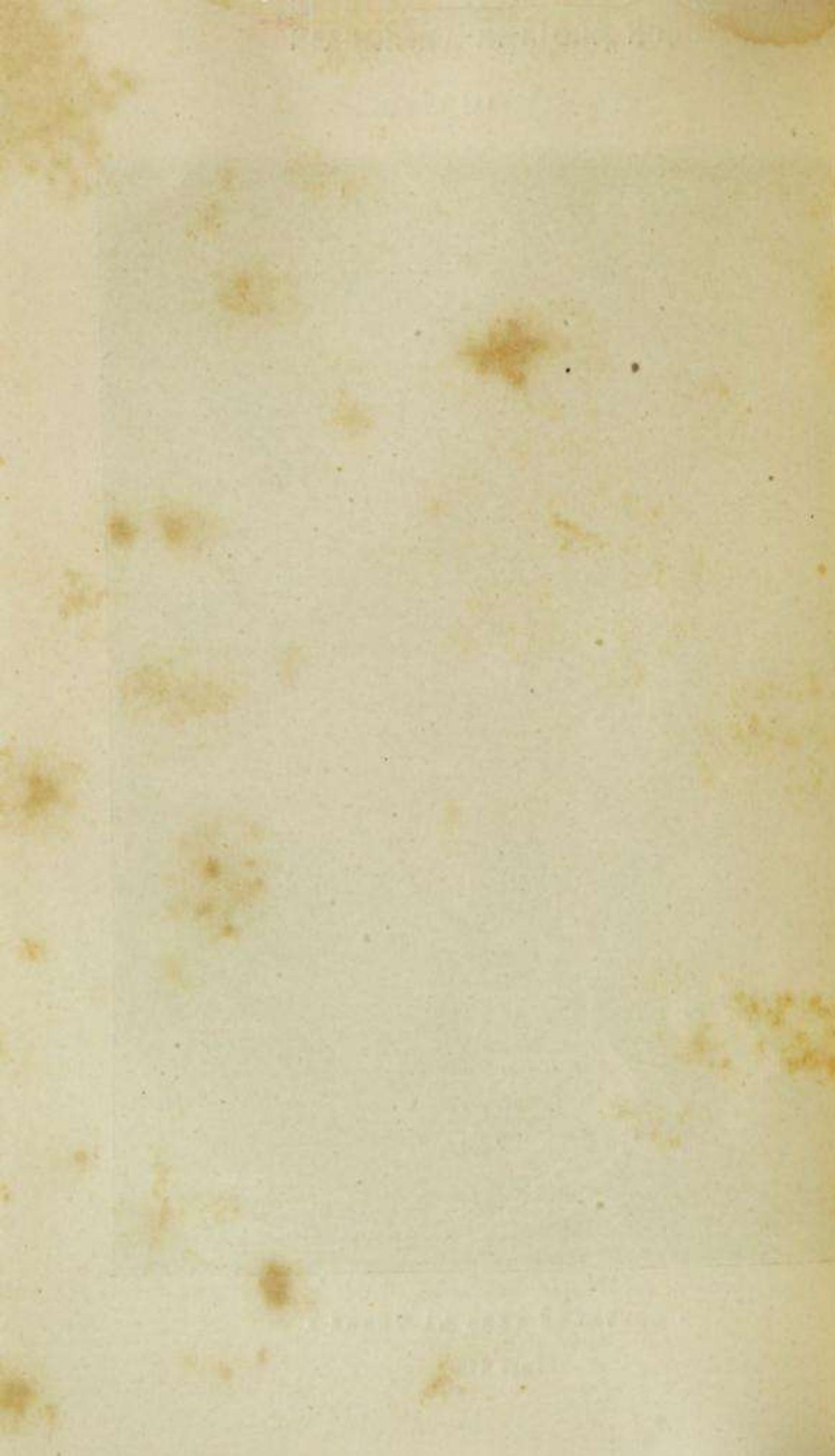
Wallace, à demi soulevé sur son siège, agi-

UN ÉCOLIER AMÉRICAIN

III



« GOUVERNE VERS LA TERRE »



tait la main comme pour nous dire adieu. Malgré la distance qui augmentait de minute en minute, nous pouvions voir son visage. L'anxiété qu'il exprimait d'abord avait disparu. Il était pâle et calme maintenant; j'aime à me figurer qu'il était environné d'un nimbe, tel qu'en représentent les peintres autour de la tête des anges. Et la dérive l'entraînait toujours.

Le ciel devint plus sombre encore. Ce n'était qu'à force de contracter nos yeux que nous pouvions distinguer le *Dauphin*, au travers des demi-ténèbres qui régnaient alors. On ne voyait plus la figure de Wallace, car l'embarcation ne paraissait elle-même que comme un point sur la noire immensité de la mer. Puis nous ne vîmes plus rien, et nos cœurs cessèrent de battre; puis encore une fois le canot se montra sur la crête d'une vague énorme.

Enfin il disparut. Nous nous regardions sans oser parler.

Absorbés tout entiers par le bateau dont nous suivions anxieusement la marche, nous n'avions pas pris garde aux gros nuages couleur d'encre qui avaient envahi le ciel. De ces masses mena-

çantes sortait de temps à autre un éclair blafard. Tout à coup le tonnerre éclata violemment, faisant trembler le sol sous nos pieds. Une brusque rafale de vent s'abattit sur la mer et y creusa de profonds sillons. Au même instant une voix aiguë perça le bruit de la tempête : c'était le cri d'effroi d'une mouette passant au-dessus de nos têtes. Comme il nous fit tressaillir !

Il était impossible de demeurer plus longtemps sur la berge. Le vent et les flots nous eussent balayés dans la mer, si nous ne nous fussions cramponnés les uns aux autres avec l'énergie désespérée des gens qui se noient. Profitant d'une courte accalmie, nous retournâmes au camp. Il nous fallut tantôt ramper à plat ventre, tantôt nous arrêter derrière les plis de terrain afin de reprendre haleine. Nous trouvâmes la tente bien près d'être emportée ; elle ne tenait plus que par un seul piquet. Tous nos efforts réunis suffirent à peine pour la fixer au moyen des avirons.

Après plusieurs tentatives infructueuses, nous pûmes cependant la rétablir à l'abri d'un rocher. Aveuglés par les éclairs, trempés par des tor-

rents de pluie, à demi morts de frayeur et d'angoisse, nous nous glissâmes dans ce refuge. L'angoisse et la frayeur ne tenaient point à notre situation personnelle, qui relativement n'était pas dangereuse : elles nous étreignaient le cœur à cause de ce pauvre petit Wallace que la féroce bourrasque entraînait comme une épave. Nous frémissions en pensant à lui, balloté vers la tombe, avec le ciel en feu au-dessus de sa tête, et au-dessous de lui l'abîme verdâtre prêt à l'engloutir. Nos pleurs coulèrent longtemps sur son sort.

La tempête faisait rage. Nous étions obligés de tenir les cordes de la tente pour l'empêcher de s'envoler. Les eaux de la rivière s'étaient élevées de plusieurs mètres et leur clapotement sinistre semblait nous menacer. L'île tremblait sous les coups redoublés de l'Océan, et il me semblait qu'arrachée de sa base, elle s'en allait flottant avec nous. Les brisants se couvraient de leurs phosphorescentes épouvantables. Le vent augmentait de fureur, et, à travers les déchirures de la toile, la pluie nous envahissait. Pour mettre le comble à nos souffrances, la nuit nous

surprit, une nuit épaisse s'étendant comme un rideau entre l'île Sandpeep et le reste du monde. Pauvre petit Wallace ! Si encore il eût été là !

C'était une nuit sale, comme disent les marins. L'obscurité se sentait autant qu'elle se voyait, car elle pesait sur nous d'un poids lourd et glacé. En sondant les ténèbres, on entrevoyait mille apparitions fantastiques. Il s'en dégagait des étincelles, des lueurs, des clartés étranges. Quel enfant, pendant une insomnie, ne s'est amusé, ou plutôt effrayé, en peuplant de fantômes imaginaires la nuit qui environne sa couche ?

« Dis donc, murmura Fred Langdon, me serrant la main, ne vois-tu pas quelque chose, là, dans le noir ?

— Oui, oui ; le visage de Wallace ! »

J'ajoutai encore par cet aveu à l'émotion qui m'étreignait, bien que, depuis un moment, je crusse voir, en effet, le doux et pâle visage de mon pauvre petit camarade, encadré de sa chevelure d'ange. J'avais aperçu d'abord, au sein de l'obscurité, un rayonnement jaunâtre comme celui qui entoure la lune, quand le temps est à

la pluie; le cercle lumineux devint de plus en plus brillant, puis il pâlit graduellement, il changea de forme et je reconnus ce visage avec l'expression triste, le regard doux et résigné qu'il avait quand un flot sans pitié le sépara de nous pour toujours. Cette vision devait se renouveler bien des fois.

« Moi aussi, je le vois, dit Adams. Je le vois de temps à autre, là, dehors. Que ne donnerais-je pas pour que ce fût réellement le pauvre petit qui nous regardât ainsi ! Oh ! mes amis, comment oserons-nous retourner à Rivermouth sans lui ? J'ai souhaité cent fois être à sa place, vivant ou mort ! »

Nous redoutions le retour du soleil autant que nous le désirions. Était-il possible que le *Dauphin* eût résisté à un temps semblable ? Il y avait un feu sur le rocher du Maquereau, placé précisément dans la direction prise par le bateau. S'il avait atteint ce récif, peut-être Wallace était-il sauvé. Ses cris avaient pu être entendus par le gardien du phare. Cet homme possédait une embarcation et avait déjà sauvé bien du monde. Comment savoir ce qui avait pu arriver ?

Telles étaient les pensées que nous échangeions. Que cette nuit fut longue ! Bien des mois m'ont paru plus courts.

Notre position était fâcheuse plutôt que périlleuse, car certainement le jour devait nous apporter du secours de la ville, où notre absence prolongée, jointe au mauvais temps, avait dû causer des inquiétudes sérieuses. Mais le froid, l'obscurité et l'attente étaient durs à supporter.

Nos vestes mouillées nous avaient glacés jusqu'aux os. Pour nous réchauffer, nous nous tenions serrés les uns contre les autres, au point d'entendre les battements de nos cœurs, malgré le bruit de la mer et du ciel.

Nous avions faim, n'ayant pas mangé depuis la matinée précédente. Il nous restait quelques provisions détrempées par la pluie ; cela valait toujours mieux que rien.

Si souvent nous nous étions amusés aux dépens de Fred Langdon, qui portait toujours sur lui une fiole d'essence de sassafras dont quelques gouttes sur un morceau de sucre semblaient lui procurer une vive satisfaction ! Je ne sais pourtant ce que nous serions devenus sans la bien-

heureuse fiole. Il restait du sucre dans une boîte de ferblanc ; cela nous permit d'employer le cordial réconfortant qui nous réchauffa un peu.

Au bout de quelques heures, la pluie cessa, le vent tomba ; ses hurlements furieux firent place à des gémissements qui s'en allaient mourant le long de la côte. Certes, il avait le droit de gémir après son œuvre de la nuit. Douze voiles de la flotte de pêche de Gloucester avaient péri corps et biens, sous le phare de Whalesback. Songez au deuil qu'entraîne un seul naufrage, et vous pourrez vous faire une idée du nombre de femmes désolées qui, le lendemain matin, réclamaient leurs maris et leurs fils !

Malgré notre épuisement, nous avions trop froid pour dormir. Une fois, je tombai dans un état de demi-assoupissement, et je crus entendre les dernières paroles que nous avait dites Charles Marden, au moment du départ. C'était la mer qui les répétait. Dès lors je repoussai le sommeil, chaque fois qu'il cherchait à me gagner.

Fred Langdon, le premier, découvrit une faible ligne lumineuse à l'horizon ; l'aube approchait.

« Voilà le jour ! » s'écria-t-il.

Comme nous regardions dans la direction indiquée, un bruit lointain d'avirons vint frapper nos oreilles.

Nous écoutâmes, retenant notre souffle : le bruit devint plus distinct, et nous vîmes bientôt deux lumières flotter sur la rivière.

Nous courûmes au rivage et hélâmes les bateaux de toutes nos forces. Nos cris furent entendus, car les avirons restèrent en repos l'espace d'un instant, puis se rapprochèrent de l'île.

C'étaient deux bateaux de la ville. Le premier portait le capitaine Nutter et le père de Wallace. A cette vue, nous reculâmes aussitôt.

« Dieu soit loué ! » s'écria M. Wallace avec ferveur, en sautant à terre sans même attendre que le canot eût touché la rive.

Mais quand il vit trois enfants seulement sur la grève, son regard chercha anxieux le quatrième absent, puis une pâleur cadavéreuse envahit ses traits.

Notre histoire fut bientôt racontée. Un silence solennel régnait au milieu du cercle de rudes marins qui nous écoutait, silence interrompu

souvent par le sanglot étouffé d'un homme debout à l'écart.

La mer était encore trop forte pour qu'un canot pût se risquer dehors. Il fut donc convenu que le youyou nous ramènerait en ville et que la yole resterait mouillée sous l'île jusqu'au grand jour, puis partirait à la recherche du *Dauphin*.

Bien que le soleil ne fît que poindre, il y avait sur les quais, quand nous débarquâmes, une foule de gens attendant des nouvelles. Deux pique-nique avaient eu lieu sur la rivière la veille, juste avant la tempête, et on n'en avait plus entendu parler. Il arriva que ceux qui allaient s'amuser, s'étant aperçus à temps du péril, avaient pu trouver refuge sur l'une des îles les moins exposées, où ils passèrent la nuit. On les vit revenir bientôt après nous, dans deux embarcations démâtées et à demi démolies.

Quand je ne fus plus soutenu par la surexcitation nerveuse, je tombai au physique et au moral dans un état de grand abattement. Le capitaine Nutter me fit coucher entre deux couvertures de laine et envoya Kitty Collins chercher le médecin. Mon esprit travaillait, et je m'imaginais

être encore à l'île Sandpeep. Tantôt nous faisons notre cuisine sur le foyer de briques, et, dans mon délire, je riais tout haut et j'appelais mes camarades; tantôt la nuit tombait, et la bourrasque s'abattait sur l'île. Dans un autre moment je hélais Wallace, lui indiquant la manière de diriger le canot en dérive; et puis, après, je pleurais de froid, la pluie pénétrant par des déchirures de la tente. Vers le soir, une fièvre violente s'empara de moi, et, pendant bien des jours, mon grand-père ne jugea pas prudent de me laisser savoir qu'on avait retrouvé, à quatre milles sud-est du rocher dit le Maquereau, notre *Dauphin* flottant la quille en l'air.

Pauvre petit Wallace! quand je retournai à l'école, quelle ne fut pas mon émotion de trouver vide la place qu'il occupait dans la cinquième rangée des pupitres! Combien la cour de récréation me sembla triste, privée qu'elle était de cette aimable et gentille figure! Un jour, un papier plié s'échappa de mon livre d'algèbre: c'était le dernier billet qu'il m'avait écrit. Les larmes m'empêchèrent de le lire.

Une après-midi, mon cœur se déchira tout à

fait en apprenant qu'un cadavre avait été rejeté par la mer à la pointe des Sables, l'endroit où nous nous baignions. A dater de ce jour nous n'y retournâmes plus ! Je me rappelle encore les moindres détails de l'enterrement. Quelle impression douloureuse me produisait toujours la vue de ce nom aimé, gravé sur une petite pierre tumulaire dans le vieux cimetière du Sud !

Pauvre petit Wallace ! Celui-là est resté toujours le même pour moi. Les autres ont grandi, ils sont devenus des hommes, combattant le grand combat de la vie ; mais lui sera toujours jeune, doux et pur ; il a dans ma propre enfance une part que le temps ne pourra flétrir ; il sera toujours un petit garçon charmant et chéri, oui, toujours, pauvre petit Wallace !...

CHAPITRE XV

UNE VIEILLE CONNAISSANCE RENTRE EN SCÈNE

Une année s'était écoulée depuis la mort de Wallace, une année dont je n'ai rien d'intéressant à raconter.

La perte de ce petit compagnon jeta une ombre sur notre existence pour plusieurs mois. Le *Dauphin* restait attaché au pied du même escalier, montant et descendant avec la marée, mais il ne servit plus de tout l'été. Vers la fin de novembre, nous le rentrâmes dans la case à canots où il passa l'hiver; on le remit à flot au printemps, et nous le voyions chaque fois que nous allions nous promener sur le quai, sans avoir la moindre envie de l'utiliser. Une partie de canotage a.ors nous eût fait horreur. Mais le temps, qui réussit à tout émousser, finit par affaiblir ce

sentiment, et un jour vint où nous allâmes chercher les avirons recouverts de toiles d'araignées.

La glace une fois rompue, les promenades dans le port redevinrent un de nos amusements favoris. Quant à aller en rivière, nous n'y songions plus.

Gipsy ne fut pas négligée. Chaque fois que le temps était beau, le matin, je faisais une course à cheval avant déjeuner, et peu de routes ou de sentiers, à dix milles à la ronde, sont restées vierges de l'empreinte du sabot de ma jument.

Je me comportai en bon écolier cette année-là et remportai deux premiers prix. Le capitaine me témoigna sa satisfaction par le don d'une pièce neuve d'un dollar. Je dégageai mon porte-crayon de la caisse des centipèdes et sentis que je commençais à devenir quelque chose dans le monde.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva une lettre de mon père, disant qu'il ne pourrait se rendre à Rivermouth avant l'année suivante. Cette nouvelle me causa un véritable chagrin. Sous le même pli, il y avait une lettre que le capitaine ne lut pas en famille, comme il avait coutume

de le faire. C'était une lettre d'affaires, prétendait-il, et il la serra dans son portefeuille. Il reçut plusieurs de ces lettres d'affaires dans un court espace de temps, et je remarquai qu'elles le rendaient toujours pensif.

En réalité, la maison de banque de mon père ne fonctionnait plus. La déconfiture inattendue d'une grande maison qui lui devait des sommes importantes l'avait entraîné. Quand le capitaine me fit part de ceci, je ne m'en préoccupai pas outre mesure. Je supposais (en admettant que j'eusse une idée quelconque à ce sujet) que toute grande personne trouvait de l'argent, plus ou moins, chaque fois qu'elle en avait besoin. Que cet argent arrivât par voie d'héritage ou grâce à la munificence du gouvernement, c'est ce que je ne démêlais pas trop bien ; mais j'avais vaguement l'idée que mon père possédait quelque part une mine d'or, et cela m'empêcha de me mettre en peine.

Je ne me trompais qu'à moitié. Chaque homme a en soi une mine d'or, dont la richesse dépend beaucoup de son industrie. Il arrive parfois cependant, il faut le reconnaître, que cette indus-

trie est impuissante à rien produire faute de chance. Or, mon père était un homme d'une immense énergie et d'une grande intelligence; mais, pour employer un dicton de Rivermouth, il ne prenait que des sardines là où les autres, avec le même appât, prenaient des maquereaux.

Je n'avais pas vu mes parents depuis plus de deux ans. Je sentis que je ne pourrais supporter une plus longue séparation. Chaque lettre de la Nouvelle-Orléans, et nous en recevions deux ou trois par mois, me donnait un accès de nostalgie; dès qu'il fut bien établi que mon père et ma mère resteraient éloignés pendant une année encore, je résolus d'aller les rejoindre.

Depuis la mort de Wallace, Poivre Whitcomb était devenu mon *fidus Achates*; nous étions assis côte à côte à l'étude et restions toujours ensemble pendant les récréations. Un fil de laiton, reliant son grenier aux combles de la maison Nutter, nous servait de voie télégraphique pour correspondre au moyen d'une boîte à allumettes. Notre argent de poche et nos secrets, — ces gros secrets qu'ont les enfants, — étaient en commun. Nous nous rencontrions dans des en-

droits écartés et tenions conseil comme des conspirateurs; pour acheter un canif ou construire un cerf-volant, nous nous entourions de mystère comme des coupables.

Je n'eus rien de plus pressé que d'entretenir Poivre Whitcomb de mes projets de voyage. A cet effet, je l'avais conduit hors la ville, dans un bois de sapins très épais. Poivre m'écouta d'un air de gravité qu'il ne saura certainement pas dépasser le jour où il sera grand-juge, et m'approuva sur tous les points.

« Les vacances d'été, dit-il, durent six semaines; quinze jours pour aller et autant pour revenir, cela te laisse quinze jours à passer à la Nouvelle-Orléans. »

Je lui serrai la main et lui proposai de m'accompagner, offrant de pourvoir à tous ses frais de voyage. J'étais, on le voit, d'une générosité princière. Après bien des instances de ma part, Poivre consentit à accepter. Il ne restait plus qu'à prévenir le capitaine Nutter; c'est ce que je fis dès le jour suivant.

Je n'avais jamais imaginé que mon grand-père pût mettre obstacle à mes projets. J'étais donc

aussi peu préparé que possible au refus énergique qu'il m'opposa d'abord. Je fus profondément mortifié de cet insuccès, car Poivre Whitcomb m'attendait au bas de la rue, sur le quai, pour savoir quel jour on aurait fixé pour le départ.

« Aller à la Nouvelle-Orléans ! Pourquoi pas à Jéricho ! s'était écrié le capitaine. Vous feriez belle figure vraiment, tous les deux en voyage. Le petit Poucet au milieu des bois ! Huit cent lieues à franchir et l'univers tout entier devant vous, pour choisir votre route ! »

Le capitaine, qui avait commencé son discours en fronçant le sourcil, l'acheva un sourire sur les lèvres. Ce sourire provenait-il de la satisfaction que lui causait sa comparaison avec le petit Poucet ? Ou bien le tableau qu'il se faisait d'une pareille odyssée pour Poivre et moi, le mettait-il de bonne humeur ? Je ne cherchai pas à approfondir la chose. J'étais trop vexé. Comment reparaître devant mon compagnon, après toutes les belles promesses que je lui avais faites ?

Mon grand-père vit que je prenais la chose a

cœur et me démontra, l'une après l'autre, les difficultés de l'entreprise; puis il fit le compte des dépenses considérables qu'entraînerait un pareil voyage. Il me donna force détails sur les difficultés d'argent contre lesquelles mon père avait à lutter, et réussit à me faire comprendre que, pour le moment, mon désir était déraisonnable. Je n'étais pas gai quand je rejoignis Poivre Whitcomb sur le quai.

« Hourra ! s'écria Poivre en se retournant. Regarde ! Ne vois-tu pas un bâtiment dans les passes ? »

— Où cela ?

— A gauche de l'île Fishrate. Ne vois-tu pas le mât de misaine apparaître au-dessus de la vieille vigie ? »

C'était bien un navire, et même du plus fort tonnage, qui s'avançait vers la ville. Un moment après, les deux autres mâts se dégagèrent de la verdure des îlots.

« Les voiles hautes sont absentes, dit Poivre, parions qu'il vient ici pour se réparer. »

En débouquant du dernier îlot, le bâtiment laissa tomber ses ancres, et la marée le fit virer

sur ses chaînes. Alors, nous entendîmes le chant des matelots occupés à la manœuvre. La distance n'étant que d'un demi-mille; nous les voyions parfaitement descendre une grande chaloupe. Elle ne fut pas plutôt à flot qu'une douzaine d'hommes de l'équipage sautèrent, comme des souris, par-dessus le bord.

Dans un port abandonné comme Rivermouth, l'arrivée d'un grand navire est un événement. La perspective de voir, lâchés à travers la ville, vingt ou trente gaillards qui n'ont pas froid aux yeux, cause aux habitants des émotions diverses. Les petits boutiquiers des quais nourrissent l'espoir de profits inusités; les propriétaires des auberges rivales, *la Goutte* et *la Maison du Marin*, accourent sur le rivage pour s'assurer des pratiques, et toute la population féminine de la rue de l'Ancre se précipite, car un bâtiment qui arrive de la mer peut bien apporter un mari ou ramener un fils prodigue. Hors de là, personne à Rivermouth ne voit avec plaisir le débarquement d'un équipage. Le marin est un fâcheux compagnon à terre, si on le juge au point de vue de la tranquillité publique.

Je me souviens qu'une frégate américaine vint réparer chez nous des avaries faites pendant un coup de vent. Elle passa quinze jours, peut-être même plus, en rivière, et envoya chaque matin, à terre, une bordée de soixante ou soixante-dix hommes, qui parcouraient la ville, où ils se rendirent coupables de mille extravagances. Ils n'étaient pas méchants, mais un peu bien lancés. Le cabaret de *la Goutte* avait versé une goutte de trop à chacun d'entre eux. Ils chantaient dans les rues à minuit, mettaient en branle les marteaux de toutes les portes et enlevaient les gouttières. L'un d'eux exaspéra le doyen des anciens de l'endroit en passant la tête à travers la vitre cassée d'une fenêtre de second étage, pour crier : Au feu ! — Un matin, on vit une veste bleue en perdition, à demi-hauteur de la chaîne du paratonnerre de l'église du sud. Comment elle était arrivée là, personne ne put le dire, celui qui la portait moins qu'un autre. Tout ce qu'il savait, c'était qu'un clou avait accroché sa culotte et qu'il avait dû rester là, incapable de monter ou de descendre. Il en coûta vingt dollars à la ville pour le tirer d'affaire.

Il dirigea les ouvriers dans le travail des échelles qu'on avait apportées pour le secourir, appelant ses sauveteurs fainéants et leur demandant si leurs doigts étaient de beurre, avec un aplomb superbe.

Mais c'était là un équipage de guerre. Celui qui arrivait ne pouvait lui être comparé. Néanmoins nous suivions des yeux avec un vif intérêt la chaloupe qui s'avavançait.

Quand elle fut proche, il me sembla que la tournure du matelot qui ramait devant ne m'était pas étrangère. Où pouvais-je l'avoir vu déjà ? En quel lieu et à quelle époque l'avais-je rencontré ? Il me tournait le dos, mais à première vue je reconnaissais cette tête aplatie.

« Rentrez les avirons ! » cria le maître d'équipage. Et tous les avirons se relevèrent à la fois. Le matelot placé à l'avant saisit la gaffe, se retourna brusquement et me montra l'honnête figure de Ben, du *Typhon*.

« C'est le matelot Ben ! » m'écriai-je, bousculant Poivre Whitcomb pour m'élancer vers lui.

Le matelot Ben, avec la belle dame peinte en rouge sur son bras, les vaisseaux, les étoiles et

les ancres semés sur tout son corps, était un héros bien connu de mes camarades. Figurez-vous un personnage entrevu dans un rêve qui apparaîtrait tout à coup dans la vie réelle !

Je ne donnai pas à ma vieille connaissance le temps de poser les deux pieds sur la terre ferme, et je lui saisis la main entre les miennes.

« Matelot Ben, ne me reconnaissez-vous pas ? »

Évidemment il avait moins bonne mémoire que moi-même. Il passait sa chique d'une joue à l'autre et me regardait avec attention.

« Que Dieu te bénisse, mon fils ; j'ai beau chercher... c'est la première fois que je viens ici.

— Quoi ! m'écriai-je, m'amusant de sa perplexité, avez-vous oublié le voyage de la Nouvelle-Orléans, à bord du *Typhon*, il y a deux ans, vieil album ambulant que vous êtes ? »

A ces mots, il me reconnut, et, en signe de bon souvenir, il me serra la main avec une telle violence que je changeai de couleur.

« Le diable m'emporte, vous avez grandi ! Je ne vous aurais pas reconnu même à Singapour. »

Sans m'arrêter à lui demander, comme j'en eus un instant l'envie, pourquoi il aurait eu plus

de chance de me reconnaître à Singapour que partout ailleurs, je l'invitai à venir avec moi et lui promis bon accueil de la part du capitaine.

« Tenez bon ! dit le matelot Ben, passant l'amarre dans un organeau et faisant le plus joli nœud qu'on pût voir, tenez bon jusqu'à ce que je sache si le maître peut me donner congé. S'il vous plaît, monsieur, continuait-il en s'adressant à un sous-officier rouge de figure avec des jambes arquées, il y a là un petit camarade qui aurait besoin de causer avec moi de vieilles histoires, sauf votre permission.

— Très bien, Ben ! répondit le maître, on n'aura pas besoin de vous avant une heure. »

Cependant Poivre Whitcomb avait tiré une ligne de sa poche et pêchait tranquillement au bout du quai, comme pour me donner à penser que mon intimité avec un personnage en renom tel que le matelot Ben ne l'impressionnait pas beaucoup. Peut-être Poivre était-il un peu jaloux. Il refusa de venir avec nous à la maison.

Nous trouvâmes le capitaine Nutter en train de lire le *Canard de Rivermouth*, comme il savait lire, sans sauter une annonce, l'eût-il lue cin-

quante fois auparavant. Quand il avait fini, le journal passait de main en main chez les pauvres gens du voisinage. Le capitaine, je le répète, errait au milieu du labyrinthe formé par les colonnes du *Canard de Rivermouth*, quand j'entrai avec le matelot Ben.

Mon grand-père, dont la courtoisie naturelle était égale envers tous, reçut mon ami le marin comme s'il eût été un amiral et non pas un pauvre gabier. Ben tira une mèche de cheveux imaginaire sur son front hâlé en saluant d'un air embarrassé. Les matelots ont une manière à eux de se servir de leurs cheveux comme d'une poignée nécessaire à la manœuvre du salut.

Le vieux loup de mer n'avait sans doute jamais pénétré dans un si bel appartement, et rien ne put le décider à prendre la chaise d'acajou que le capitaine avançait à son intention. Il restait abasourdi, appuyé contre le mur, tournant et retournant son bonnet. Certes, il faisait triste figure au milieu d'un salon; mais quel gaillard dans son temps, quand il fallait aller dans la tempête serrer les voiles hautes d'un navire! Je le voyais en imagination sur un trois-

ponts vomissant la mitraille, et je ne le trouvais pas déplacé là où il se trouvait, malgré son extrême gaucherie.

Le matelot Ben refusant de s'asseoir, le capitaine resta debout, et nous demeurâmes dans cette position jusqu'à ce que mon grand-père eût crié à Kitty d'apporter une carafe de vin de Madère et deux verres.

« Mon petit-fils m'a tant parlé de vous, dit le capitaine avec bonté, que vous êtes pour moi une vieille connaissance.

— Merci, monsieur, merci, répondit le matelot Ben, d'un air aussi confus que si on l'eût surpris la main dans la poche de son voisin.

— Et je suis bien heureux de vous voir, monsieur... monsieur....

— Matelot Ben, insinua mon ami.

— Monsieur le matelot Ben, reprit le capitaine en souriant. — Tom, ouvre la porte, voilà Kitty qui arrive avec les verres. »

J'ouvris la porte, et Kitty entra, portant un plateau qu'elle allait déposer sur la table, quand tout à coup elle poussa un cri; la carafe et les verres allèrent se briser sur le plancher, et

Kitty, blanche comme un linge, s'enfuit dans la galerie.

« C'est son fantôme ! c'est son spectre ! » l'entendîmes-nous crier de la cuisine.

Mon grand-père et moi, nous nous tournâmes vers le matelot Ben ; les yeux lui sortaient de la tête comme ceux d'un homard.

« C'est ma petite Irlandaise ! » s'écria-t-il en courant après Kitty.

Nous continuions à ne pas comprendre ce que signifiait cette scène ; mais tout nous fut expliqué quand, sur le seuil de la cuisine, nous retrouvâmes le matelot Ben et Kitty pleurant dans les bras l'un de l'autre.

« Pardon, monsieur, dit le matelot Ben, levant son visage baigné de larmes au-dessus de la chevelure en désordre de Kitty, je vous demande bien pardon ; c'est que, voyez-vous, c'est ma petite Irlandaise que j'ai perdue depuis longtemps. »

Le capitaine se moucha pour dissimuler son émotion.

M^{lle} Abigaïl, occupée à épousseter une chambre à l'étage supérieur, entendit du bruit en

bas, crut deviner qu'un accident était survenu et descendit quatre à quatre, une fiole de ses infailibles grains de santé à la main. Il ne fallut rien moins que toute la fermeté de mon grand-père pour l'empêcher d'administrer sur l'heure au matelot Ben une forte dose de ce spécifique. Quand on lui raconta ce qui s'était passé et qu'elle eut enfin compris que c'était là le mari de Kitty et que Kitty Collins n'était plus Kitty Collins, mais M^{me} Benjamin Watson de Nantucket, elle se laissa tomber sur la table de la cuisine en pleurant, — c'est le capitaine Nutter qui l'a dit, — comme si elle avait trouvé un mari pour son propre compte.

Une réunion de gens plus heureux que nous ne s'est jamais rencontrée ni dans une cuisine ni ailleurs. Le capitaine fit apporter une seconde carafe de Madère, que l'on but à la ronde, en l'honneur du retour de l'enfant prodigue, comme il continuait d'appeler le matelot Ben.

Après la première explosion de surprise et de joie, Kitty devint silencieuse et contrainte. De temps à autre elle regardait son mari d'un air inquiet. Pourquoi l'avait-il abandonnée pendant

tant d'années ? Avait-il droit à un bon accueil de la part d'une personne qu'il avait traitée d'une façon si cruelle ? Elle avait été sincère et fidèle ; mais lui, pouvait-il en dire autant ? Le matelot Ben devina sans doute ce qui la préoccupait, car il lui prit la main et dit :

« Eh bien, ma petite fille, l'histoire est longue ; tu la connaîtras en son temps. C'est une mauvaise chance qui nous a séparés et non pas ma volonté, car je t'aimais bien, mille bâbords ! »

Le visage de Kitty se rasséréna sur-le-champ ; elle n'eut besoin d'aucune autre preuve de la constance de son mari.

Quand l'heure de permission accordée au matelot Ben fut expirée, nous l'accompagnâmes sur le quai, où le capitaine entra en conférence avec le maître d'équipage. Il en résulta une prolongation de permission d'absence pour Watson, et, peu après, un congé définitif. Nous l'installâmes à la *Maison du Marin*, car il ne voulut pas entendre parler de recevoir l'hospitalité chez mon grand-père.

« Vous voyez bien que je ne suis pas éduqué du tout, » dit-il en forme d'explication.

CHAPITRE XVI

DANS LEQUEL LE MATELOT BEN TAILLE
UNE BAVETTE

Nous étions tous curieux de connaître ce qui était arrivé au matelot Ben durant cette fameuse matinée où, après avoir souhaité le bonjour à sa petite femme, il avait disparu d'une façon si mystérieuse.

Le soir même nous nous réunîmes à la cuisine, qui était le seul endroit de la maison où le matelot Ben se sentît à l'aise, pour entendre le récit de ses aventures.

On prit place autour de la table, les chandelles furent mouchées et un cruchon d'ale brune placé à côté de l'orateur. Celui-ci était évidemment ému d'avoir à parler devant un auditoire aussi imposant. La figure de Kitty Col-

lins, illuminée par le bonheur, rayonnait à l'égal des casseroles de cuivre alignées sur le dressoir.

« Il faut que vous sachiez, mes petits cœurs... », commença le matelot Ben, qui s'arrêta court après ce début et rougit jusqu'au blanc des yeux, à l'idée que ce n'était peut-être pas en ces termes qu'il aurait dû s'adresser à un homme de qualité comme le capitaine et à une vieille demoiselle comme M^{lle} Abigaïl Nutter, qui se tenait aussi raide sur sa chaise qu'eût pu le faire le mikado du Japon.

« Ce n'est pas ma partie de causer en société, reprit le matelot Ben en forme d'apologie, surtout pour raconter les affaires d'un vieux fou comme Benjamin Watson.

— Bravo ! cria le capitaine d'un ton d'encouragement en tapant sur la table.

— Merci, monsieur, merci. Je remonte au temps où, Kitty et moi, nous logions à l'auberge devant le dock à New-York. Nous étions heureux comme deux marsouins qui n'ont à craindre ni le filet ni le harpon. Mais, quand je vis l'argent baisser dans la bourse, dans le bas de Kitty, sauf votre respect, madame, le cœur

me manqua, parce qu'il n'y avait pas grand'chose à faire à terre et que j'allais être obligé d'embarquer encore sans doute. C'est que la mer, voyez-vous, c'était ma patrie à moi. Je n'étais pas né dessus tout à fait, mais enfin elle m'avait reçu à ma première sortie de la case. Ma mère avait filé son câble pour l'autre monde avant que j'eusse pu la héler¹; ça fait que je regardais l'Océan comme qui dirait une mère adoptive, mais elle m'a été rude, celle-là, tout de même.

« L'idée de laisser Kitty seule si tôt après notre mariage ne m'allait pas. Je croisais dans les docks à seule fin de trouver de l'ouvrage de temps en temps. Je faisais bien quelque besogne; mais cela ne me procurait pas assez d'argent pour acheter la ration de biscuit d'un rat, à plus forte raison celle de deux chrétiens. J'aurais fait volontiers tout ce qu'on peut faire honnêtement; mais les gens de terre accaparaient l'ouvrage, et moi j'étais réduit à me croiser les bras.

« Les affaires allaient de mal en pis, le loyer du

1. Appeler.

mois avait pris tout ce qui nous restait à un dollar près, et l'horizon me paraissait avoir mauvaise mine. Eh bien ! je sors comme ça un matin, ce matin de malheur précisément, bien décidé à rapporter, en rentrant, de l'argent à Kitty, fallût-il pour cela vendre ma veste. Je vois un brick qui déchargeait du charbon sur la jetée n° 17 ; tiens ! je me rappelle le numéro ! Je hèle le maître, je m'offre comme désarrimeur¹. Mais on n'avait pas besoin de moi. Il me dit la chose poliment, c'était toujours ça de mieux que d'habitude. Je m'en retourne, et voilà qu'une de ces canailles à langue sucrée, — il avait un chapeau blanc, — comme il y en a toujours qui traînent sur les quais pour dévorer quelqu'un, me fait des signaux.

« Nous autres marins, nous savons qu'ils sont canailles depuis la carlingue² jusqu'au bout de la mâture, mais ils nous prennent tout de même. L'expérience ne nous sert à rien ; nous sommes comme des enfants sans cervelle, quoi !

1. Homme employé à désarrimer, à décharger un navire.

2. Pièce de bois formant le fond du navire, à laquelle aboutissent les membres.

« — Bonjour, mon vieux, qu'il me dit, ça va bien.

« — Bonjour, monsieur, que je lui répons.

« — On cherche de l'ouvrage, à ce que je vois.

« — Oui, par le gros bout de la lunette. — Ça voulait dire que la chance d'en trouver me paraissait bien petite.

« — Je vois que c'est vous qui allez gagner mon argent, qu'il me réplique, avec le sourire innocent d'un chérubin sur les lèvres; allons, entrez là, nous allons causer. »

« Je me laisse mener comme un imbécile dans un petit cabaret, où nous nous asseyons avec une bouteille entre nous sur la table. Alors il me dit qu'il y a en partance un baleinier de New-Bedford, qui a besoin d'un solide matelot comme moi pour compléter son équipage, et il me demande si je veux partir.

« — Je parie cinquante dollars, qu'il me dit, que vous reviendrez premier-maître.

« — Je parie cent dollars que non. J'ai signé un papier qui me retient à terre, et le prêtre a servi de témoin à mon engagement. »

« Nous étions là, lui qui me poussait, moi qui refusais, tout en vidant la bouteille.

« Petit à petit, voilà que ma tête s'alourdit et que mes idées commencent à s'embrouiller. Il y avait comme du brouillard dans mon grément¹; je ne me rappelle rien, sauf que j'ai signé un papier. Je me rappelle encore que je suis entré dans un canot, et puis que j'ai entendu le sifflet du maître appelant tout le monde sur le pont. Je suis monté avec les autres, et il se trouvait que j'étais à bord d'un baleinier armé pour une course de trois ans... et ma chère petite femme était à terre à m'attendre!...

— Le gueux! s'écria M^{lle} Abigaïl, d'une voix qui fit vibrer les casseroles du dressoir. C'était une façon de témoigner sa sympathie.

— Merci, madame, répondit le matelot Ben déconcerté.

— On ne parle pas à l'homme de barre, » riposta le capitaine.

Cette saillie nous fit tous rire.

1. Ensemble formé par la mâture, la voilure, les cordages, etc.

« Allons, en route ! » poursuivit mon grand-père.

Le matelot Ben continua :

« Je vous laisse à penser, monsieur, le sang que je faisais. J'étais porté au rôle d'équipage pour trois ans de service, et il n'y avait pas à sortir de là. Il me semble que j'ai vécu six cents ans quand je pense au temps qu'a duré le voyage. Il n'y a pas de sablier qui aille assez lentement pour pouvoir marquer les premières heures de cette croisière ; mais, après, je me suis mis à l'ouvrage, comme un homme, puisqu'il n'y avait pas à s'en dédire. J'ai raconté le tour qui m'avait été joué à mes camarades, et ils ont cherché à me ragaillardir ; mais, malgré tout, cela n'allait pas d'abord. Bien souvent, la nuit, pendant mon quart¹, il m'est arrivé de pleurer, la tête dans mes mains, en pensant à la petite femme que j'avais laissée seule parmi les requins de terre, sans un œil pour veiller sur elle, Dieu la bénisse ! »

Là-dessus, Kitty se rapprocha du matelot Ben et posa la main sur son bras.

1. Espace de temps déterminé pendant lequel on est de service sur le pont tour à tour.

« Nos affaires de pêche n'intéressent pas la compagnie; aussi je les passe. Il y a fin à tout, même à un vilain voyage. Le cœur me battait le jour où nous sommes entrés à New-Bedford avec notre chargement d'huile. Je prends ma paye de trois ans, et me voilà reparti pour New-York. On s'arrêtait pour me laisser passer dans les rues comme une trombe. Enfin, j'arrive à l'endroit où était l'auberge..., bon Dieu! elle avait disparu; à sa place je vois une grande maison de brique. J'entre tout de même, mais personne ne comprend ce que je demande; on me dit que la maison était bâtie depuis deux ans. Je ne savais plus quelle manœuvre faire, puisque mon seul espoir était que Dan Shackford, le maître de l'auberge, me donnerait des nouvelles de Kitty.

« J'étais là en panne¹, quand l'idée me vint de m'adresser à la police. La police, voyez-vous, devait connaître la latitude d'un homme de l'espèce de Dan Shackford, qui était un pas grand-chose. On le connaissait bien, en effet: il était

1. Se dit d'un navire qui pour une raison quelconque suspend sa marche.

mort sous les verrous d'une prison, douze mois auparavant, jour pour jour. En voilà une coïncidence, hein ! J'ai manqué tomber quand ils m'ont dit cela. J'ai raconté mon affaire au chef de la police qui m'a écrit un avis que j'ai mis dans les journaux ; mais ça n'a servi à rien. Tout ce qu'un homme qui n'est pas éduqué peut faire, je l'ai fait inutilement. Je ne crois pas qu'on ait pu trouver dans la grande ville un être plus malheureux que moi. Il y avait des moments où j'aurais voulu mourir sur le pavé.

« Un jour que j'allais en dérive¹ sur les quais, ne voilà-t-il pas que je rencontre mon homme à la langue sucrée, avec son chapeau blanc ! Je ne savais pas si j'avais ma tête quand j'ai aperçu mon drôle ! « Allons, gredin, que je lui dis, où est-elle ma petite Irlandaise dont tu m'as séparé ? » Et je lui saute dessus. »

Le matelot Ben abattit son poing sur la table comme un marteau de forge. M^{lle} Abigaïl fit un bond sur sa chaise, et l'*ale* jaillit de la chope.

« Je vous demande pardon, mesdames et

1. Aller à l'aventure, poussé par une force indépendante de sa volonté.

messieurs, mais il me semble que je vois encore cet homme-là avec son chapeau blanc, sa bague, sa chaîne de montre et sa vilaine figure. J'allais le jeter dans la rivière du Nord quand un garde de police vint m'empêcher de rendre ce service à l'espèce humaine. Il m'a fallu payer cinq dollars pour le renforcement que je lui avais donné; mais ça valait le double de voir le chapeau blanc par terre; il ressemblait à un accordéon.

« Après des mois de recherches je suis retourné à la mer, et jamais je ne suis entré dans un port sans y avoir réclamé ma Kitty. Un jour j'ai bien cru l'avoir trouvée, oui, un jour à Liverpool, mais c'était seulement une fille qui lui ressemblait. C'est incroyable comme il y avait dans les différentes parties du monde des filles qui lui ressemblaient!... Ça durait donc depuis pas mal d'années, je cherchais toujours ma Kitty,... j'aurais pu être quartier-maître, même premier maître, qui sait! mais je n'avais pas d'ambition. J'ai vu de drôles de choses, allez, pendant tout ce temps-là, des peuples de tous les pays, des villes, des tempêtes, des naufrages et des ba-

tailles. J'ai vu plus d'un matelot doubler le cap¹, et souvent j'ai porté envie à ceux qui allaient se reposer pour toujours. Mais il ne s'agit plus de ça.

« Il y a un an à peu près, j'ai embarqué sur la *Belle Phœbé*, et de tous les vents qui ont soufflé, le plus fameux, c'est celui qui m'a poussé dans ce port-ci. Béni soit Dieu ! Pour sûr, je lui suis aussi reconnaissant que peut l'être un homme qui n'est pas éduqué, il le sait bien, lui, qui lit dans le cœur de tout le monde. »

Là finit l'histoire du matelot Ben, que j'ai tâché de rendre autant que j'ai pu, avec ses expressions à lui. Quand il eut cessé de parler, le capitaine lui serra la main et fit passer une tournée d'*ale*.

Au moment où Kitty allait boire, elle s'arrêta, posa son gobelet sur son genou et demanda quel était au juste le jour du mois.

« Le vingt-sept, répondit mon grand-père, intrigué de savoir ce qu'elle pouvait avoir en tête.

1. Passer de l'autre côté d'un cap, le contourner, veut dire passer de vie à trépas.

— Alors, dit Kitty, il y a aujourd'hui dix ans que....

— Que quoi? demanda le capitaine.

— Que l'on a fait l'épissure ¹ entre ma petite Irlandaise et moi, dit le matelot Ben. V'là une autre coïncidence! »

Là-dessus nous applaudîmes tous, et le capitaine but à la santé et au bonheur à venir du marié et de la mariée.

C'était vraiment bon à voir, ce couple de vieux amoureux assis côte à côte et buvant dans le même gobelet, un petit quart ² de fer-blanc que le matelot Ben avait détaché de sa ceinture. Je ne l'ai jamais rencontré sans son quart et son couteau de gabier ³, qu'il portait dans un étui fixé sur ses reins, prêt, comme vous voyez, à profiter de toute occasion de ripaille.

La soirée s'acheva gaîment. Le capitaine était de belle humeur, et non seulement il raconta

1. *Épissure*, réunion de deux bouts de corde, faite de telle sorte, par l'enchevêtrement régulier des six brins, que les deux cordes n'en font plus qu'une. L'épissure ne laisse pas de trace et est tellement solide que la corde se romprait plutôt à côté que de céder au point de jonction.

2. Petit gobelet de fer-blanc dont se servent les marins.

3. Matelot servant dans la mâture.

son fameux exploit de la guerre de 1812, mais encore il régala la compagnie d'une chanson de mer, pleine d'entrain, tirée de « la Tempête » de Shakespeare. Il avait une jolie voix de baryton (le capitaine, pas Shakespeare) et enlevait le couplet avec verve.

Le maître, le fauberteur¹, le canotier et moi,
Le canonnier et son matelot,
Nous aimions Mall, Meg, Marian et Margery,
Mais nul ne se souciait de Kitty.

« Elle est bonne, la chanson, et bien chantée, ma foi, dit le matelot Ben, mais il y a quelqu'un tout de même qui se soucie de Kitty. Est-ce que ce M. Shakespeare est un marin, monsieur ?

— Il ne l'est plus, » répondit le capitaine en clignant de l'œil.

La pendule sonnait dix heures quand on se sépara. Le capitaine accompagna son hôte jusqu'à la *Maison du Marin*, afin de le questionner sur ses projets d'avenir.

1. Qui se sert du faubert, énorme pinceau d'étoupe avec lequel on lave le pont.

« Eh bien, monsieur, dit Ben, je ne suis plus jeune comme autrefois et je ne compte plus retourner à la mer. J'ai l'intention de mouiller¹ ici et de rester affourché² jusqu'à ce que le vieux ponton se déclique³. J'ai dans mon coffre deux ou trois mille dollars et je prétends me donner du bon temps sans avoir recours à l'Asile des marins invalides. »

Mon grand-père approuva ce plan, et le matelot Ben jeta l'ancre à Rivermouth, dont il devint l'une des curiosités.

Il commença par acheter une maisonnette basse, construite au bout du quai, à portée de fusil de la maison Nutter. Au grand amusement du capitaine, le matelot Ben peignit sa maison en noir, avec une ligne blanche pour marquer les sabords, afin de lui donner l'air d'un bâtiment de guerre. La ressemblance fut complétée par un petit mât de pavillon placé au-dessus de la porte. Ma description de l'extérieur de ce petit

1. Jeter l'ancre.

2. Rester sur deux ancres placées parallèlement et dont les chaînes, aboutissant au navire, forment la fourche.

3. Tombe en morceaux.

palais sera complète quand j'aurai ajouté que son propriétaire cloua sur cette porte un fer de cheval, dans le but d'éloigner les sorciers, précaution très nécessaire sous ces latitudes.

L'intérieur de la maison répondait à l'extérieur : il était partagé en deux chambres ; Ben mangeait et dormait dans celle qui regardait le quai. Quelques pots de métal et de la vaisselle étaient rangés sur une table à roulis, afin de les empêcher sans doute de glisser un jour de grosse mer. Aux murs étaient accrochés trois ou quatre dessins enluminés représentant des frégates célèbres et un portrait lithographié de femme, au-dessous duquel on lisait le nom de Kitty. Cela ne ressemblait pas plus à notre Kitty qu'à moi-même. Une dent de morse sur laquelle était sculpté un Esquimau, une mâchoire de requin et le dard d'un espadon se trouvaient au nombre des inestimables ornements de cette demeure. Dans un coin était suspendu le hamac remplaçant le lit, et dans un autre, le coffre de matelot du vieux Ben, coffre plein de curiosités, mystérieuse boîte de Pandore. C'était une vraie cabine de bord.

L'autre petite pièce, séparée de la première par une porte à coulisse, servait de cambuse. Elle renfermait un foyer pour faire la cuisine, des plats, des casseroles, une provision d'épicerie, quelques lignes, du filin, mille choses, y compris une odeur *sui generis* qui complétait l'illusion.

Kitty resta, bien entendu, à notre service, remplissant de part et d'autre l'office de ménagère. Le soir, elle allait rejoindre le matelot Ben. Une chaloupe fut bientôt ajoutée à l'établissement; elle servait pendant la saison de la pêche. L'hiver était consacré à la fabrication des filets.

La popularité de mon ami Ben était immense parmi les jeunes garçons de la ville. Dans ses mains expérimentées un couteau devenait un instrument susceptible de produire des merveilles. D'un morceau de bois, il tirait à volonté une pagode chinoise ou un vaisseau de 74 avec son gréement. Quiconque possédait un bâtiment sorti des chantiers du matelot Ben, devenait un personnage parmi ses camarades. Il n'en fabriquait pas beaucoup et refusait de les vendre,

préférant les offrir à ses petits amis, en tête desquels se trouvait Tom Bailey, vous le pensez bien.

Quelles bonnes soirées d'hiver autour du foyer de la cambuse (il ne faut pas parler de cheminée à bord), à écouter les histoires du matelot Ben ! L'été, alors que le jour s'ouvrait de bonne heure, quand il était assis sur le pas de sa porte, occupé à épisser une corde ou à raccommoder son filet, un cercle de jeunes et gais visages l'entourait toujours.

O le cher vieux compagnon ! comme les années passaient légères sur sa tête, après tant d'aventures ! Elles semblaient vouloir l'effleurer d'autant plus doucement qu'elles avaient été rudes pour lui en d'autres saisons.

CHAPITRE XVII

COMMENT NOUS MIMES EN ÉMOI LA POPULATION
DE RIVERMOUTH

L'arrivée du matelot Ben dissipa en partie les idées de voyage qui m'obsédaient. En outre, je fus distrait de mes projets de fugue à la Nouvelle-Orléans par un grand complot qui se tramait chez les Centipèdes.

Poivre Whitcomb prit assez bien le *veto* du capitaine, relativement à notre expédition, affirmant qu'il n'avait jamais compté sur son consentement. En cela, il ne disait pas la vérité.

Mais revenons au complot.

Parmi les changements qu'a subis Rivermouth depuis vingt ans, il en est un qui m'a tout particulièrement affligé : je veux parler de l'enlèvement de ces vieux canons de fonte plantés de-

bout, à l'encoignure des rues aboutissant à la rivière, et que l'on a remplacés par des bornes. Ces canons, dont la gueule en l'air était bouchée par un gros boulet, donnaient à la ville un cachet tout particulier.

Ils avaient leur histoire comme tout le reste à Rivermouth. Quand cette sempiternelle guerre de 1812 prit fin, tous les bricks, goélettes et bateaux armés dans le port eurent autant de hâte de se débarrasser de leurs pièces d'artillerie, qu'ils en avaient eu de les embarquer. Beaucoup de ces canons avaient coûté fort cher et maintenant ne valaient même plus le prix du fer employé pour leur fabrication, à cause de la difficulté qu'il y avait à briser et à fondre des pièces de métal aussi considérables. Le gouvernement n'en avait pas besoin, les particuliers non plus ; c'était une marchandise de rebut. Mais il existait un homme ridicule entre tous ceux de son temps, qui s'était mis dans la tête qu'il y avait gros à gagner avec ces canons. Les acheter, les conserver en lieu sûr et puis les revendre bien cher quand la guerre serait de nouveau déclarée, telle était la marotte de Silas Tresethen,

épicier, tenant les denrées des Indes orientales et occidentales, ainsi que le témoignait l'enseigne placée au-dessus de sa porte.

Sans aucun doute, la guerre devait éclater de rechef sous peu de mois, en sorte que Silas achetait tous les vieux canons sur lesquels il pouvait mettre la main. La cour de sa maison regorgea bientôt d'affûts hors de service, et sa grange de pièces de tous calibres. Quand on eut vent des projets de Silas, l'article, tant dédaigné d'abord, acquit aussitôt une grande valeur.

« Ah! ah! se disait Silas, d'autres veulent marcher sur mes brisées. Heureusement j'ai pris l'avance. »

Et il achetait, achetait toujours, payant souvent plus cher que n'avait valu l'objet quand il était sorti de la fonderie. Dans les villes voisines, on réunissait tous les vieux engins de guerre que l'on pouvait trouver, afin de les envoyer à Rivermouth.

Quand sa grange fut pleine, Silas remplit son cellier de cette vieille ferraille, puis son salon, puis toute sa demeure. Il engagea son fonds de

boutique, hypothéqua sa maison et sa grange, donna son cheval en gage et se serait donné lui-même, s'il eût trouvé prêteur, pour poursuivre jusqu'au bout sa grande spéculation. Il était ruiné, mais gai comme un pinson.

Certainement, la tête du pauvre Silas était fêlée ni plus ni moins que la majeure partie de ses canons; elle avait dû de tout temps recéler un grain de folie. Quelques années auparavant, il avait acheté un riche cercueil en bois de rose et fait graver son nom sur la plaque d'argent qui surmontait ce meuble d'un nouveau genre, en laissant un espace vide au-dessous du mot « mort ». On remplit ce vide par la date de son décès, et ce fut heureux alors pour Silas de s'être assuré d'un cercueil, aux jours de son opulence, car, lorsqu'il mourut, il n'avait pas de quoi acheter une boîte de sapin. Jamais il ne désespéra du reste de voir éclater la guerre avec l'Angleterre. Sa confiance ne l'abandonna pas à la dernière heure; il rendit l'âme en prononçant ces mots : *Angleterre... guerre sous peu... immenses profits!*

Je tenais cette histoire de la vieille dame

Jocelyn ; les faits étaient anciens, car Silas Treseten mourut en 1817.

Après sa mort, sa collection de canons fut vendue à l'encan. Une partie des plus gros, achetés par la ville, servit à faire des bornes au coin de plusieurs rues, d'autres allèrent à la fonderie ; le surplus, au nombre de douze, fut relégué sur un quai abandonné au pied de la rue de l'Ancre ; tour à tour l'herbe les enveloppait pendant l'été, la pluie d'automne les fouettait, et la neige les recouvrait pendant l'hiver. Ce sont ces douze canons qui font l'objet de mon histoire.

Le quai sur lequel ils reposaient était séparé de la rue par une barrière. Retiré, silencieux et tout vert de mousse, sa position écartée, les avantages qu'il présentait pour la pêche, étaient cause que les petits garçons s'y rendaient assidûment.

Bien souvent nous allâmes, au milieu de ces canons rouillés, jeter nos lignes à la mer ou bien jouer à saute-mouton. Ces canons-là nous plaisaient. Quel vacarme ils avaient dû faire dans leur beau temps ! Que d'histoires ils auraient

racontées si leurs grosses lèvres de fer eussent pu remuer! Ils s'étaient fait entendre assez comme cela, à certaine époque, et maintenant ces vieux aboyeurs de mer gisaient mornes, délaissés, en dépit de leurs grandes actions d'autrefois.

Je leur trouvais beaucoup de rapports avec ces vénérables invalides que l'on voit assis au soleil, devant les hôpitaux de la marine, et qui, regardant leur ancien élément, pleurent la jeunesse écoulée.

Mais il devait leur être donné de gronder encore une fois, et voici comment cela se fit.

Un jour que je pêchais sur le quai en compagnie de Harris, de Marden et de Blake, j'eus une inspiration subite.

« Dites donc, les autres! m'écriai-je en ramenant vivement ma ligne. Je tiens quelque chose!

— Quoi donc? une perche peut-être?... demanda Harris en jetant un coup d'œil de mon côté.

— Oh! il ne s'agit pas de poisson, répondis-je en riant; il s'agit des canons.

— Voyons la chose.

— Je me disais qu'il serait amusant de mettre un de ces canons-là sur ses jambes et de lui servir une bonne ration de poudre. »

Les lignes furent retirées de l'eau avec un ensemble parfait ; aucune proposition ne pouvait convenir davantage à mes camarades.

Nous eûmes bientôt retourné un des plus petits canons, et nous nous occupâmes à retirer la rouille qui obstruait la lumière. Le travail fut si rude qu'un instant nous désespérâmes d'en venir à bout.

« Si nous avions un foret un peu long, dit Charles Marden, la besogne serait bientôt faite. »

Je regardai dans la direction de la case du matelot Ben pour voir si son pavillon était hissé, car, lorsqu'il allait à la pêche, il avait l'habitude d'amener les couleurs ¹.

« Quand vous voulez savoir si l'amiral est à bord, mes petits cœurs, regardez la tête du mât, » disait le matelot Ben.

1. Ramener le pavillon.

Quelquefois, en plaisantant, il s'appelait lui-même l'amiral, et j'étais convaincu qu'amiral il aurait dû être. Or, le pavillon de l'amiral flottait au vent, et j'eus bien vite trouvé dans son coffre l'instrument dont nous avons besoin.

En un moment le canon fut en état de faire feu. Un journal froissé, attaché au bout d'un bâton, servit à nettoyer l'âme. Harris souffla dans l'ouverture de la lumière et déclara que tout allait bien.

Quand nous vîmes que nous avions si vite fini, nous songeâmes aux autres pièces qui étaient là, couchées dans l'herbe.

Au moyen d'une corde empruntée au matelot Ben, nous réussîmes, après de laborieux efforts, à les mettre toutes en position, avec une brique sous la gueule de chacune, afin de lui donner une élévation convenable. Ce fut quand nous vîmes ces canons placés régulièrement en cercle, comme une vraie batterie, que nous conçûmes un plan vraiment grandiose.

Notre première intention était de faire partir une seule pièce. Combien cette idée-là nous paraissait mesquine, depuis que l'autre nous

remplissait la cervelle et nous donnait des éblouissements !

« Où avions-nous la tête ? s'écria Jack Harris. Tirons une salve bien conditionnée, dussions-nous la payer de notre vie ! »

Nous étions tous d'accord, et, avant la nuit, une moitié des canons se trouva en état de servir. Afin d'empêcher l'humidité de détruire notre ouvrage, nous obstruâmes les gueules des pièces déjà nettoyées avec des bouchons de paille, et leurs lumières avec des chevilles de bois.

Le lendemain, à la première récréation, les centipèdes s'assemblèrent dans un coin de la cour pour arrêter les mesures nécessaires à l'exécution du grand projet. Les inventeurs, malgré leur désir de garder le secret, furent obligés de développer leur plan en conseil, car il fallait faire voter les fonds nécessaires pour l'acquisition des munitions. Aucune dépense n'ayant entamé la caisse, depuis un certain laps de temps, le trésor pouvait fournir quelques dollars pour une affaire de cette importance.

A l'unanimité les fonds disponibles furent accordés, et une souscription fut ouverte séance

tenante pour parfaire la somme indispensable. Plusieurs centipèdes n'avaient pas un centime, sauf celui qu'ils portaient au cou; d'autres se trouvaient plus riches, fort heureusement. Je possédais un dollar qui fut immédiatement déposé dans la casquette du trésorier. Cet acte de munificence enthousiasma mes collègues, qui décernèrent à la batterie le nom de *Batterie Bailey*. De ma vie je n'ai été aussi fier que le jour où cette récompense publique me fut accordée.

Le trésor se trouva porté à la somme de neuf dollars; c'était une fortune, mais ce n'était pas plus qu'il ne fallait. On fit douze parts de l'argent, et chaque douzième fut remis à l'un des membres de la société; car la prudence exigeait que chacun n'achetât pas une trop grande quantité de poudre, sans quoi l'on eût couru le risque d'éveiller des soupçons, surtout à une époque aussi éloignée du 4 juillet.

Quatre boutiques vendaient de la poudre à Rivermouth; il se présenta trois acheteurs dans chacune d'elles.

Par excès de précaution, nous avons décidé

que les acquisitions ne se feraient pas le même jour. L'un devait acheter le lundi, un autre le mardi, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la quantité de poudre nécessaire fût en notre possession. Au fur et à mesure, les munitions étaient cachées dans un coin bien sec du quai.

Nous nous occupions, pendant ce temps-là, d'achever le nettoyage des canons, ce qui prit plusieurs après-midi, vu l'état pitoyable dans lequel étaient quelques-uns d'entre eux. Quand tout fut prêt, une nouvelle difficulté surgit. Il ne fallait pas songer à faire notre salve pendant le jour. Il fallait qu'elle eût lieu de nuit et au moyen de fusées; car sans aucun doute, après les deux ou trois premiers coups, les voisins accourraient, et il ne ferait pas bon se trouver là pour être reconnus.

Mais lequel d'entre nous possédait la moindre donnée sur les fusées? Qui donc serait capable d'arranger les choses de telle sorte que les canons partissent l'un après l'autre, à une minute d'intervalle environ?

Théoriquement nous savions une chose, c'est que, telle longueur de mèche fulminante brûlant

pendant une minute, une longueur double brûlerait donc pendant deux minutes; mais nous étions arrêtés par les difficultés de la pratique. Une seule personne pouvait nous tirer d'embarras, c'était le matelot Ben. Je reçus la mission d'aller le sonder. Les instructions qui me furent données laissaient à ma prudence le soin de décider s'il convenait de faire notre confident de l'ex-canonnier. Un soir donc, je me rendis dans la cabine et j'amenai la conversation sur les fusées en général d'abord, sur les mèches fulminantes ensuite. L'amiral consentit de bonne grâce à m'en fabriquer, croyant bien à quelque farce, — il les aimait comme tous les matelots, — mais à cent lieues de supposer celle que nous méditions. Sans aucun doute, elle lui eût paru trop forte.

Ma visite à Ben eut lieu le lundi soir. Le mercredi les fusées étaient prêtes. Ce soir-là nous devions faire parler la batterie Bailey. M. Grimshaw s'aperçut qu'il y avait quelque chose dans l'air, car nous étions distraits et incapables de demeurer en repos. Quand le professeur donna pour sujet de la composition « Guy Fawkes », les douze associés furent atterrés.

Certes, la coïncidence était curieuse; mais toutes les fois qu'un individu a commis ou est sur le point de commettre une faute, mille riens qui, en d'autres temps, passeraient inaperçus, lui semblent être les indices d'un soupçon qui déjà pèse sur lui. Certes, Guy Fawkes, lui aussi, dut éprouver plus d'une émotion de ce genre, après qu'il eut placé ses barils de poudre sous la Chambre des Lords.

Le mercredi donc, les Centipèdes profitèrent du demi-congé habituel pour se réunir dans la grange, afin d'arrêter leurs dernières dispositions. Elles étaient bien simples. Les fusées étaient en notre possession; et il ne restait qu'à désigner celui qui devait y mettre le feu. Là-dessus s'éleva un grand débat. Les uns prétendaient que ce soin devait m'être dévolu, puisque la batterie portait mon nom et que de plus j'étais l'inventeur du projet. Les autres voulaient qu'elle fût confiée à Phil Adams, le plus âgé de notre bande. A la fin, on convint de s'en remettre au sort pour ce choix important.

Douze carrés de papier furent déposés dans une casquette; avant de les plier, on avait écrit

sur l'un d'eux : « Tu es notre homme. » On secoua les bulletins, et, l'un après l'autre, nous fûmes appelés à tirer. Sur un signal déterminé, chacun ouvrit le billet qui lui était échu. Le mien portait la phrase fatidique : « Tu es notre homme ! » Je ne vous décrirai pas les émotions qui furent mon partage pendant tout le reste de la soirée.

Dès qu'il fit sombre, Phil Adams se rendit au quai pour mettre les mèches en place. Toutes se réunissaient à une fusée principale, qu'allait rejoindre une traînée de poudre aboutissant à la barrière. Il ne s'agissait plus que d'aller, à minuit, passer la main à travers les barreaux et approcher une allumette de la poudre.

On se couche vers dix heures à Rivermouth. Dès onze heures, la ville est plongée dans le silence comme un cimetière de campagne. Rien ne saurait être comparé au calme qui règne dans le port à minuit.

C'est au milieu de ce calme que je me glissai hors de la maison comme un fantôme. Courbé en deux, je traversai les rues qui mènent au port, et je ne respirai qu'en atteignant la barrière du quai.

Là, je m'arrêtai un moment pour laisser s'apaiser les battements de mon cœur, puis je me mis à genoux, je passai l'allumette entre deux planches et la traînée de poudre s'enflamma sans bruit. J'avançai ensuite la tête : la fusée principale brûlait en crépitant.

Ayant constaté que tout allait bien, je partis de toute la vitesse de mes jambes, tremblant que les mesures n'eussent été mal prises et que la première explosion n'eût lieu avant que je fusse rentré au gîte ; mais il y a une Providence spéciale qui veille sur les fous, les ivrognes et les enfants.

Je ne pris pas la peine de me déshabiller. Je me mis au lit avec veste, pantalon et souliers ; je ne sais si je retirai ma casquette. A peine avais-je ramené la couverture sur moi que le premier canon de la batterie Bailey fit entendre un *boum* formidable.

Je demeurai immobile comme une souris. Moins de deux minutes après un second coup partit, puis un troisième. Cette explosion-là fut terrible, elle ébranla la maison du haut en bas.

La ville s'éveillait. Les fenêtres s'ouvraient par-ci par-là, et les gens se demandaient les uns aux autres ce que cela pouvait être.

Boum! fit le quatrième canon.

Je sautai à bas du lit et me dépouillai de ma veste, car j'entendais le capitaine chercher, en tâtonnant, le chemin de ma chambre. J'étais à moitié déshabillé quand il trouva la clef.

« Entendez-vous ces canons? lui demandai-je dès qu'il eut ouvert.

— Je ne suis pas sourd, riposta le capitaine assez sèchement, — tout ce qui lui rappelait qu'il avait l'oreille un peu dure lui agaçait les nerfs, — mais qu'est-ce que cela signifie? Tu devrais te lever et aller voir.

— Je suis presque habillé déjà. »

Boum! Boum! firent deux canons partant ensemble.

La porte de M^{lle} Abigaïl s'ouvrit, et ce modèle de pudeur féminine sortit de sa chambre en chemise de nuit. (Ce fut l'unique inconvenance qu'elle commit en sa vie.) Elle tenait une bougie allumée à la main et ressemblait à une très vieille *Lady Macbeth*.

« O Daniel ! c'est affreux ! que se passe-t-il donc ?

— Je suis incapable de faire même une supposition, dit le capitaine, mais je crois que c'est fini. »

Boum ! répondit la batterie Bailey.

Tout Rivermouth était sur pied maintenant, et la moitié de la population masculine courait aux quatre points cardinaux, car les coups semblaient partir de différents côtés. Chacun interrogeait ceux qu'il rencontrait ; mais, comme personne ne savait à quoi s'en tenir, le mystère demeurait impénétrable.

Les uns pensaient que l'on bombardait la ville, d'autres que c'était la fin du monde ; les plus perplexes étaient certainement ceux qui ne s'imaginaient rien du tout.

Pendant ce temps-là, la batterie Bailey continuait à tirer par intervalles réguliers, et une extrême confusion à régner dans la ville. Les gens couraient de-ci de-là, des lanternes à la main. La police était dehors et marchait comme un seul homme du mauvais côté. Découvrant à la fin son erreur, elle se dirigea vers le quai ;

elle y arriva au moment où le dernier canon faisait feu.

Une épaisse fumée flottait sur la rue de l'Ancre et obscurcissait le ciel étoilé. Deux ou trois cents personnes s'agitaient, sans oser avancer avant que tout fût fini. Plusieurs planches avaient été arrachées de la clôture, et, par les vides qu'elles laissaient, les plus hardis se hasardèrent enfin à passer.

La cause de tout ce vacarme ne tarda pas à être connue. Les habitants de Rivermouth commencèrent à soupçonner qu'on s'était moqué d'eux. Beaucoup étaient fort irrités et déclaraient qu'aucune peine ne serait suffisante pour punir un pareil forfait; d'autres, et c'étaient ceux qui avaient eu le plus peur, affectaient de rire, prétendant qu'ils avaient compris, dès la première minute, qu'il s'agissait d'une simple plaisanterie.

La police prit bravement possession de la place, et la foule s'écoula petit à petit. Dans les groupes, on se demandait qui avait pu inventer cette farce.

Le reste de la nuit se passa sans bruit, bien

que certaines personnes craintives demeurassent éveillées, dans l'attente du renouvellement de la canonnade.

Je crus que je ne dormirais pas du reste de la nuit. Je m'assoupissais à peine, quand je me mis à rire en rêve, si fort, que je me réveillai moi-même. A la fin, cependant, le sommeil l'emporta, et je passai par une série de songes désagréables : c'était d'abord l'esprit de Silas Tresethen qui me présentait un compte exorbitant pour l'emploi que j'avais fait de ses canons ; puis le matelot Ben, poudré à frimas, tricorne en tête, présidait une cour martiale devant laquelle j'étais traîné honteusement et qui me condamnait à mort, la sentence devant être exécutée par la batterie Bailey. Je m'éveillai en sursaut. Il faisait grand jour, et le soleil se jouait sur mon lit. Je vous avouerai que je fus heureux de voir que j'avais seulement rêvé.

Cette fascination incompréhensible, qui attire le coupable vers le lieu où s'est accompli son crime, me conduisit au quai, dès que je fus habillé. Je trouvai là, réunis, les autres conspirateurs qui examinaient, avec un mélange de

curiosité et de crainte, les dégâts causés par la batterie.

La barrière était dans un assez triste état, et la terre labourée tout autour de l'endroit où les canons avaient été rangés d'abord. Je dis d'abord, parce qu'à présent ils étaient disséminés un peu partout. Il n'y en avait peut-être pas un qui fût resté à sa place. Celui-ci était fendu de la gueule jusqu'à la culasse; celui-là, ouvert comme le pavillon d'une trompette. Trois avaient disparu; mais en cherchant bien, nous les aperçûmes plantés tout debout dans la vase, au pied du quai.

La destruction de la batterie Bailey n'était malheureusement pas le seul accident que l'on eût à déplorer. Un éclat de fonte avait enlevé, en passant, la cheminée de la cabine du matelot Ben. Il se mit d'abord en colère, mais n'osa pas se plaindre ouvertement, vu que c'était lui-même qui avait préparé les fusées.

« J'aurais pris un ris dans le tuyau de mon foyer, dit l'amiral en regardant avec regret sa cheminée brisée, si j'avais pu me douter que mon pavillon allait se trouver sous votre feu, vauriens! »

Le lendemain, il hissa un tuyau de tôle divisé en sections qui pouvaient rentrer les unes dans les autres à volonté. Somme toute, je crois qu'il se consola de la perte de sa cheminée de brique, par la raison que le tuyau de tôle était bien plus selon les usages de bord.

La ville s'apaisa moins vite. Le conseil municipal était décidé à faire un exemple. Il offrit une récompense à qui dénoncerait les coupables, et promit pardon entier à celui d'entre eux qui ferait connaître les autres. Mais les centipèdes étaient gens de cœur. Des soupçons planèrent sur certaines personnes, premièrement sur les soldats du fort, puis sur un individu connu en ville sous le nom de La Bouteille, et enfin sur le matelot Ben ; mais on ne put croire ce dernier assez dépourvu de bon sens pour avoir démoli lui-même sa cheminée. Finalement, la canonade fut attribuée à une influence surnaturelle.

Les gens qui vivent près de la mer sont toujours plus ou moins superstitieux. Certaines histoires de vaisseaux fantômes et de feux mystérieux qui détournent les navires de leur route pour les faire périr sur des écueils inconnus,

font partie du répertoire légendaire de Rivermouth. Le doyen des anciens de l'endroit se souvint, par exemple, qu'au temps de son enfance, un bâtiment étranger était entré dans le port un soir de brouillard, avait tiré un coup de canon qui ne produisit pas de détonation, puis s'était évanoui, coque, grément et voile, sans laisser plus de trace de son passage qu'un morceau de papier brûlé. L'autorité demeura pourtant persuadée que la main d'un vivant avait fait le coup, et employa divers stratagèmes pour arriver à découvrir cette main audacieuse. L'un des moyens employés faillit réussir. Une vieille pièce de campagne avait été laissée près du théâtre de notre dernier exploit. Le manque d'argent nous empêcha seul d'acheter de la poudre et de nous livrer aux deux gardiens qui passèrent une semaine à l'affût près du canon tentateur.

Longtemps ce bombardement nocturne fut le texte de toutes les conversations de la ville. Le tour était si hardi et monté sur une si grande échelle, qu'il ne vint à l'idée de personne de soupçonner des enfants d'en être les auteurs.

Bref, les habitants de Rivermouth n'ont jamais eu le mot de l'énigme et ne l'auront pas, à moins qu'ils ne lisent ce récit véridique de l'évènement. Si les membres du conseil municipal tiennent toujours à punir les malfaiteurs, je puis fournir assez de preuves pour convaincre de culpabilité Poivre Whitcomb, Phil Adams, Charles Marden et les autres honorables membres de l'Association des centipèdes. Mais, vraiment, je ne suppose pas qu'on soit encore disposé à octroyer une récompense au délateur.

CHAPITRE XVIII

DANS LEQUEL JE MONTRE QUE JE SUIS LE
PETIT-FILS DE MON GRAND-PÈRE

Savez-vous ce que c'est qu'une crise financière? Non! Je vais vous l'apprendre.

Vous êtes sérieusement endetté; mettons que ce soit d'un quart de dollar, vis-à-vis du petit boutiquier du coin qui vend des images, de la glu, des aiguilles et du raisin de Malaga. Un camarade vous doit un quart de dollar qu'il a promis de vous rendre à date convenue. Vous comptez sur ce quart de dollar pour régler votre compte avec le boutiquier. Mais il arrive que le camarade vous fait faux bond. Voilà une crise financière.

Quand cela se produit, dans de plus grandes proportions et au sein du monde commercial, il

en résulte ce que l'on appelle une panique. L'incapacité d'un homme à payer ses dettes ruine un autre homme, qui, à son tour, ruine d'autres individus, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, les faillites succédant aux faillites, les plus riches capitalistes commencent à trembler. La confiance manquant, le crédit est suspendu, et le menu fretin du commerce est jeté à bas comme des quilles.

Ces paniques commerciales se produisent partout, mais plus qu'ailleurs en Amérique, où elles sont pour ainsi dire périodiques comme les comètes, les tremblements de terre et autres phénomènes désagréables. Il en survint une à la Nouvelle-Orléans en 18..., et la maison de banque de mon père fut renversée du coup.

D'une fortune relativement considérable, il ne resta plus, les dettes payées, que quelques milliers de dollars. Mon père projetait de revenir au Nord, pour s'embarquer dans des entreprises moins hasardeuses; mais, en attendant, il fut forcé de rester à la Nouvelle-Orléans, afin de terminer sa liquidation.

Mon grand-père se trouvait, jusqu'à un cer-

tain point, enveloppé dans le désastre, et perdit, je crois, une grosse somme; mais il n'en parla guère. Il avait pour principe qu'il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher.

Cette suspension des affaires de la maison de banque était déjà une assez triste chose; néanmoins, elle fut aggravée par une nouvelle bien autrement inquiétante qui nous parvint à Rivermouth. Le choléra, dont on avait annoncé l'apparition pour cette année-là, se produisait en effet sur certains points, le long du Mississipi; à la Nouvelle-Orléans, il faisait rage.

Les journaux en parlèrent d'abord d'une façon contradictoire; beaucoup de gens niaient son existence, mais une lettre de ma mère ne nous permit plus de douter. La ville était en proie à l'épidémie; les hôpitaux regorgeaient de malades, et chaque paquebot emportait par centaines les habitants qui fuyaient devant le fléau. L'état des affaires de mon père le força cependant de rester à son poste; désertier, c'eût été faire le sacrifice de tout ce qu'il avait pu sauver du naufrage. Comme il devait passer trois mois encore à la Nouvelle-Orléans, ma mère

refusa de partir sans lui. A compter de cette époque, nous attendîmes avec une fiévreuse anxiété les nouvelles hebdomadaires du Sud. La première lettre nous annonça que mes parents se portaient bien, et que la maladie avait jusqu'alors épargné leur quartier. La lettre qui suivit fut moins rassurante. Les affaires de mon père, vu le départ de ses associés, devaient le retenir plus longtemps qu'il ne l'avait d'abord annoncé. La famille s'était transportée au bord du lac Ponchartrain, aux environs de la ville, où son chef pouvait aller passer une partie de la semaine. Le retour dans le Nord se trouvait donc renvoyé à une époque indéterminée; mon inquiétude était extrême; l'idée que mon père et ma mère pouvaient mourir avant que je ne les eusse revus me jetait dans un véritable désespoir. Le désir de partager leurs dangers s'empara de moi avec une puissance irrésistible. Je savais trop que grand-père ne voudrait pas entendre parler de mon retour à la Nouvelle-Orléans dans un moment pareil, puisque, avant l'épidémie, il s'y était déjà opposé; mais, quelque chagrin que cela me fit et que cela dût

lui faire, je résolus de me passer de son assentiment.

J'ai souvent remarqué combien les circonstances favorisent la réalisation des choses que l'on a énergiquement résolu d'accomplir.

Cette semaine-là même, le *Canard de Rivermouth* reproduisait une annonce qui semblait avoir été faite à mon intention. La voici :

« ON DEMANDE plusieurs bons matelots et un garçon de chambre sur le navire *Rawlings*, actuellement en charge à Boston, pour la Nouvelle-Orléans. Se présenter à l'agence de M. M... et C^{ie}, ou à bord avant quatre jours. »

La question de savoir comment je pourrais faire le voyage de la Nouvelle-Orléans, avec la somme de quatre dollars et soixante-deux sous, me tracassait horriblement. Cette annonce me tira d'embarras. Je le ferais, parbleu, comme garçon de chambre !

J'avais pris Poivre pour confident, cette fois encore, voulant que, si le *Rawlings* sombrait dans une tempête, mes amis eussent au moins la satisfaction de savoir ce que j'étais devenu.

Poivre secoua la tête d'un air de désapproba-

tion et essaya par tous les moyens possibles de me détourner de l'entreprise. Il traça un tableau désenchantant de l'existence d'un garçon de chambre, dont la destinée était, selon lui, d'avoir plats et assiettes cassés sur la tête, chaque fois que le capitaine ou le maître d'équipage se trouvait de mauvaise humeur, ce qui devait arriver souvent. Mais rien de ce que put dire mon ami Poivre ne réussit à ébranler ma détermination.

« Je veux revoir mon père ! » telle était ma réponse à toutes ses remontrances.

Je n'avais pas de temps à perdre, l'annonce accordant une limite de quatre jours pour tout délai. Je tremblais à la pensée qu'un autre garçon n'usurpât l'emploi.

L'annonce m'était tombée entre les mains le lundi. Le mardi, mes préparatifs furent terminés. Mon bagage consistait en quatre chemises, une demi-douzaine de cols, un morceau de glu (Dieu sait pourquoi faire !) et sept chaussettes, le tout enveloppé dans un foulard. Ce paquet fut caché à l'écurie.

Mon intention était de prendre le dernier

train pour Boston, afin d'éviter les chances d'une poursuite immédiate, s'il devait y en avoir une.

Je ne mangeai guère à déjeuner et à dîner ce jour-là. J'avais le cœur gros, car j'adorais mon grand-père. J'évitais ses regards, et n'aurais pas levé les yeux sur M^{lle} Abigaïl ou sur Kitty pour tous les trésors des Indes.

Quand arriva l'heure du départ, j'allai chercher mon paquet à l'écurie ; je déposai un baiser sur l'étoile blanche du front de Gipsy et me sentis réellement ému quand la pauvre bête me lécha la joue en guise de caresse. Deux fois je revins la flatter de la main.

En arrivant à la gare, je pris mon billet d'un air décidé qui aurait dû éveiller les soupçons du buraliste, et montai bien vite dans un wagon de troisième classe. Je ne fus tranquille que lorsque le jour parut.

Alors je respirai et jetai un regard autour de moi. La première personne que j'aperçus fut le matelot Ben, assis à cinq ou six places en arrière et lisant le *Canard de Rivermouth*.

Lire n'était pas une petite affaire pour le matelot Ben. Il attaquait le sens d'un alinéa comme

il eût attaqué un ours et, règle générale, se tirait assez mal de l'aventure. En ce moment même, il s'évertuait à comprendre, agitant les lèvres et roulant les yeux d'une façon désespérée. Évidemment il ne m'avait pas vu. Mais que faisait-il dans le train de Boston ?

Sans m'arrêter à résoudre cette question, je me levai doucement et passai dans le compartiment qui précédait celui où nous nous trouvions. C'eût été un trop malheureux hasard que d'avoir l'amiral à bord ! Je ne parvenais pas m'expliquer le motif de sa présence. Fallait-il admettre que le bonhomme fût las d'être à terre et allât, lui aussi, s'embarquer ? Non, une telle supposition était tout bonnement absurde... De temps à autre, je jetais un coup d'œil du côté de la porte de communication des wagons, m'attendant à le voir apparaître.

Nous avions franchi deux ou trois stations, et je commençais à me rassurer quand il me sembla sentir le regard de quelqu'un fixé sur moi. Je me retournai involontairement et vis le matelot Ben assis à l'extrémité de la voiture, son *Canard de Rivermouth* à la main.

Je commençai à me sentir fort mal à l'aise. Était-ce donc avec préméditation qu'il s'attachait ainsi à mes pas? S'il me savait là, pourquoi ne me parlait-il point? Pourquoi me suivre ainsi, comme un muet fantôme?

La littérature, même sous forme d'articles de la gazette locale, produisait toujours un effet soporifique sur l'amiral. Quand je me hasardai à le regarder de nouveau, son chapeau lui tombait sur l'œil droit d'une façon tout à fait incorrecte, et le *Canard de Rivermouth* reposait chiffonné à côté de lui. Ben avait succombé au sommeil. S'il pouvait dormir seulement jusqu'à sa destination...

Je finis par découvrir que le wagon de derrière avait été détaché à la station précédente. Cela me parut expliquer d'une façon à peu près satisfaisante la singulière manœuvre du matelot Ben et calma en partie mes appréhensions. Néanmoins je n'étais pas encore bien tranquille.

L'amiral continuait de dormir du sommeil du juste; il ronflait même de toutes ses forces, quand nous entrâmes à Boston.

Je pris mon petit paquet, et, sautant hors du

wagon, je m'élançai dans la première rue qui se présenta devant moi.

C'était une ruelle tortueuse et bruyante, encombrée de colis de marchandises. Je ne ralentis ma course qu'après avoir mis une distance respectable entre moi et la gare. Le jour commençait à baisser.

J'allais m'asseoir sous une porte pour me reposer, quand voilà ce diable d'amiral qui arrive sur l'autre trottoir, toutes voiles dessus, comme il n'aurait pas manqué de dire.

Je repartis aussitôt d'un pas rapide; mais, en dépit de tous mes efforts, je ne gagnais pas un pouce de terrain. Je ne savais comment faire pour me débarrasser de l'amiral. Je n'osais pas courir, dans la crainte d'être pris pour un voleur, ce que mon paquet eût rendu vraisemblable. Néanmoins je finis par m'y décider, et franchis à toutes jambes un espace de deux milles au moins. Mon persécuteur avait bon pied, bon œil, et se maintenait invariablement à la même distance. Je compris qu'il ne me restait plus qu'à me rendre à discrétion. Le matelot Ben était résolu à m'attraper, c'était clair; connais-

sant l'homme, je savais qu'il y avait bien peu de chance de lui échapper. Je fis donc volte-face et attendis qu'il me rejoignît, ce qui fut l'affaire de quelques secondes.

« Matelot Ben, dis-je avec amertume, dois-je comprendre que vous me suivez ? »

— Ma foi, mon petit ami, répondit l'amiral en se grattant le nez, ce qui était chez lui le signe d'un profond embarras, j'ai toujours du plaisir à vous suivre dans vos promenades.

— Serait-ce par ordre ?

— C'est par ordre.

— Par ordre du capitaine ?

— Naturellement.

C'est-à-dire que mon grand-père vous a chargé de me ramener à Rivermouth et de m'empêcher d'aller voir mon père...

— C'est à peu près cela, riposta l'amiral cessant de dissimuler. Vous devez attendre vos parents chez votre grand-père qui, autant que vous, je suppose, a envie de les revoir.

— Et il faut que je vous suive de gré ou de force ?

— Voilà précisément ce qu'a dit le capitaine. »

Il n'y avait rien à faire. Je me mordis les lèvres afin de ne pas éclater, et déclarai enfin que je me soumettais. J'étais convaincu que l'amiral n'eût pas hésité à me mettre le grappin dessus, si j'avais opposé la moindre résistance.

Il était trop tard pour regagner Rivermouth ce soir-là; je le dis au vieux Ben, lui demandant ce qu'il comptait faire. Il répliqua que nous allions croiser à l'effet de trouver un souper et une chambre pour la nuit. Je ne fis pas d'objection, la perspective de souper me souriant assez, en somme, car je n'avais pas pris depuis vingt-quatre heures la quantité de nourriture nécessaire à un serin.

Nous retournâmes au chemin de fer, dont la salle d'attente communiquait avec une sorte de restaurant. Là, nous prîmes une tasse de café et quelques tranches de biscuit.

L'amiral ne connaissait guère les hôtels de Boston; mais il avait logé autrefois dans une petite auberge bien tranquille, qui se trouvait aux environs de la gare et qui était tenue par un de ses amis.

Cette maison avait vu de meilleurs jours.

Nous y trouvâmes l'hospitalité dans une chambre exhalant la plus parfaite odeur de moisi et renfermant deux lits, deux chaises, plus un pot à eau ébréché. Le manteau de la cheminée était orné de trois conques marines jadis roses. Audessus était suspendue certaine gravure coloriée, qui représentait une corvette de guerre américaine canonnant une frégate anglaise. Chose curieuse, dans tous les dessins de ce genre, nos bâtiments ne semblent jamais souffrir de ces terribles combats. Cela montre quel peuple nous sommes !

Une lampe fumeuse, placée sur une table vermoulue, répandait dans ce modeste logis sa faible clarté. Je songeai malgré moi à notre salon, avec son brillant papier de tenture, ses moelleux rideaux et ses sièges confortables ; je revis le portrait du major Nutter, mon bisaïeul, en perruque poudrée et uniforme fédéral, qui resplendissait entre deux étagères chargées de livres ; je me représentai le capitaine et M^{lle} Abigaïl assis auprès de la table ronde qui occupait le milieu de la chambre ; et puis, je me demandai quelle réception me serait faite

au retour. J'aurais voulu savoir si l'enfant prodigue prévoyait qu'on allât tuer le veau gras en son honneur, et quelles étaient ses idées intimes lorsqu'il revint à la maison paternelle.

Bien que je fusse passablement découragé, je faisais bonne contenance. Être pris et mis en cage comme je l'avais été, c'était un coup effroyable pour mon amour-propre. Le matelot Ben essaya de me faire causer, mais je lui répondis constamment par monosyllabes. Il insinua que nous avions une nuit devant nous, et qu'il était disposé à l'égayer autant que je le souhaiterais, en allant au spectacle, par exemple. Je refusai son offre avec une sorte de stoïcisme. Au fond, je grillais d'accepter.

Il parla ensuite de dominos, d'échecs, et fit ressortir les agréments d'une partie en sept points.

Je vis que l'amiral commençait à être peiné de mes refus systématiques. Nous avions toujours été si bons amis jusque-là ! C'était mal à moi de blesser ce cœur aimant, fût-ce l'espace d'une minute. J'étais réellement attaché à mon vieux Ben ; aussi, quand, d'un ton désolé, il demanda

de la bière, j'eus la faiblesse d'en boire avec lui dans une tasse à thé. Cette concession suffit à lui rendre sa belle humeur, et il bourra gaie-ment sa pipe.

La bière et la fumée odorante du tabac chas-èrent quelque peu mes idées sombres, et, comme il était trop tard pour aller au théâtre maintenant, je voulus bien reconnaître, en m'adressant à l'angle nord-ouest du plafond, qu'une partie en sept points ne manquait pas d'attraits. Aussitôt l'amiral disparut et rapporta, l'instant d'après, un paquet de cartes graisseuses.

Pendant que nous jouions avec des chances diverses, Ben buvait sa bière à petits coups et devenait communicatif; il refusa pourtant de m'éclairer sur la façon dont s'était faite la décou-verte de mes projets de fuite; mais il m'apprit qu'il avait à ce sujet engagé un pari avec le capitaine. Ben étant d'avis que je voulais filer mon câble ¹ par le bout pour prendre le large, mon grand-père lui offrit de parier un dollar que je ne partirais pas. C'était surtout à cause

1. Quand on est trop pressé pour lever l'ancre, on la laisse au fond et on file son câble, pour s'en séparer.

de cela que Ben m'avait laissé aller, quand il lui était si facile de me capturer au départ.

Comme le voyage aller et retour, plus la dépense de l'auberge, devaient lui coûter au moins cinq dollars, je ne voyais pas pourtant ce qu'il avait à gagner avec son pari. Il se gratta le nez quand je lui opposai cette judicieuse objection. Puis, lorsque je lui demandai pourquoi il ne m'avait pas fait descendre du train à la première station, il m'expliqua qu'ayant pris un billet pour Boston, il se considérait comme engagé vis-à-vis de la compagnie du chemin de fer à remplir sa part des conditions du contrat. Pour employer son expression, « il avait embarqué pour la campagne. »

Cette manière de voir me parut si drôle qu'une fois couché, la lumière déjà éteinte, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en y songeant. L'amiral crut sans doute que je méditais une nouvelle évasion, car il vint à tâtons s'assurer plusieurs fois de ma présence, pendant la nuit, me palpant de la tête aux pieds pour se convaincre que je ne m'étais pas envolé en tout ou en partie.

J'étais là, bien entier de ma personne, le lendemain matin, quand le matelot Ben me réveilla en criant : « Allons, tout le monde sur le pont ! » Ces paroles sonnèrent à mes oreilles comme la continuation de mon rêve, car, dans le moment même, je grimpais au flanc du *Rawlings* pour aller offrir mes services en qualité de garçon de chambre.

Il fallut que l'amiral me secouât deux ou trois fois. J'ouvris péniblement les yeux et promenai un regard surpris autour de la chambre. Petit à petit, je me rendis compte de ma situation. Qu'il est pénible de se réveiller avec la pensée que le chagrin de la veille reste tout prêt à vous saisir de nouveau à la gorge !

« Eh bien ! petit camarade, comment ça va-t-il ? »

J'étais trop accablé pour répondre. Le regret de ne pouvoir partager les dangers auxquels étaient exposés mes parents se mêlait à la crainte de me présenter devant le capitaine Nutter, pour ne rien dire de M^{lle} Abigaïl et de Kitty. S'ils n'avaient deviné ni les uns ni les autres le motif qui rendait ma fuite excusable, quelle de-

vait être leur indignation ! Après ce point sérieux de la question, un autre me frappa tout à coup : comme mes camarades d'école allaient me regarder ! Conway, Seth Rodgers allaient-ils assez jouir de ma mortification ! Que deviendrais-je si le révérend Hawkins faisait allusion à mon escapade dans son sermon du dimanche suivant !

Le matelot Ben eut raison de me surveiller, car, ces idées ayant pris possession de ma cervelle, je ne cherchais que l'occasion de lui glisser entre les mains.

L'aubergiste ne donnait point à manger ; aussi déjeunâmes-nous dans une petite taverne située sur le chemin de la gare. La ville n'était pas encore éveillée, elle semblait triste et déserte au milieu du brouillard matinal.

Par-ci, par-là, sur notre passage, un boutiquier décrochait les volets de son magasin, et, de temps à autre, nous rencontrions un homme en guenilles qui avait évidemment passé la nuit sur un pas de porte. Ces oiseaux de la première heure et quelques campagnards, qui arrivaient avec des provisions de lait, étaient les seuls êtres animés que l'on vit.

A la gare, je voulus payer mon billet. Il ne me plaisait pas d'être transporté pour rien comme les prisonniers que l'on transfère d'une geôle à une autre.

Je me jetai dans un coin du wagon, et le matelot Ben s'assit auprès de moi, coupant court à toute velléité de fuite. Notre compartiment se remplit bientôt, et je me demandai si aucune particularité dans mon maintien ne pouvait faire deviner que j'étais un fugitif que l'on ramenait au bercail.

Un individu placé devant nous et qui était myope, je le reconnus plus tard, en le voyant promener son nez sur le guide du voyageur qu'il lisait, me fit rougir jusqu'aux oreilles par l'attention avec laquelle il sembla me considérer. J'enlevai avec mon coude la buée qui recouvrait la vitre et regardai le paysage pour me donner une contenance.

L'amiral et moi, nous n'échangeâmes que peu de mots, pendant le trajet. Mes regards restèrent fixés sur la campagne, tandis que mon esprit calculait de quelle nature serait vraisemblablement la réception qui m'était réservée.

Que dirait le capitaine? Que ferait M. Grimshaw? Puis je pensai à Poivre Whitcomb. Je ruminai la vengeance que je devais tirer de ce traître, car c'était lui qui m'avait dénoncé assurément. Poivre seul était dépositaire de mon secret. Perfide Poivre!

A mesure que nous laissions les stations derrière nous, je redoutais davantage l'entrevue que j'allais avoir avec les miens. Le matelot Ben devina ce qui se passait en moi, car il se pencha de mon côté pour me dire : « Je ne pense pas que le capitaine vous traite trop mal. »

Mais ce n'était pas là ce qui m'inquiétait; j'étais chagriné par le sentiment de ma sottise. Pendant le long et silencieux voyage que je venais de faire, j'avais examiné cette équipée sous tous les aspects, sans lui trouver de justification suffisante, même dans mon dévouement filial. L'échec en outre me couvrait de ridicule.

En approchant de Rivermouth, je n'aurais pas été fâché que le train qui nous croisa eût fondu sur nous et mis fin à mes peines.

Contrairement à mon attente, le capitaine

n'était pas au débarcadère. Le matelot Ben jeta un regard de droite et de gauche, s'attendant sans doute, lui aussi, à l'apercevoir.

Conway, par contre, se trouvait là; il était toujours présent à l'arrivée des voyageurs. S'il eût paru connaître ma mésaventure et s'en réjouir, je lui aurais certainement sauté à la gorge.

Le capitaine nous ouvrit lui-même la porte de la maison.

« De retour à bord, monsieur, » dit le matelot Ben, ramenant le pied gauche dans l'alignement et touchant son chapeau, à la façon des marins.

Mon grand-père répondit à Ben par un signe de tête assez froid, et, à mon grand étonnement, me tendit la main.

Je n'étais pas préparé à une réception de ce genre, et des larmes, qu'aucun acte de sévérité ne m'eût fait venir aux yeux, inondèrent mon visage.

L'expression reflétée sur celui de mon grand-père était grave et douce; rien dans son maintien ne trahissait le mécontentement, n'expri-

mait le reproche. Je le suivis dans le salon. Il me fit asseoir sur le canapé, resta une minute près de la table, plongé dans une rêverie profonde, puis se baissa et prit une lettre... une lettre scellée d'un grand cachet noir.

CHAPITRE XIX

JE QUITTE RIVERMOUTH

Une lettre avec un grand cachet noir!

Je savais déjà ce que cela voulait dire aussi bien que je le sais aujourd'hui; mais qui était-ce?... Mon père ou ma mère?... Il m'est cruel encore à présent de me reporter à cet instant d'angoisse et d'incertitude. Mon père était mort à la Nouvelle-Orléans, pendant l'un des voyages qu'il y faisait chaque semaine. Cette nouvelle était arrivée à Rivermouth le soir de ma fuite. Nous nous étions croisés en route, elle et moi.

Quand le capitaine Nutter déplia lentement la lettre, je compris tout; je reconnus l'écriture de ma mère sur l'adresse et cela fixa aussitôt mes doutes. Mon pauvre grand-père resta un

moment irrésolu, puis il se mit à lire tout haut, mais il n'alla pas plus loin que la date.

« Je ne peux pas, Tom, me dit-il avec accablement, je croyais en avoir la force, mais...

— Grand-père, m'écriai-je en l'interrompant, grand-père, pardon ! Quelque chose me disait de partir si je voulais le revoir... »

Mon grand-père me fit un signe des yeux qui signifiait : Je comprends ! — et me donna l'affreuse lettre. Je la pris machinalement et me sauvai dans ma petite chambre où j'avais passé tant de bonnes heures !

Je puis dire que je n'ai pas vécu, pendant la semaine qui suivit. Les jours s'écoulèrent lents et tristes. Par moments j'étais surpris de n'être pas plus affecté, tant mon esprit avait de peine à se faire une idée précise de la perte que je venais d'éprouver ; parfois aussi j'étais envahi par le sentiment poignant de ma douleur, et j'allais m'enfermer dans ma chambre ou me cacher dans un coin du jardin. C'est tout ce dont je me souviens.

Petit à petit ma douleur se calma. Le temps est plus fort que nous ; mais elle fit place à un

sentiment d'isolement qui me resta jusqu'à ce que je fusse devenu homme. Souvent, aujourd'hui encore, quand je rencontre un garçon de douze à quatorze ans, qui marche à côté de son père en le regardant, en lui parlant d'un air joyeux, je sens qu'il m'a manqué quelque chose de bien doux et de sacré.

Je ne veux pas m'étendre sur cette partie de mon histoire. J'aime mieux revenir à des incidents d'une autre nature.

Un soir, mon grand-père nous lut avec complaisance certain télégramme de New-York annonçant le débarquement de ma mère dans cette ville. Nous allions revoir ma mère le lendemain ! Pour la première fois depuis des semaines, longues comme des années, quelque chose de l'ancienne gaieté sembla renaître dans notre petit cercle. Je devais aller au-devant d'elle, à Boston, avec le capitaine. Inutile, n'est-ce pas, de décrire notre rencontre ? Quand je sentis dans ma main la main de ma mère, j'oubliai les années de notre douloureuse séparation. Ce fut bien doux pour moi de pleurer sur son sein celui qui n'était plus.

Tout était changé maintenant autour de nous. Les consultations d'hommes de loi, les papiers à signer, la correspondance, donnaient une singulière activité à la maison, car il fallait terminer les affaires que la mort de mon pauvre père avait laissées dans la plus grande confusion. Quand tout cela fut fait, les soirées étaient encore trop courtes pour nos longues causeries. Ma mère avait tant de choses à nous raconter !

Après le récit des derniers événements qui avaient frappé la ville et dont mon père avait été victime, vinrent les histoires du temps passé, dans lesquelles figuraient tante Chloé et le petit nègre Sam. Celui-ci, depuis dix mois déjà, avait été repris par son maître qui le louait à mon père, et envoyé sur une sucrerie près de Baton Rouge. Ce changement n'étant pas de son goût, Sam avait réussi à s'échapper et gagné le Canada d'où il avait envoyé plusieurs fois des messages peu gracieux à son dernier propriétaire. Tante Chloé était toujours à la Nouvelle-Orléans, employée comme infirmière dans un hôpital de cholériques. Notre jolie maison sous les oran-

gers avait été achetée par la famille Desmoulins, nos proches voisins d'autrefois.

Tout garçon qui est resté longtemps éloigné de chez ses parents, comprendra l'intérêt que je prenais à ces menus détails.

Plus tard on dut discuter, à mon grand regret, une question qui m'était tout à fait personnelle. J'avais été provisoirement retiré de l'école, mais il fut ensuite décidé que je n'y retournerais pas. On me laissa en quelque sorte le choix de ce qui devait être fait.

Le capitaine voulait exécuter les intentions de son gendre et m'envoyer au collège, pour lequel j'étais presque suffisamment préparé, mais notre situation ne le permettait pas. La dépense eût été lourde pour mon grand-père lui-même, qui avait subi de grandes pertes dans notre désastre de la Nouvelle-Orléans. Néanmoins il tenait bon, ne voyant pas ce que l'on pouvait faire de moi autrement.

Pendant que la question s'agitait, survint une lettre de mon oncle Snow, négociant à New-York, qui m'offrait généreusement une place dans son comptoir. Le dilemme se résumait

comme il suit : si j'allais au collège, je devais rester pendant plusieurs années à la charge du capitaine Nutter et me trouver, après tout ce temps-là, sans position déterminée ; si j'acceptais l'offre de mon oncle, je pouvais alléger les charges de mon grand-père et arriver vite à m'assurer par mon travail une indépendance relative. Il était dur de renoncer à l'idée, longtemps caressée, d'être étudiant d'Université ; j'y renonçai pourtant.

La détermination prise, mon oncle Snow désirait que j'entrasse sans retard dans sa maison. La raison de tant de hâte était que mon oncle craignait que je ne devinsse un griffonneur de rimes, avant qu'il n'eût le temps de faire de moi un marchand. Ses craintes provenaient de ce que j'avais publié des vers adressés à la lune dans un numéro du *Canard de Rivermouth*. L'idée qu'un garçon qui avait besoin de gagner sa vie pût se mettre en rapport avec la lune, paraissait monstrueuse à cet homme positif. Ce n'était pas seulement faire fausse route, c'était commettre un acte de folie.

Nous accédâmes en tous points au désir de

l'oncle Snow. Ma mère, qui ne voulait plus me quitter, devait, elle aussi, vivre à New-York.

Comment peindre l'indignation de Poivre Whitcomb à l'annonce de tout ceci, et le désespoir du matelot Ben en apprenant qu'il allait perdre son petit compagnon ?

Les préoccupations du départ et la fièvre des préparatifs m'empêchaient d'éprouver un trop vif regret de quitter Rivermouth ; mais, le moment venu des adieux au bon grand-père, lorsque je vis une larme humecter la paupière sèche de M^{lle} Abigaïl et Kitty s'enfuir dans la cuisine pour ne pas sangloter tout haut, lorsque je vis ma petite malle hissée sur une voiture, mon cœur faillit se briser. Je compris toutes les douceurs de la vie que je laissais derrière moi, et j'éprouvai une vague inquiétude à la pensée de l'inconnu qui s'ouvrait sous mes pas. Ce fut aussi, ai-je besoin de le dire, avec une profonde émotion que je pris congé de mes camarades, parmi lesquels figuraient tous les centipèdes venus pour me dire adieu.

La voiture tourna l'angle de la rue, ... je me penchai à la portière pour saluer encore la mai-

son Nutter et puis la case du matelot Ben. Le pavillon de l'amiral était amené à mimât ¹. Et ainsi je quittai Rivermouth, ne me doutant guère qu'il se passerait tant d'années avant que je pusse y revenir !

1. Signe de deuil à bord du navire.

CHAPITRE XX

EXEUNT OMNES

Cette simple histoire doit s'arrêter à ma sortie de l'école de Rivermouth.

La vie nouvelle dans laquelle je suis entré, les amis ou les compagnons nouveaux que j'ai rencontrés, ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait, sont des matières qui ne peuvent trouver leur place dans ces pages. Cependant, avant de les clore en écrivant le mot : *Fin*, comme il me semble que je romps une seconde fois avec ma vie d'enfant, je veux dire un dernier mot au sujet de quelques-unes des personnes dont il a été question. Parmi elles vous trouverez bon que je place Gipsy.

Je suis convaincu que le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici sera bien aise de savoir ce qu'elle est

devenue et ce que devinrent aussi le matelot Ben, M^{lle} Abigaïl et le capitaine.

Finissons-en d'abord avec Gipsy. Un mois après mon départ de Rivermouth, le capitaine m'écrivit que, selon nos conventions, il avait vendu ma petite jument à un directeur de cirque ambulante qui était sur le point de quitter la ville. C'était ce que j'avais demandé pour elle. Gipsy ne manqua pas à ce que j'attendais de ses talents : elle devint une célébrité en son genre et dansa la polka parfaitement en mesure sur un plancher construit tout exprès.

Longtemps après, je me trouvai dans une ville de l'intérieur, au moment du passage de la troupe dont elle faisait partie. Je pus lire l'affiche illustrée vantant les prouesses

DU SAVANT PONEY ARABE

Zuleika!!

QUI APPARTENAIT JALIS AU PRINCE SHAZ-HAMAN

DE DAMAS.

Mais je ne sus pas reconnaître ma chère petite jument sous ces titres pompeux, de sorte que je manquai la représentation.

J'espère que toutes les louanges qu'elle a reçues et les riches caparaçons qu'elle a portés ne l'ont pas gâtée ; mais j'ai peur cependant, car les vanités de ce monde eurent toujours grande prise sur elle.

M^{lle} Abigaïl dirigea la maison de mon grand-père jusqu'à sa mort dont le jour fut avancé (le docteur Théophile Tredick l'affirma solennellement) par l'habitude qu'elle avait contractée de s'administrer des doses extravagantes de grains de santé, chaque fois qu'elle s'imaginait n'être pas dans son état normal. Quatre-vingt-sept fioles vides furent découvertes dans une boîte à chapeau placée sur l'étagère de son cabinet de toilette !

La vieille maison, réduite au capitaine et à Kitty, devint fort triste, et, Kitty étant morte à son tour, mon grand-père partagea son temps entre Rivermouth et New-York.

Le matelot Ben ne survécut pas longtemps à sa petite Irlandaise, comme il l'appelait toujours. En mourant, il y a six années environ, il laissa son bien à l'administration d'une maison de refuge pour les vieux marins. Le testament de

Ben était un document bizarre écrit de sa main et où l'énergie de l'expression ne manquait pas ; il y adjurait les administrateurs de bien traiter les vieux marins, leur déclarant que, lorsqu'il aurait pris le large, il aurait toujours l'œil sur eux et qu'ils recevraient de ses nouvelles s'ils avaient le malheur de ne pas marcher droit.

Il exprima aussi le désir d'être cousu dans son hamac et jeté à la mer ; mais, comme il n'insistait pas particulièrement sur ce point et que cela n'avait rien de commun avec l'inhumation chrétienne, telle que l'entendait mon grand-père, l'amiral fut enterré à côté de Kitty, dans le vieux cimetière du Sud. Sur la pierre qui recouvrait sa tombe, on grava une ancre qui eût fait son bonheur, si, vivant, il avait pu la voir.

Je regrette que l'on n'allume plus de feu dans le foyer de bord de la maisonnette, au bout du quai ; je regrette aussi que l'on ait fait disparaître, sous une couche de peinture, la ligne de sabords qui lui donnait un si singulier aspect, et que l'on ait retiré le pavillon, car j'aimais la vieille case telle qu'elle était. On aurait bien pu la laisser intacte !

Pendant les premiers temps qui suivirent mon départ, j'entretins une volumineuse correspondance avec Poivre Whitcomb : elle se réduisit bientôt à une seule lettre par mois, et, un peu plus tard, à rien du tout. Jusqu'à sa sortie du Temple de la Grammaire, néanmoins, il me tint au courant des cancans de la ville, ainsi que des faits et gestes des centipèdes.

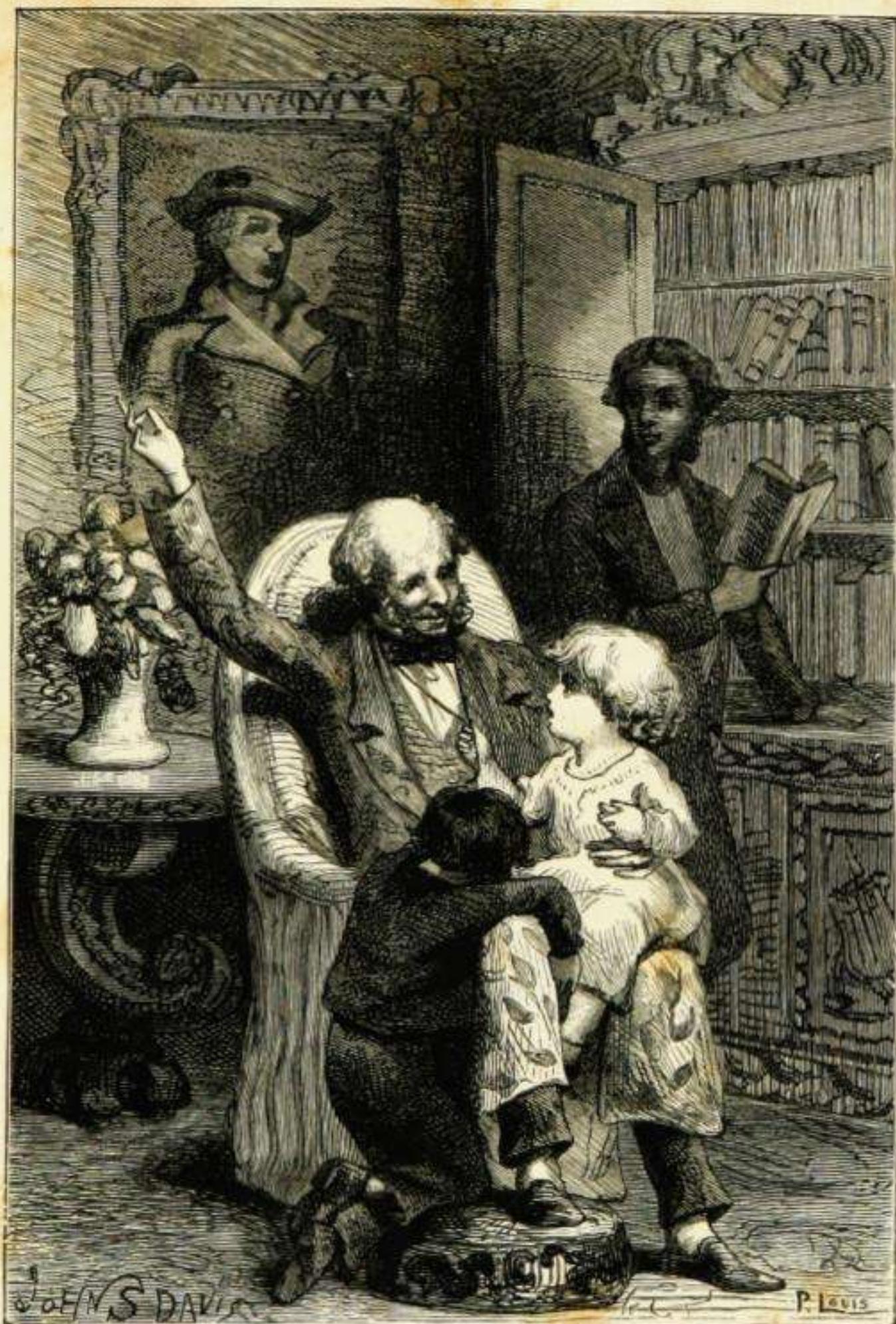
A mesure que les camarades, Adams, Harris, Marden, Blake et Langdon quittaient l'école pour aller se créer une position ailleurs, les nouvelles du vieux port devenaient de moins en moins intéressantes pour moi, et, quand Poivre Whitcomb lui-même s'en alla étudier le droit à Philadelphie, il ne resta plus personne qui pût m'apprendre ce qui s'y passait.

Certes, il ne se passait pas grand'chose à Rivermouth. L'endroit était trop humble pour que de grands événements pussent s'y produire. Un 4 juillet, le Temple de la Grammaire fut incendié par une fusée. M. Grimshaw renonça depuis à l'enseignement ; il se maria et vécut heureux, comme disent les contes de fées.

Le jeune Conway entreprit, avec son insépa-

rable Rodgers, un commerce d'épicerie. C'est l'été dernier seulement que j'ai eu l'occasion de lire sur leur enseigne : RODGERS ET CONWAY. L'envie m'est presque venue d'entrer dans la boutique pour donner à mon ancien ennemi une poignée de main et lui demander s'il voulait encore se battre. Je me suis contenté cependant de coller mon nez sur une vitre, à travers laquelle m'est apparu Conway orné de favoris rouges et pesant du sucre pour une pratique. Je parierais ce que l'on voudra qu'il vendait à faux poids.

J'ai réservé le meilleur pour la fin. Le capitaine est toujours frais et dispos, et, s'il ne raconte plus son exploit de la guerre de 1812, aussi spirituellement qu'autrefois, il se rattrape en le racontant plus souvent et d'une façon différente à chaque reprise. Il passe l'hiver à New-York et l'été dans la maison Nutter, qui est toujours solide. Le capitaine est devenu le doyen des anciens de Rivermouth, titre qui ne me fait plus rire maintenant, mais que je prie Dieu de lui conserver encore pendant un demi-siècle.



LE CAPITAINE EST TOUJOURS DISPOS



POSTFACE

La fin de ces mémoires laissera peut-être à quelques-uns de nos lecteurs une impression pénible. Passer, de la liberté d'une enfance heureuse dans la maison du grand-père, à la sujétion d'un apprenti commerçant, renoncer aux avantages de ces études universitaires qu'il brûlait d'aborder, en être réduit à gagner laborieusement le pain de chaque jour, quels motifs de regrets pour le jeune Tom, n'est-ce pas? Mais seules les âmes faibles se laissent décourager par la nécessité du travail, sous quelque forme qu'il se présente, et notre ami Tom avait une âme vaillante; ses folies mêmes ont dû vous le prouver déjà. Ce désastre l'éleva au lieu de l'abattre. Il prit bravement son parti d'aligner

des chiffres, tout en écrivant à ses moments perdus quelques vers qui n'en furent que meilleurs, je l'espère. C'est de la maison de banque, qui lui était apparue d'abord comme une prison, que sortit ce pur rayon de soleil, le joli poème de *Baby Bell*, inspiré par la mort d'une petite fille. Presque enfant lui-même, — il avait alors dix-neuf ans, — Aldrich fit pleurer les yeux les plus secs sur la mort d'une petite pâquerette fauchée avant le temps. Certain critique alla jusqu'à prétendre que la pièce de *Baby Bell* n'avait pu être écrite que par un frère, tant elle respire de tendresse. Nous désespérons de rendre en simple prose la grâce de cette œuvre aimable.

BABY BELL

I

N'avez-vous pas entendu dire aux poètes comment la mignonne Baby Bell fit son entrée en ce monde? — Les portes du ciel étaient restées ouvertes ce jour-là. — Les mains jointes, les yeux rêveurs, elle erra hors du Paradis, — et vit briller notre planète — dans les profondeurs du soir; — elle vit s'élançer de toutes parts les ponts aériens qui servent aux anges pour porter vers le ciel les morts sanctifiés. — Ses pieds touchèrent un des ponts de fleurs, ses pieds, — si légers qu'ils n'eussent pas courbé la tête des asphodèles célestes. — Ce fut sur les fleurs comme une rosée, puis l'air tout entier se remplit de parfums, et ainsi la mignonne Baby Bell fit son entrée en ce monde.

II

Elle vint et amena le mois de mai : — les hirondelles nichaient sous les toits, les rouges-gorges se jouaient dans le feuillage avec le soleil — tout le long du jour ; — le lis balançait sa cloche silencieuse, — et au-dessus du porche les veines de la vigne tremblante — se gonflaient de vin à en éclater. — Combien doucement ruisselait le clair de lune ! — La terre retentissait de chansons — et fleurissait printanière, — quand la mignonne Baby Bell fit son entrée en ce monde.

III

O Baby, mignonne Baby Bell, — qu'elle devenait belle chaque jour ! — La poésie rayonnait dans ses yeux de petite femme, — ses yeux déjà profonds, tendres, voilés, — si remplis de pensées pures et brillantes, — comme si elle se fût tenue encore dans la lumière — des portes ouvertes du paradis. — De jour en jour nous

l'aimions davantage, — plus que jamais nous n'avions aimé. — Nous sentions qu'un lien réunissait — notre monde réel et le monde inconnu, — le monde au delà de l'aurore ; — et pour l'amour de ces yeux si doux, — pour l'amour de sa mère que Dieu — avait reprise à la terre — quand Baby Bell vint du paradis, — pour l'amour de celui qui avait envoyé cette joie à notre vie, — et qui allait la frapper d'une non moins grande douleur, — nos cœurs s'inclinaient devant Jésus, — comme des violettes sous la pluie.

IV

Les vergers qui étaient tout blancs — et roses pour sa venue — se paraient maintenant des teintes moelleuses de l'automne. — Les pommes vermeilles s'empourpraient de plus en plus, — les pêches aux joues de velours tombaient en rougissant, — la châtaigne d'ivoire rompait sa coquille épineuse, — les grappes de raisin s'en allaient au pressoir, — et le temps opéra un changement égal chez notre Baby Bell. — Sa

forme frêle devint plus élancée, — et sur ses traits nous retrouvions, — adoucis, ceux de sa mère. — Sa nature d'ange mûrit aussi; — elle nous avait semblé belle quand elle apparut entre nous, — aujourd'hui elle était sainte... — Autour de son front pâle brillait — un fin cercle de flamme !

V

La main de Dieu avait levé le sceau qui scellait ses lèvres ingénues; elle disait souvent des paroles étranges, — dont le sens nous restait caché. — Jamais pour nous elle n'avait été un enfant, — un être semblable aux autres : — quelle sagesse lui eussions-nous apprise? — Elle possédait celle du ciel même.

VI

Cela se fit petit à petit. — On vit s'avancer l'ombre, — on sentit que Dieu envoyait — son messenger prendre Baby Bell. — Une douleur sans nom nous fit frémir, — nos espérances se

changèrent en craintes, — nos pensées se fondirent en larmes, — comme un rayon de soleil se fond en pluie. — Nous criâmes plein de foi : — « Oh ! frappez-nous doucement, Seigneur ! — Enseignez-nous à baiser la verge, prosternés, — et à devenir bons par la souffrance ! » — Comment nous la chérissions, Dieu peut le dire. — Son cœur était au plus profond du nôtre. — Notre cœur s'est brisé, Baby Bell !

VII

Enfin, il vint le messager, — le messager des régions inconnues, — et que fit alors Baby Bell ? — Rien que croiser ses petites mains, — la chérie ne fut que plus douce ! — Nous séparâmes ses cheveux de soie, — nous tressâmes des roses autour de son front, — de blancs boutons, neiges de l'été, — et, habillée de fleurs des pieds à la tête, — Baby Bell sortit ainsi du monde où elle était entrée.

Au bout de trois ans, Aldrich put enfin quitter son comptoir. Ayant éprouvé ses forces, il se hasarda résolument dans la carrière des lettres, où l'entraînait une vocation combattue jusque-là par le devoir. Tous les journaux s'ouvrirent à lui avec empressement; il s'attacha de préférence à une revue mensuelle importante : *The Atlantic Monthly*, dont il est devenu le directeur. Nous n'avons pas à parler de ses romans, qui comptent parmi ce que la jeune littérature américaine a produit de plus distingué; il suffit de dire que la délicatesse, la sincérité, l'esprit, s'y joignent à une morale toujours pure. Aldrich excelle à parler des enfants, et les aime; c'est pourquoi il s'entend si bien à les intéresser. Nous ne résistons pas à l'envie de reproduire ici, avec la touchante histoire du *Petit Violon*, un portrait de *Petit Diable*, évidemment croqué d'après nature. Johnny partagera jusqu'à un certain point avec Tom Bailey les suffrages de nos lecteurs.

LE PETIT VIOLON

Je n'inventerai pas une histoire, — je ne saurais rien inventer d'aussi touchant que le fait vrai que je viens d'apprendre. Il s'agit du petit James, un enfant prodige, un musicien de sept ans, qui, depuis trois années déjà, faisait parler de lui en Amérique, où on le produisait partout; il n'était pas de concert, pas de divertissement où ne figurât le petit James. C'est le mois dernier que j'ai eu, pour ma part, l'occasion de le voir une première fois; depuis lors, il ne s'est point passé un jour sans que ce mignon visage aux grands yeux, tristes à demi et à demi souriants, ne m'apparût.

J'aime tous les enfants, mais dans mon cœur je réserve une place spéciale aux pauvres pe-

tits prodiges, jeunes acrobates de cirque, danseuses de cordes microscopiques, acteurs miniatures. Que Dieu les aide ! Le sort qui les empêche d'être de bons gros bébés stupides et bien nourris, comme le sont les nôtres, fut cruel à leur égard ; tristes atomes humains qui voltigent un instant à la clarté du gaz, comme des moucheron dans un rayon lumineux, et disparaissent ensuite, consumés le plus souvent, innocentes victimes dont les membres délicats ou les facultés naissantes sont torturés par leurs exploiters de telle sorte, qu'on a lieu de se réjouir plutôt que de pleurer, quand la caravane foraine à laquelle ils appartiennent fait halte au bord du chemin pour creuser une petite tombe.

Je n'assiste jamais à une représentation quelconque où figurent des enfants sans protester, au moins en moi-même, contre le rude métier qu'on leur impose. Risquer sa vie sur un trapeze, par exemple, à l'heure où l'on devrait dormir en paix sous l'aile de son ange gardien, quoi de plus horrible ? Il y a une société qui réprime la cruauté envers les animaux ; je vou-

drais qu'il existât ainsi une société protectrice des petits enfants, et je recommande la chose à l'attention de certain personnage influent : le public.

Mais revenons à mon histoire.

Il y aura tantôt cinq ans que deux petits jumeaux sont venus prendre place à mon foyer, dont ils sont depuis lors toute la joie. Laissez-moi vous les présenter ; ils ne sont encore connus que d'un très petit nombre d'intimes ; mais, comme Charles a déjà déclaré son intention d'être un jour écuyer de cirque, et que Talbot, moins ambitieux, compte devenir gendarme, il est probable que le monde entendra parler d'eux par la suite. En attendant, ils apprennent l'alphabet en vue de se rendre dignes d'exercer les devoirs qu'imposent ces deux honorables professions. Charles se rend maître des lettres les plus difficiles à retenir, avec une agilité, une promptitude qui promettent pour ses futurs exercices de voltige, et Talbot s'acharne à prendre au collet l's glissant, à poursuivre le z subtil avec une énergie qui permet de compter sur un excellent gardien de la paix publique. N'allez

pas croire que leur papa laisse de si pénibles études sans récompense. Les jours de congé (ces jours-là sont nombreux) s'émaillent de plaisirs variés : chiens savants, marionnettes, féeries, etc... Ce dernier spectacle surtout enchante les frères jumeaux. Il faut voir avec quel empressement ils escaladent leurs stalles respectives ! avec quelle gravité ils se mettent aussitôt à lire le programme sens dessus dessous ! Ils gardent un air d'importance même durant les entr'actes, quand ils sucent une orange par le trou ingénieusement pratiqué au moyen d'un crayon !

Leur connaissance des mystères du monde de féerie est profonde autant que variée. Tout les ravit, rien ne les étonne. Que des nains couverts de paillettes s'abîment dans les entrailles de la terre, que des fées sortent du tronc d'un arbre ou s'envolent dans les nues, qu'une cabane de bûcheron se change en un clin d'œil en palais sous-marin avec des escaliers d'or et des fontaines de feu, tout cela leur paraît simple et naturel. Si pareilles choses se renouvelaient à la maison, ils n'ouvriraient pas de trop grands yeux.

L'autre jour, — c'était la veille de Noël, — ne les ai-je pas vus accroupis dans la cuisine devant une grosse citrouille? Sans doute, ils attendaient qu'elle s'ouvrit, que des roues parussent à droite et à gauche, que les deux petits chats occupés à jouer devant l'âtre avec des peaux d'oignon se changeassent en chevaux blancs attelés soudain par magie au carrosse de Cendrillon. Ce qui les surprenait seulement, c'était que la transformation fût si lente à se faire.

Quant à moi, je ne demande pas mieux que de les laisser croire aux fées, aux bonnes fées, s'entend ! Puissent-ils toujours garder dans le beau et dans le bien la même foi inoffensive et pure !

La dernière des pantomimes jouées cet hiver dans notre ville de Boston fut pour MM. Charles et Talbot particulièrement mémorable. Elle eut lieu dans l'après-midi, bien entendu, à l'intention des jeunes gens qui se couchent de bonne heure; mais vous n'eussiez jamais deviné, si vous étiez venu avec nous, que le soleil ruisselait au dehors, tant l'obscurité avait été soi-

gneusement établie, permettant au grand lustre de jeter tous ses feux. Plus brillants encore que le grand lustre étaient tous les jeunes visages, frais et rieurs, qui se pressaient aux différentes places, et gais entre tous ces visages étaient ceux de mes petits garçons, puisant de temps à autre dans un cornet de bonbons que je tenais à portée de leurs menottes, sans détacher les yeux pour cela du solennel rideau vert qui leur cachait la grotte de la reine des eaux. Je ne vous raconterai pas la pièce. Il y avait un prince hardi, le prince Rupert, lequel s'en allait chercher des aventures au Pays des Merveilles ; il atteignait ce pays en traversant le Rhin à la nage ; je n'engagerais personne à prendre le même chemin ; les guides imprimés eux-mêmes, qui renferment pourtant beaucoup de choses absurdes, n'ont jamais rien conseillé de semblable ! Le domestique du prince suivait son maître sans enthousiasme, quelque peu terrifié par les démons verts de la caverne ténébreuse ; son effroi nous fit tous rire, et les poltrons se distinguèrent par une hilarité plus bruyante que celle des autres. Puis vinrent les

chevaliers en armures de fer-blanc, des escadrons entiers de belles amazones bizarrement costumées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; des troupes de blanches esclaves infortunées qui ne faisaient que sourire et danser, en atours chamarrés d'or, au son d'une joyeuse musique.

Puis, nous nous trouvions dans un château enchanté; l'instant d'après, dans une caverne d'émeraude au fond du fleuve; les changements à vue se succédaient avec une telle rapidité que les plus fins ne savaient pas au juste où ils étaient en somme. Mais ce qui intéressa par-dessus tout Charles et Talbot, ce fut le petit James, qui vint jouer du violon devant le prince et sa fiancée.

Il était presque de leur âge et à peine plus grand qu'eux. Sa jolie figure avait l'expression, si douloureuse à voir, que l'on retrouve chez tous ces petits malheureux : je ne sais quoi de vieux qui s'allie bizarrement aux cheveux bouclés et aux joues roses d'un gamin de cinq à sept ans. N'étant pas musicien, je ne puis me prononcer sur son talent; mais la *dernière Rose*

de l'été, en s'envolant de ce violon joujou, me charma comme une page exquise. Quand ce fut fini, on l'enleva par-dessus la rampe, et il prit la place du chef d'orchestre pendant que les autres musiciens jouaient deux ou trois morceaux. Ce petit James les dirigeait et battait la mesure avec une véritable *maestria*.

On eût voulu entendre encore une fois le petit violon ; mais, lorsqu'il salua le public avant de s'enfuir dans la coulisse, ce fut à un air si fatigué, que je ne me joignis pas aux cris tumultueux de *bis*. Il reparaitra dans la féerie de ce soir, pensai-je, et il est bien délicat, le pauvret !

Le jeune prodige revint cependant pour saluer de nouveau, mais il ne joua plus.

Tout le long du chemin jusqu'à la maison, mes deux jumeaux ne parlèrent que du petit violon. Tandis qu'ils marchaient devant moi, en babillant, en gambadant, en se jetant dans mes jambes comme un couple d'épagueuls (ils ressemblent quelque peu à de petits épagueuls avec leurs pardessus et leurs bonnets de fourrure), je ne pouvais m'empêcher de comparer

leur lot en ce monde à celui du pauvre petit virtuose. Combien d'heures de travail ingrat il avait dû subir, tandis que nos heureux enfants reposaient à l'abri de toutes les intempéries de ce monde ! Et quelle vie était la sienne maintenant encore : voyager incessamment de ville en ville, étudier sans trêve entre les représentations, passer toutes les soirées dans une salle de théâtre ou de concert, étouffée, encombrée de monde !

Y avait-il du moins quelqu'un qui l'aimât?... En admettant même qu'il fût bien soigné, le petit James était certainement à plaindre !

Il lui eût fallu le grand air, les jeux de son âge. Certes son violon devait lui être cher ; mais une mère prévoyante l'eût cependant arraché de ses mains pour mettre à la place une ficelle de cerf-volant.

Si Dieu avait jeté en lui le germe du génie, mieux valait laisser ce germe se développer librement et mûrir à son heure.

Telles étaient mes pensées pendant que je regagnais ma demeure ; mais Charles et Talbot, bien entendu, ne voyaient que le côté brillant

de la situation, et j'imagine qu'ils n'eussent pas été fâchés d'être à la place du petit James. Jouer de jolis airs dans le pays des fées, tandis que le peuple bat des mains, n'est-ce pas la jouissance suprême? Déjà Charles commençait à dire que ce n'était pas si magnifique, après tout, d'être un écuyer de cirque, et Talbot envisageait quelque chose de plus éblouissant qu'une carrière de gendarme.

C'est mon habitude, chaque soir, quand les bambins sont chaudement blottis dans leurs nids bien blancs et que la lampe se baisse pour les laisser dormir, de m'asseoir au pied du lit et de causer avec eux cinq ou dix minutes. Si quelque chose de fâcheux est survenu dans le courant de la journée, nous n'y faisons jamais allusion. L'entretien ne roule que sur des sujets agréables; je tiens à ce que mes bien-aimés s'endorment tranquilles et contents. Nos conversations terminées, on procède à la prière. Or, parmi les suppliques que Charles et Talbot présentent quotidiennement au Ciel pour les divers membres de leur famille, il y en a qui doivent parfois étonner la compassion divine,

si tant est qu'elle s'étonne de rien. Tantôt c'est un cheval à bascule qui a perdu une jambe, tantôt c'est un bonhomme blessé dans le déménagement de l'arche de Noé; les deux petits chats et notre brave chien, Rab, ne manquent jamais d'être recommandés à la miséricorde de leur Créateur.

Je ne fus donc nullement surpris quand, ce samedi-là, les deux frères prièrent ensemble pour le cher petit violon.

Le lendemain, à déjeuner, en ouvrant le journal qu'on pose toujours auprès du mon assiette, le premier paragraphe qui frappa mes regards fut celui-ci :

« Le petit James, le musicien prodige, est mort en cette ville samedi soir. Il avait joué son rôle dans la pantomime matinale du même jour. Quand il sortit de scène, son directeur remarqua qu'il paraissait fatigué et lui demanda s'il était malade. Il répondit qu'il sentait une douleur au cœur, et le directeur le dispensa de revenir pour la représentation du soir. James alla se coucher de bonne heure; vers minuit on l'entendit qui disait : « Mon Dieu, faites

encore placé dans le ciel à un autre petit enfant. » Bientôt après, quand on lui parla, il était mort. »

Fut-il jamais récit plus triste que celui-là? Les caractères imprimés s'effacèrent dans un brouillard humide quand j'essayai de les relire. Je regardai à travers la table mes enfants qui déjeunaient de bon appétit, et je n'eus pas le courage de leur dire ce qui était arrivé.

De toutes les prières qui, dans cette nuit du samedi, étaient montées vers le ciel, prières parties du cœur d'hommes aux abois, de femmes désespérées ou d'enfants heureux, quelle prière put être plus tendrement recueillie par les anges attentifs que celle du petit James!

Il s'était senti mourir; la foi que sa mère lui avait enseignée autrefois, en jouant avec lui peut-être dans quelque vert sentier de campagne, s'était réveillée soudain; il avait revu le Seigneur, qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », et ce cri était monté jusqu'à ses lèvres : — « Mon Dieu, faites encore place là-haut à un autre petit enfant. »

Je repliai silencieusement le journal; de

toute la journée, je ne dis rien à mes fils de la mort du petit violon; mais, à l'heure de la causerie du soir, je leur appris qu'il s'était hélas! tu pour jamais.

Ils ne parurent pas bien comprendre, et, certes, ils comprirent moins encore pourquoi je restais auprès d'eux si tard ce dimanche-là.

Dans la chambre, faiblement éclairée, il me semblait entendre, à chaque intervalle de la bourrasque d'hiver, le son lointain d'un petit violon. Pauvre petit instrument, désormais délaissé dans un coin!... Sans doute il se joue à lui-même des airs plaintifs et doux, en regrettant la touche de ces doigts enfantins qui naguère lui prêtaient l'accent et la vie!

UN PETIT DIABLE

Quand Johnny est pelotonné dans son lit, une de ses joues roses appuyée sur sa petite main brûlée par le soleil et sillonnée d'égratignures, on dirait l'image même de l'innocence et de la paix, et il est impossible de se figurer quel drôle turbulent, ingénieux à mal faire, est en réalité cet enfant. Il y a quelque chose de si comique dans l'aspect de ses souliers et de ses chaussettes de pygmée qui traînent sans cesse sur le plancher, toujours prêts à prendre la clef des champs; la culotte qui garde la forme de deux petites jambes actives, a si bien l'air d'escalader le fauteuil, comme si elle refusait de se reposer, toutes ces choses qui appartiennent à Johnny et Johnny lui-même sont si peu

terribles en apparence, que j'ai besoin de rappeler mes souvenirs pour me persuader que ce chérubin endormi possède toute la ruse d'un vieux diplomate, toute l'audace d'un foudre de guerre. Certes, il ne tient pas de moi des qualités semblables, et, quant à sa mère, elle est la plus douce des femmes. Pourquoi Johnny fait-il l'épouvante du voisinage ?

Il fut assez tranquille d'abord, j'entends les six ou sept premiers jours de son existence ; mais il n'avait pas plus de vingt-deux pouces de long, quand un accès de colère mémorable le saisit. En cette circonstance, Johnny devint pourpre, — il était déjà bien rouge auparavant, — il ferma les poings d'une façon menaçante et finalement, dans l'impuissance de sa rage, se donna un coup violent dans l'œil. Quand je pense à la vie qu'il fit mener à sa mère pendant les dix mois qui suivirent sa naissance, je frémis d'entendre cet enragé m'appeler papa !

Chez lui, l'humeur agressive s'alliait à la duplicité. Il avait deux ans tout au plus que j'étais réduit à dire : « Quand Johnny vous paraît tranquille, gare au grain ! » En effet, il

ne se recueillait que pour préparer quelque nouveau tour, et je dois dire qu'il y avait dans sa perversité une nouveauté continuelle, un imprévu qui m'étonnait toujours. Jamais il ne se répétait; ses ressources pour le mal étaient inépuisables, il ne manquait jamais de faire la chose à laquelle on s'attendait le moins. Par exemple, il peignit un jour, et largement, mon pupitre en rouge, avec de la confiture de framboise; une autre fois nous étions dans la bibliothèque, sa mère et moi; Johnny jouait dans le vestibule. En présence du calme insolite qui régnait chez nous, je remarquai avec inquiétude que Johnny était bien tranquille. Il fallait se méfier. Au moment même une série de miaulements pathétiques se fit entendre à la porte, puis le petit chat favori de la maison bondit au milieu de nous, exaspéré! Sa pauvre petite queue était enfilée dans les trous intérieurs de trois bobines vides. Ma femme eut grand'peine à la retirer de ce fourreau de bois, surtout de la dernière qui serrait fort. Depuis cette aventure, le pauvre minet ne vit jamais un panier à ouvrage sans hérissier ses petites moustaches,

sans faire gros dos et sans gonfler outre mesure le panache de sa queue. Un autre enfant s'en serait tenu à la classique casserole : le génie de Johnny s'éleva jusqu'aux bobines. Il dépassait ainsi les prévisions en toutes choses.

C'était cette fécondité, et, si j'ose dire, cette variété d'invention, qui m'empêchait de désespérer tout à fait de mon fils. Quelquefois la tentation de le fouetter devenait forte, j'y cédaï; mais, un instant plus tard, le voyant endormi dans l'attitude que j'ai décrite, une dernière larme à peine séchée le long de sa petite joue de velours, ses lèvres entr'ouvertes sur deux dents de souris, je ne pouvais m'empêcher de m'amuser de sa mine, en réfléchissant qu'il était vraiment trop menu, trop fragile pour être secoué par de grosses mains comme les miennes : « Quand il grandira, disais-je, nous raisonnerons. » Or je me demande quand l'heure sonnera de parler raison avec Johnny. Il n'a que six ans et demi, et je me borne jusqu'ici à répondre avec beaucoup de patience à ses « *pourquoi* » les plus absurdes. L'obéissance aveugle a été jugée de tout temps difficile; je ne puis

m'attendre, n'est-ce pas? à ce que Johnny surpasse en sagesse Salomon et les grands philosophes. Les questions de Johnny, d'ailleurs, ne sont pas toujours puériles. Quelquefois on lui croirait cent ans de réflexion et d'expérience. Il a une façon curieuse alors de mettre sa tête de côté comme un oiseau. Combien de fois n'ai-je rien trouvé à lui répondre! Un soir qu'il était fort tourmenté par les moustiques : « Papa, dit-il, qu'est-ce que la lune éprouve quand une bête la pique? » A son avis, la large face de la lune devait tenter tous les animaux de proie capables de s'élever dans l'air.

Oui, Johnny est de temps à autre trop fort pour moi ; quand il a commis quelque méfait surtout, ses arguments deviennent serrés, il prend un air d'oracle, les jambes croisées, les mains dans ses poches ; ce ne sont pas cependant les arguments qui font sa plus grande force : c'est, je dois bien l'avouer, ma faiblesse. Comme le gamin me connaît, et comme il en abuse!

La semaine dernière, un malheur faillit arriver. Le feu est toujours préparé dans la chemi-

née de ma bibliothèque, chaque matin, afin qu'on n'ait qu'à en approcher une allumette pour le faire flamber quand je rentre. Maître Johnny appliqua lui-même sournoisement une allumette enflammée à l'édifice de fagot et de charbon, et personne ne s'en aperçut que lorsqu'un bourdonnement furieux s'éleva derrière le tablier déjà rougi à blanc.

Quand je revins dîner ce jour-là, on m'amena le malfaiteur qui était resté prisonnier depuis des heures dans l'office (où il avait dévoré notre provision de poires confites).

« Johnny, lui dis-je avec tout le sérieux que l'on peut garder devant une personne dont le front ruisselle de sirop, ne te rappelles-tu pas que je t'avais défendu de jamais toucher aux allumettes? »

Johnny essaya de se rappeler, c'est-à-dire qu'il fixa un œil méditatif d'abord au plafond, puis sur son serin qui était en tiers dans la conversation ; après quoi, il frotta d'une main mouillée son front soucieux, mais il lui fut impossible, quoi qu'il fit, de retrouver le moindre souvenir de mes injonctions.

« Je ne peux pas vraiment, dit-il enfin. Je devine que j'aurai oublié.

— Fort bien, Johnny. Afin que tu ne l'oublies pas à l'avenir..... »

Ici Johnny fut pris d'une idée lumineuse; il m'interrompit :

« Écoutez, papa, je vous demande seulement de le mettre par écrit. »

Et, de l'air d'un homme qui a pris son parti, il enfonça ses mains sales dans ces poches merveilleuses d'où il semblait tirer toutes ses malices.

Je détournai la tête pour garder mon sérieux. Au même instant, une petite tête ébouriffée vint rouler sur mes genoux, et Johnny, fondant en larmes :

« J'ai tant de chagrin, papa, tant de chagrin. »

Je me sentis perdu. Ce fut ainsi qu'il esquivait le châtement.

Certes, Johnny a bon cœur; mais cela ne l'empêche pas d'être, comme je l'ai dit, la terreur du voisinage. Si, dans un rayon de deux milles autour de notre maison, une vitre se brise, on ac-

cuse sans hésiter la balle de mon fils. Je n'entends jamais le bruit du verre cassé sans que mon porte-monnaie tressaille. Il n'est pas une porte de notre rue qui n'étale des preuves flagrantes de ses dispositions pour le dessin; il n'y a pas une sonnette à sa taille qu'il ne tire en passant pour s'enfuir aussitôt à toutes jambes. On l'a attrapé plus d'une fois, plus d'une fois un voisin justement irrité l'a puni en lui frottant d'importance les oreilles. Ses oreilles rougies ont payé ainsi les méfaits de sa main, mais sa main recommence; à peine une journée se passe-t-elle sans qu'il tombe de quelque part ou dans quelque chose. Voit-il une échelle? il y grimpe; une charrette? il s'y accroche. Quant aux batailles de Johnny, durant les huit mois qui viennent de s'écouler, je renonce à en faire le compte. Pour lui, se refuser à l'échange d'un coup de poing est une impossibilité physique, pour ainsi dire. Peu lui importe le rang de son adversaire : il s'est battu avec les fils de l'épicier, du plombier, du ramasseur de cendres, avec tous les enfants de riches propriétaires du voisinage et avec de simples passants. Non qu'il soit

toujours victorieux : je lui ai vu le nez sanglant et enflé pendant des semaines entières, je l'ai vu rentrer avec un chapeau dépourvu de bords ; une autre fois il se présenta chaussé d'un seul soulier ; une autre fois encore, sa veste, fendue dans le dos, lui donnait l'air d'une châtaigne mûre qui éclate. Johnny ne sent pas la douleur, il est brave comme Agamemnon, je l'appelle parfois le général.

Il est pour le moment à l'hôpital. Déjà, le 9 de ce mois, à la bataille dite du Petit-Chariot, il avait reçu une blessure grave. Hier, en rentrant de mon bureau, je trouvai ce vétérán étendu sur le sofa, un emplâtre sur l'œil gauche, et sentant très fort le vinaigre.

« Oui, me dit sa mère, il s'est encore battu. Cet horrible Barnabé, qui a bien huit ans, quelle honte !... ne veut pas le laisser tranquille.

— Et Johnny n'a pas été le plus fort, demandai-je avec inquiétude.

— Si ! » cria le blessé, se rengorgeant sur son sofa.

Quelques jours auparavant, je m'étais adressé au général en ces termes :

« Johnny, si je te rattrape à provoquer une bataille, tu seras puni. »

Par suite de cette déclaration, il me fallut approfondir avec soin toutes les circonstances de l'affaire qui figurera dans l'histoire sous le nom de bataille du Petit-Chariot. M'étant transporté sur le terrain, je découvris que ce Barnabé était le plus âgé des élèves de l'école primaire, école toute militaire par ses tendances, dont Johnny s'est fait récemment recevoir membre. Barnabé, ayant assommé chacun des camarades individuellement, soupirait après un surcroît de lauriers, quand Johnny devint son condisciple ; il fit d'emblée de belliqueuses propositions au nouveau venu, qui, par extraordinaire, ne parut pas d'humeur à encourager ses avances. Alors commença une série de menues persécutions qui continuèrent jusqu'au jour du combat. Le matin de ce même jour, Barnabé parut dans la cour de l'école avec un chariot d'enfant, de construction assez lourde. Après avoir renversé Johnny plusieurs fois à l'aide de ce véhicule, il prit la casquette du pauvre général, la remplit de sable et la traîna triomphalement dans le cha-

riot d'un bout à l'autre de la cour. C'était plus que Johnny n'en pouvait supporter; il saisit la première occasion de faire verser d'un vigoureux coup de pied le char triomphal, et cette manœuvre fut si bien exécutée, que l'une des roues, subitement détachée, s'égara dans l'espace; nul ne l'a



Je te rosserai
à la récréation

revue depuis. Ces représailles précipitèrent la crise inévitable. On se serait battu sur-le-champ, mais au moment même sonna la cloche, et il fallut rentrer pour se mettre en face de la grammaire. Un nuage pesa sur tous les exercices de la matinée; le nuage s'assombrit encore quand Barnabé montra furtivement à Johnny son ardoise sur laquelle était inscrit le cartel ci-dessus :

Où le lui avait mis par écrit cette fois !

Ayant jeté un coup d'œil rapide sur l'ardoise, le général poursuivit ses travaux avec assez de sang-froid.

Onze heures sonnèrent, et la récréation commença.

Je ne vous raconterai point comment elle fut employée, par la bonne raison que les sept témoins (appartenant tous à l'école primaire), qui furent sommés par moi de fournir des renseignements, en donnèrent de contradictoires. Sur un seul point leurs versions s'accordèrent : l'action avait été courte, violente et décisive ; le général se conduisit héroïquement. Fort de son bon droit, il eut vite fait de mettre en déroute l'agresseur, un lâche, comme l'ont été, le sont et le seront toujours tous les tyrans !

Je n'approuve pas les batailles à coup de poing ; je ne défends pas Johnny ; mais, pour la première fois, il n'était pas dans son tort, et il me sembla que sa mère, ce soir-là, lui donna une ration extraordinaire de poires confites.

Après tout, les défauts de Johnny sont (sa mère le soutient du moins) le résultat d'une trop

grande exubérance de vie ; soyez sûrs qu'ils passeront avec son enfance : l'honnêteté, la générosité, la bravoure lui resteront en revanche. Bientôt, il faut l'espérer, une vitre à casser, un cordon de sonnette à rompre, auront pour lui moins de charme, et j'ai la ferme confiance que Johnny sera un homme d'État illustre ou un soldat valeureux, ou, en tout cas, un bon citoyen, quand il aura cessé d'être un petit diable. Les pères sont trop bons, direz-vous?

Thomas Bailey Aldrich a aujourd'hui quarante ans environ. Il habite tantôt Boston, tantôt Ponkapog au bord de la mer qu'il aime toujours par-dessus tout. Déjà célèbre, il est depuis longtemps heureux, ce qui vaut mieux encore. Son aimable femme, ses deux fils jumeaux, lui sont plus chers que la gloire. Le faire connaître en France, nous a paru un devoir. Règle générale, cet échange de sentiments et d'idées par les livres, est le trait d'union le plus sûr entre les différents peuples qui, pour s'aimer fraternellement, n'auraient besoin que de se bien connaître.

FIN.

TABLE

	Pages.
PRÉFACE.	
CHAPITRE I. — Dans lequel je me présente moi-même au lecteur.	3
— II. — Dans lequel je mets au jour certaines idées qui me sont propres	7
— III. — A bord du <i>Typhon</i>	13
— IV. — Rivermouth.	24
— V. — La maison Nutter et ses habitants.	37
— VI. — Lumière et ombre.	51
— VII. — Une nuit mémorable.	75
— VIII. — Mes aventures du 4 juillet.	92
— IX. — Je deviens centipède.	107
— X. — Je rosse Conway.	117
— XI. — Tout entier consacré à Gipsy	131
— XII. — L'hiver à Rivermouth	144
— XIII. — Le fort de neige de Slatter's Hill	150

	Pages.
CHAPITRE XIV. — La croisière du <i>Dauphin</i> . . .	165
— XV. — Une vieille connaissance ren- tre en scène.	190
— XVI. — Dans lequel le matelot Ben taille une bavette	207
— XVII. — Comment nous mîmes en émoi la population de Rivermouth.	224
— XVIII. — Dans lequel je montre que je suis le petit-fils de mon grand-père	247
— XIX. — Je quitte Rivermouth.	269
— XX. — Exeunt omnes.	277
POSTFACE.	283
BABY BELL.	285
LE PETIT VIOLON.	291
UN PETIT DIABLE.	305

UNIVERSIDAD DE CADIZ



3740394859



